Digitaliseret af | Digitised by

Forfatter(e) | Author(s):
Titel | Title: Receuil de pièces choisies du nouveau théatre françois et italien.
Bindbetegnelse | Volume Statement: Vol. 2
Udgivet år og sted | Publication time and place: A Copenhague : chez J.P. Chevalier, 1749-50
Fysiske størrelse | Physical extent: 8 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

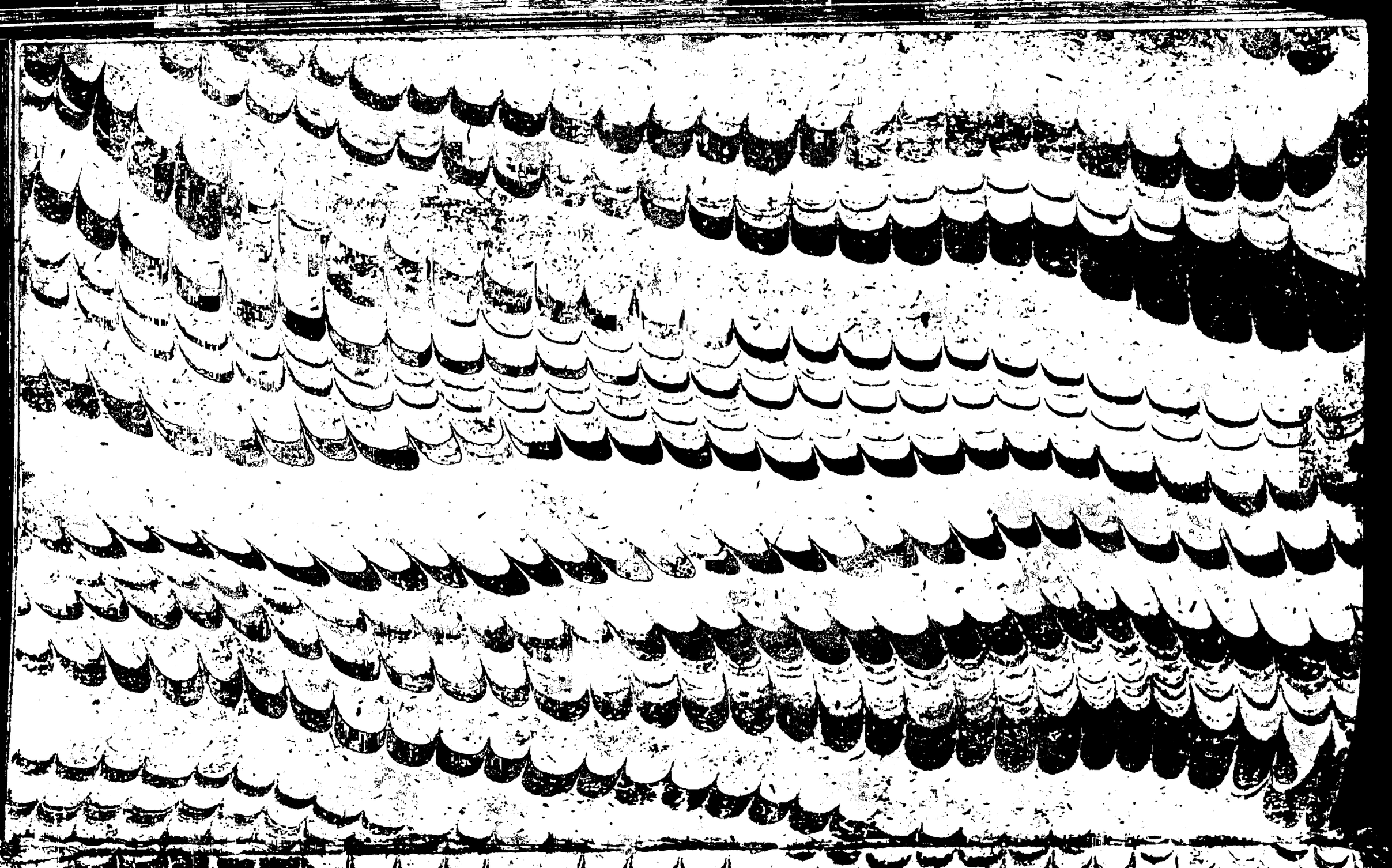
UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.

56-103,81

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°

1 1 56 0 8 01264 1



56, -163- 8°

+ EX

54.6

237

RECEUIL
DE
PIECES CHOISIES
DU
NOUVEAU THEATRE
FRANÇOIS
ET
ITALIEN.

TOME II.

A COPENHAGUE
Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiende-Stræde, à l'enseigne du Cavalier.

MDCCXLIX.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

Piéces contenuës dans ce deuxiéme Volume.

Le Cid, Tragédie.

Le Babillard.

Esope à la Ville.

Le Retour de tendresse.

Esope à Cour.

Le Port de mer.

LE CID,

TRAGE'DIE

De Mr. de CORNEILLE.

Nouvelle Edition revuë & corrigée par Monsieur ROUSSAUT.

Le Prix est 30. sols.

A PARIS.
Chez F. G. Merigot, Quai des Augustins.

MDCCXLVII.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

ACTEURS.

D. FERNAND, prémier Roi de Caſtille.
D. DIEGUE, Pere de D. Rodrigue.
D. GOMES, Comte de Gormas, Pere de Chiméne.
D. RODRIGUE, Amant de Chiméne.
D. SANCHE, Amoureux de Chiméne.
D. ARIAS, } Gentilshommes Caſtillans.
D. ALONSE, }
CHIMENE, Fille de Don Gomes.
ELVIRE, Gouvernante de Chiméne.

La Scene eſt à Seville.

ACTEURS.

D. FERNAND, premier Roi de Castille.
D. DIEGUE, Pere de D. Rodrigue.
D. GOMES, Comte de Gormes, Pere de Chimène.
D. RODRIGUE, Amant de Chimène.
D. SANCHE, Amoureux de Chimène.
D. ARIAS, } Gentilshommes Castillans.
D. ALONSE }
CHIMÈNE, Fille de Don Gomes.
ELVIRE, Gouvernante de Chimène.

La Scene est à Seville.

LE CID,

TRAGE'DIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moi,
Il vous fait Gouverneur du Prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille

Montre à tous qu'il eſt juſte, & fait connoître aſſez
Qu'il ſait récompenſer les ſervices paſſez.

LE COMTE.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes;
Ils peuvent ſe tromper comme les autres hommes,
Et ce choix ſert de preuve à tous les Courtiſans
Qu'ils ſavent mal payer les ſervices préſens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre eſprit s'irrite,
La faveur l'a pû faire autant que le mérite;
Mais je dois ce reſpect au pouvoir abſolu,
De n'examiner rien, quand le Roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
Joignons d'un ſacré nœud ma Maiſon à la vôtre,
Rodrigue aime Chiméne, & ce digne Sujet
De ſes affections eſt le plus cher Objet.
Conſentez-y, Monſieur, & l'acceptez pour Gendre.

LE COMTE.

A des partis plus haut Rodrigue doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez la, Monſieur, & gouvernez le Prince,
Montrez-lui comme il faut régir une Province,
Faire trembler par tout les Peuples ſous ſa loi,
Remplir les Bons d'amour, & les Méchans d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un Capitaine;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars ſe rendre ſans égal,
Paſſer les jours entiers & les nuits à cheval,
Répoſer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à ſoi le gain d'une bataille.

Inſtruiſez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ſes yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de l'envie,
Il lira ſeulement l'hiſtoire de ma vie.
Là, dans un long tiſſu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des Nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et ſur de grands exploits bâtir ſa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans ſont d'un autre pouvoir,
Un Prince dans un livre aprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras du Royaume eſt le plus ferme apui.
Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom ſert de rampart à toute la Caſtille,
Sans moi vous paſſeriez bien-tôt ſous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque inſtant, pour rehauſſer ma gloire,
Met lauriers ſur lauriers, victoire ſur victoire,
Le Prince à mes côtés feroit dans les combats
L'eſſai de ſon courage à l'ombre de mon bras.
Il aprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et pour répondre en hâte à ſon grand caractère,
Il verroit...

D. DIEGUE.

Je le ſais, vous ſervez bien le Roi.
Je vous ai vu combattre & commander ſous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler ſa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;

Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux Courtisan;

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul Partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! moi?

Vous.

D. DIEGUE.

Ton impudence,
Téméraire Vieillard, aura sa récompense.

(*Il lui donne un soufflet.*)

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Achéve, & prends ma vie après un tel affront,
Le prémier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe?

D. DIEGUE.

O Dieu! ma force uſée en ce beſoin me laiſſe!

LE COMTE.

Ton épée eſt à moi, mais tu ſerois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu, fais lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour ſon inſtruction l'hiſtoire de ta vie.
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

SCENE II.

D. DIEGUE.

O Rage! ô deſeſpoir! ô vieilleſſe ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie,
Et ne ſuis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flêtrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec reſpect toute l'Eſpagne admire,
Mon bras qui tant de fois a ſauvé cet Empire,
Tant de fois affermi le thrône de ſon Roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi.
O cruel ſouvenir de ma gloire paſſée!
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir ſans vangeance, ou vivre dans la honte?
Comte, ſois de mon Prince à préſent Gouverneur,

Ce haut rang n'admet point un Homme ſans honneur,
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a ſçu rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux inſtrument,
Mais d'un corps tout de glacé inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offenſe
M'as ſervi de parade, & non pas de défenſe,
Va, quitte deſormais le dernier des Humains,
Paſſe pour me vanger en de meilleures mains.

SCENE III.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon Pére
L'éprouveroit ſur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colére!
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois mon ſang à ce noble courroux,
Ma jeuneſſe révit en cet ardeur ſi prompte.
Viens mon Fils, viens mon ſang, viens réparer ma honte,
Viens me vanger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIEGUE.

D'un affront ſi cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un ſouflet. L'inſolent en eut perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuſe envie,
Et ce fer que mon bras ne peut plus ſoûtenir,
Je le remets au tien pour vanger & punir.
Va contre un Arrogant éprouver ton courage,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tuë. Au ſurplus, pour ne point te flatter,
Je te donne à combattre un Homme à redouter.
Je l'ai vu tout couvert de ſang & de pouſſiére
Porter par tout l'effroi dans une armée entiére.
J'ai vu par ſa valeur cens eſcadrons rompus;
Et pour t'en dire encore quelque choſe de plus,
Plus que brave Soldat, plus que grand Capitaine,
C'eſt . . .

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le Pere de Chiméne.

D. RODRIGUE.

Le?

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connois ton amour,
Mais qui peut vivre infame eſt indigne du jour.
Plus l'Offenſeur eſt chér, & plus grande eſt l'offenſe.
Enfin tu ſais l'affront, & tu tiens la vangeance,
Je ne te dis plus rien. Vange-moi, vange-toi,
Montre-toi digne Fils d'un Pere tel que moi,
Accablé des malheurs où le deſtin me range,
Je vais les déplorer, va, cours, vole, & nous vange.

SCENE IV.

D. RODRIGUE.

PErcé juſques au fond du cœur,
D'une atteinte imprévuë auſſi-bien que mortelle,
Miſerable Vangeur d'une juſte querelle,
Et malheureux Objet d'une injuſte rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abatuë
Céde au coup qui me tuë.
Si près de voir mon feu récompenſé,
O Dieu! l'étrange peine!
En cet affront mon Pere eſt l'offenſé,
Et l'Offenſeur le Pere de Chiméne!

Que je ſens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéreſſe,
Il faut vanger un Pere, & perdre une Maîtreſſe,
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triſte choix, ou de trahir ma flâme,
Ou de vivre en Infâme,
Des deux côtés mon mal eſt infini.
O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laiſſer un affront impuni?
Faut-il punir le Pere de Chiméne?

Pere, Maîtreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, ou ma gloire ternie;
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame généreuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui cauſe ma peine!

M'es-tu

M'es-tu donné pour vanger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne?
Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma Maîtreſſe auſſi bien qu'à mon Pére;
J'attire en me vangeant ſa haine & ſa colére,
J'attire ſes mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidelle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans offenſer Chiméne.

Mourir ſans tirer ma raiſon!
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire!
Endurer que l'Eſpagne impute à ma mémoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma Maiſon!
Reſpecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée!
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur
Qui ne ſert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, ſauvons du moins l'honneur,
Puiſqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Oui, mon eſprit s'étoit déçu,
Je dois tout à mon Pere avant qu'à ma Maîtreſſe.
Que je meure au combat, ou meure de triſteſſe,
Je rendrai mon ſang pur, comme je l'ai reçu.
Je m'accuſe déja de trop de négligence.
Courons à la vengeance,
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne ſoyons plus en peine,
(Puiſqu'aujourd'hui mon Pere eſt l'offenſé)
Si l'Offenſeur eſt Pere de Chiméne.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

JE l'avouë entre nous, mon ſang un peu trop chaud
S'eſt trop émû d'un mot, & l'a porté trop haut;
Mais puiſque ç'en eſt fait, le coup eſt ſans reméde.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage céde,
Il y prend grande part, & ſon cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Auſſi vous n'avez point de valable défenſe;
Le rang de l'Offenſé, la grandeur de l'offenſe,
Demandent des devoirs & des ſoumiſſions,
Qui paſſent le commun des ſatisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à ſon gré diſpoſer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute & ſuivie.

Le Roi vous aime encor, apaiſez ſon courroux,
Il a dit, *je le veux.* Déſobéirez-vous?

LE COMTE.

Monſieur, pour conſerver tout ce que j'ai d'eſtime,
Déſobéir un peu n'eſt pas un ſi grand crime,
Et quelque grand qu'il ſoit, mes ſervices préſens
Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.

D. ARIAS.

Quoiqu'on faſſe d'illuſtre & de conſidérable,
Jamais à ſon Sujet un Roi n'eſt redevable.
Vous vous flattez beaucoup, & vous devez ſavoir
Que qui ſert bien ſon Roi ne fait que ſon devoir.
Vous vous perdrez, Monſieur, ſur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puiſſance d'un Roi.

LE COMTE.

Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſuplice,
Tout l'Etat périra, s'il faut que je périſſe.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez ſi peu le pouvoir ſouverain...

LE COMTE.

D'un ſceptre qui ſans moi tomberoit de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perſonne,
Et ma tête en tombant feroit choir ſa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raiſon remette vos eſprits.
Prenez un bon conſeil.

LE COMTE.

Le conſeil en eſt pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout conſentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais ſongez que les Rois veulent être abſolus.

LE COMTE.

Le ſort en eſt jetté, Monſieur; n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc; puiſqu'en vain je tâche à vous réſoudre.
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai ſans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas ſans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Don Diégue ſatisfait.
(*Il eſt ſeul.*)
Qui ne craint point la mort ne craint point les ménaces,
J'ai le cœur au-deſſus des plus grandes diſgraces,
Et l'on peut me réduire à vivre ſans bonheur,
Mais non pas me réſoudre à vivre ſans honneur.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu bien Don Diégue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute,
Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de ſon temps? le ſais-tu?

LE COMTE.

Peut-être?

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'eſt ſon ſang? le ſais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais ſavoir.

LE COMTE.

Jeune préſomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle ſans t'émouvoir.
Je ſuis jeune, il eſt vrai, mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te méſurer à moi? qui t'a rendu ſi vain!
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main.

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne ſe font point connoître,
Et pour leurs coups d'eſſai veulent des coups de Maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête ſi couverte
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte,
J'attaque en Téméraire un bras toujours vainqueur,
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
A qui vange ſon Pere il n'eſt rien d'impoſſible,
Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux diſcours que tu tiens
Par tes yeux chaque jour ſe découvroit aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Caſtille,
Mon ame avec plaiſir te deſtinoit ma Fille.
Je ſais ta paſſion, & ſuis ravi de voir
Que tous ces mouvemens cédent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon eſtime,
Et que voulant pour Gendre un Cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe,
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal,
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal.
Trop peu d'honneur pour moi ſuivroit cette victoire,
A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire,
On te croiroit toujours abatu ſans effort,
Et j'aurois ſeulement le regrêt de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace eſt ſuivie.
Qui m'oſe ôter l'honneur craint de m'ôter la vie?

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons ſans diſcourir.

LE COMTE.

Es-tu ſi las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, & le Fils dégénére
Qui ſurvit un moment à l'honneur de ſon Pere.

SCENE III.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

D. FERNAND.

QUoi! me braver encore après ce qu'il a fait,
Par la rebellion couronner ſon forfait.
Le Comte eſt donc ſi vain & ſi peu raiſonable!
Oſe-t-il croire encor ſon crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu,
J'ai fait mon devoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Juſtes Cieux! Ainſi donc un Sujet téméraire
A ſi peu de reſpect & de ſoin de me plaire!
Il offenſe D. Diégue, & mépriſe ſon Roi!
Au milieu de ma Cour il me donne la loi!
Qu'il ſoit brave Guerrier, qu'il ſoit grand Capi-
taine,

Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine.
Fut-il la valeur même, & le Dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoiqu'ait pû mériter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
Mais puisqu'il en abuse, allez dès-aujourd'hui,
Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.

(*D. Alonse rentre.*)

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle,
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.
Sire, dans la chaleur d'un prémier mouvement
Un cœur si généreux se rend mal-aisément:
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute
N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taisez-vous, & soyez averti,
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais, mais de grace encor, Sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des soumissions.
Elle n'en conçois point qui s'expliquent sans honte,
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
Commandez que son bras nourri dans les allarmes
Répare cette injure à la pointe des armes,
Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,

Attendant qu'il l'ait ſçu, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le reſpect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuſe l'ardeur en un jeune courage.
Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes Sujets;
Je veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
Comme le Chef a ſoin des membres qui le ſervent.
Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi,
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi,
Et quoiqu'on veuille dire, & quoiqu'il oſe croire.
Le Comte à m'obéir ne peut perdre ſa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon Fils j'ai fait le Gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'eſt ſe prendre à moi-même,
Et faire un attentat ſur le pouvoir ſuprême.
N'en parlons plus. Au reſte, on a vu dix vaiſſeaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du Fleuve ils ont oſé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont apris par force à vous connoître,
Et tant de fois vaincus; ils ont perdu le cœur
De ſe plus hazarder contre un ſi grand Vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais ſans quelque jalouſie
Mon ſceptre en dépit d'eux régir l'Andalouſie,
Et ce pays ſi beau qu'ils ont trop poſſédé,
Avec un œil d'envie eſt toujours regardé,
C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait dans Seville
Placer depuis dix ans le thrône de Caſtille,

Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
Renverſer auſſi tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils ſavent au dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre préſence aſſure vos conquêtes;
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger,
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer juſqu'ici les améne.
Toute fois j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal ſur, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette allarme inutile,
Dans la nuit qui ſurvient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la Garde aux murs & ſur le port,
C'eſt aſſez pour ce ſoir.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

D. ALONSE.

SIre, le Comte eſt mort,
D. Diégue par ſon Fils a vangé ſon offenſe.

D. FERNAND.

Dès que j'ai ſçu l'affront, j'ai prévu la vengeance,
Et j'ai voulu dèlors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chiméne à vos genoux aporte ſa douleur.
Elle vient toute en pleurs vous demander juſtice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ſes déplaiſirs mon ame compatiſſe,
Ce que le Comte a fait ſemble avoir mérité
Ce digne châtiment de ſa témérité.
Quelque juſte pourtant que puiſſe être ſa peine,
Je ne puis ſans regrêt perdre un tel Capitaine.
Après un long ſervice à mon Etat rendu,
Après ſon ſang pour moi mille fois répandu,
A quelques ſentimens que ſon orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & ſon trépas m'afflige.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

SIre, Sire, juſtice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embraſſe vos genoux.

CHIMENE.

Je demande juſtice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défenſe.

CHIMENE.

D'un jeune Audacieux puniſſez l'inſolence.
Il a de votre ſceptre abatu le ſoutien,
Il a tué mon Pere.

D. DIEGUE.

Il a vangé le ſien.

CHIMENE.

Au ſang de ſes Sujets un Roi doit la juſtice.

D. DIEGUE.

Pour la juſte vangeance il n'eſt point de ſuplice.

D FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loiſir.
Chiméne, je prends part à votre déplaiſir,
D'une égale douleur je ſens mon ame atteinte.
(*à D. Diégue.*)
Vous parlerez aprés, ne troublez pas ſa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon Pere eſt mort; mes yeux ont vu ſon ſang
Couler à gros bouillons de ſon généreux flanc,
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce ſang qui tout ſorti fume encore de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai courru ſur le lieu ſans force, & ſans couleur,
Je l'ai trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoupirs vous diront mieux le reſte.

D. FERNAND.

Prends courage, ma Fille, & ſache qu'aujourd'hui
Ton Roi te veut ſervir de Pere au lieu de lui.

CHIMENE.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma miſére eſt ſuivie.
Je vous l'ai déja dit, je l'ai trouvé ſans vie,
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,
Son ſang ſur la pouſſiére écrivoit mon devoir,
Ou plutôt ſa valeur en cet état réduite,
Me parloit par ſa plaie, & hâtoit ma pourſuite,
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des Rois,
Par cette triſte bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous votre puiſſance
Régne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient expoſez aux coups de la témérité,
Qu'un jeune Audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang & brave leur mémoire.
Un ſi vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'eſt vangé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin mon Pere eſt mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allegeance,
Vous perdez en la mort d'un homme de ſon rang.
Vangez-la par une autre, & le ſang par le ſang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre perſonne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat,
Tout ce qu'enorgueillit un ſi haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on eſt digne d'envie
Lorſqu'en perdant la force on perd auſſi la vie,
Et qu'un long âge aprête aux hommes généreux
Au bout de leur carriére un deſtin malheureux!

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par tout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vêcu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, ſiége, embuſcade,
Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait preſque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit ſur moi l'impuiſſance de l'âge.
Sire, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Deſcendoient au tombeau tout chargez d'infamie,
Si je n'euſſe produit un Fils digne de moi,
Digne de ſon pays, & digne de ſon Roi.
Il m'a prêté ſa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du reſſentiment,
Si vanger un ſoufflet mérite un châtiment,
Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête,
Quand le bras a failli l'on en punit la tête,
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos debats,
Sire, j'en ſuis la tête, il n'en eſt que le bras;
Si Chiméne ſe plaint qu'il a tué ſon Pere,
Il ne l'eut jamais fait, ſi je l'euſſe pu faire,
Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,
Et conſervez pour vous le bras qui peut ſervir.
Aux dépens de mon ſang ſatisfaite Chiméne,
Je n'y reſiſte point, je conſens à ma peine,

Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant ſans deshonneur, je mourrai ſans regret.

D. FERNAND.

L'affaire eſt d'importance, & bien conſidérée,
Mérite en plein Conſeil d'être délibérée.
Don Sanche remenez Chiméne en ſa maiſon,
Don Diégue aura ma Cour, & ſa foi pour priſon.
Qu'on me cherche ſon Fils. Je vous ferai juſtice.

CHIMENE.

Il eſt juſte, grand Roi, qu'un Meurtrier périſſe.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma Fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos c'eſt croître mes malheurs.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

RODrigue, qu'as-tu fait? Où viens-tu, Miſérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triſte cours de mon ſort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cet audace & ce nouvel orgueil.
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi? viens-tu juſqu'ici braver l'ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte.
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton azile en la maiſon du Mort!
Jamais un Meurtrier en fit-il ſon refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens auſſi que m'offrir à mon Juge.

Ne me régarde plus d'un vilage étonné,
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon Juge eſt mon amour, mon Juge eſt ma Chiméne,
Je mérite la mort de mériter ſa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien ſouverain,
Et l'arrêt de ſa bouche, & le coup de ſa main.

ELVIRE.

Fui plutôt de ſes yeux, fui de ſa violence,
A ſes prémiers tranſports dérobe ta préſence;
Va, ne t'expoſe point aux prémiers mouvemens
Que pouſſera l'ardeur de ſes reſſentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher Objet à qui j'ai pû déplaire,
Ne peut pour mon ſuplice avoir trop de colére,
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chiméne eſt au Palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fui de grace, ôte-moi de ſouci.
Que ne dira-t-on point ſi l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médiſant, pour comble à ſa miſére,
L'accuſe d'y ſouffrir l'Aſſaſſin de ſon Pére?
Elle va revenir, elle vient, je la voi;
Du moins pour ſon honneur, Rodrigue cache-toi.

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUi, Madame, il vous faut de ſanglantes victimes,
Votre colére eſt juſte, & vos pleurs légitimes,
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous conſoler;
Mais ſi de vous ſervir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le Coupable,
Employez mon amour à vanger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuſe!

D. SANCHE.

De grace acceptez mon ſervice.

CHIMENE.

J'offenſerois le Roi qui m'a promis juſtice.

D. SANCHE.

Vous ſavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'aſſez ſouvent le crime échape à ſa longueur;
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un Cavalier vous vange par les armes,
La voye en eſt plus ſurè, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'eſt le dernier reméde, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ſerez libre alors de vanger mon injure.

D. SANCHE.

C'eſt l'unique bonheur où mon ame prétend,
Et pouvant l'eſpérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin je me vois libre, & je puis ſans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaiſirs.
Mon Pere eſt mort, Elvire, & la premiére épée
Dont s'eſt armé Rodrigue a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau.
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à vanger après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

ELVIRE.

Repoſez-vous, Madame.

CHIMENE.

A! que mal à propos
Dans un malheur ſi grand tu parles de repos,
Par où ſera jamais ma douleur apaiſée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a cauſée,
Et que dois-je eſpérer d'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime, aimant le Criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un Pere, & vous l'aimez encore!

CHIMENE.

C'eſt peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
Ma paſſion s'oppoſe à mon reſſentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon Amant,
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colére
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon Pére.
Il l'attaque, il le preſſe, il céde, il ſe défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant;
Mais en ce dur combat de colére & de flâme,
Il déchire mon cœur ſans partager mon ame,
Et quoique mon amour ait ſur moi de pouvoir,
Je ne conſulte point pour ſuivre mon devoir.
Je cours ſans balancer où mon bonheur m'oblige;
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'afflige,
Mon cœur prend ſon parti; mais malgré ſon effort,
Je ſais ce que je ſuis, & que mon Pere eſt mort.

ELVIRE.

Penſez-vous le pourſuivre?

CHIMENE.

Ah! cruelle penſée,
Et cruelle pourſuite où je me vois forcée!
Je demande ſa tête, & crains de l'obtenir,
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un deſſein ſi tragique,
Ne vous impoſez point de loi ſi tyrannique.

CHIMENE.

Quoi, mon Pere étant mort, & preſqu'entre mes bras,
Son ſang crira vengeance, & je ne l'aurai pas!
Mon cœur honteuſement ſurpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuiſſantes larmes,

Et je pourrai ſouffrir qu'un honneur ſuborneur
Sous un lâche ſilence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croyez moi, vous ſerez excuſable
D'avoir moins de chaleur contre un Objet aimable,
Contre un Amant ſi cher; vous avez aſſez fait,
Vous avez vu le Roi, n'en preſſez point l'effet,
Ne vous obſtinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge,
Et de quoi que nous flatte un deſir amoureux,
Toute excuſe eſt honteuſe aux eſprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire?

CHIMENE.

Je l'avouë.

ELVIRE.

Après tout que penſez-vous donc faire?

CHIMENE.

Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

ET bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre,
Aſſurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où ſommes-nous? & qu'eſt-ce que je voi?
Rodrigue en ma maiſon! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon ſang, goutez ſans réſiſtance
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laiſſe-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots ſeulement,
Après, ne me répond qu'avec que cette épée.

CHIMENE.

Quoi! du ſang de mon Pere encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chiméne.

CHIMENE.

Ote-moi cet Objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colére, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il eſt teint de mon ſang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainſi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
Le Pere par le fer, la Fille par la vuë!
Ote-moi cet Objet, je ne le puis ſouffrir;
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais ſans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche répentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Deshonoroit mon Pere, & me couvroit de honte,
Tu ſais comme un ſouflet touche un homme de cœur;
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'Auteur,
Je l'ai vu, j'ai vangé mon honneur & mon Pere,
Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.
Ce n'eſt pas qu'en effet contre mon Pere & moi
Ma flâme aſſez long-temps n'ait combattu pour toi,
Juge de ſon pouvoir. Dans une telle offenſe
J'ai pû délibrer ſi j'en prendrois vengeance.
Réduit à te déplaire, ou ſouffrir un affront,
J'ai penſé qu'à ſon tour mon bras étoit trop prompt,
Je me ſuis accuſé de trop de violence,
Et ta beauté ſans doute emportoit la balance,
Si je n'euſſe opoſé contre tous tes apas
Qu'un homme ſans l'honneur ne te méritoit pas,
Qu'après m'avoir chéri quand je vivois ſans blâme,
Qui m'aima généreux me haïroit infâme,
Qu'écouter ton amour, obéir à ſa voix,
C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
Je te le dis encor, & quoique j'en ſoupire,
Juſqu'au dernier ſoupir je veux bien le redire,
Je t'ai fait une offenſe, & j'ai dû m'y porter,

Pour effacer ma honte, & pour te mériter.
Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon Pere,
C'eſt maintenant à toi que je viens ſatisfaire,
C'eſt pour t'offrir mon ſang qu'en ce lieu tu me vois,
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je ſais qu'un Pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime.
Immole avec courage au ſang qu'il a perdu
Celui qui met ſa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue! il eſt vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie,
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuſe point, je pleure mes malheurs.
Je ſais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage,
Tu n'as fait le devoir que d'un Homme de bien,
Mais auſſi le faiſant tu m'as apris le mien.
Ta funeſte valeur m'inſtruit par ta victoire,
Elle a vangé ton Pere & ſoutenu ta gloire,
Même ſoin me regarde, & j'ai pour m'affliger,
Ma gloire à ſoutenir, & mon Pere à vanger.
Hélas! ton intérêt ici me deſeſpére;
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon Pére,
Mon ame auroit trouvé, dans le bien de te voir,
L'unique allégement qu'elle eut pû recevoir,
Et contre ma douleur j'aurois ſentis des charmes,
Quand une main ſi chére eut eſſuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort ſur ma flame à mon honneur eſt dû,
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'aſſaſſine,
Me force à travailler moi-meme à ta ruïne.

Car

Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches ſentimens pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma généroſité doit répondre à la tienne;
Tu t'es en m'offenſant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne différe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne.
Fais-en un ſacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en ſera doux auſſi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente juſtice,
C'eſt reculer ta gloire autant que mon ſuplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup ſi beau.

CHIMENE.

Va, je ſuis ta Partie, & non pas ton Bourreau.
Si tu m'offres ta tête, eſt-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'eſt d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te pourſuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

Dequoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta généroſité doit répondre à la mienne,
Et pour venger un Pere emprunter d'autre bras,
Ma Chiméne, croi-moi, c'eſt n'y répondre pas.
Ma main ſeule du mien a ſçu venger l'offenſe,
Ta main ſeule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos ſur ce point t'obſtiner?
Tu t'es vengé ſans aide, & tu m'en veux donner!
Je ſuivrai ton exemple, & j'ai trop de courage

Pour ſouffrir qu'avec toi ma gloire ſe partage.
Mon Pere & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton deſeſpoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je faſſe,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un Pere mort, ou de notre amitié,
Puni-moi par vengeance, ou du moins par pitié,
Ton malheureux Amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hai point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu ſi peu le blâme, & ſi peu les faux bruits?
Quand on ſaura mon crime & que ta flâme dure,
Que ne publiront point l'envie & l'impoſture!
Force-les au ſilence, & ſans plus diſcourir,
Sauve ta renommée en me faiſant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laiſſant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eléve au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te pourſuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit ſortir mon honneur court hazard.
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſavoir qu'ici j'ai ſouffert ta préſence;

Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te réſous-tu?

CHIMENE.

Malgré des feux ſi beaux qui troublent ma colére;
Je ferai mon poſſible à bien vanger mon Pére;
Mais malgré la rigueur d'un ſi cruel devoir,
Mon unique ſouhait eſt de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMENE.

O comble de miſéres!

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous couteront nos Péres!

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eut cru!

D. RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eut dit!

CHIMENE.

Que notre heur fut ſi proche, & ſi-tôt ſe perdit!

D. RODRIGUE.

Et que ſi près du port, contre toute aparence,
Un orage ſi prompt brisât notre eſpérance?

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah, regrêts ſuperflus!

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'éoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne reſpirer pas un moment après toi.

SCENE V.

D. DIEGUE.

JAmais nous ne goutons de parfaite allégreſſe,
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlez de triſteſſe,
Toujours quelques ſoucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en ſent l'atteinte,
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne ſaurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, & d'un ſoin inutile,
Tout caſſé que je ſuis, je cours toute la ville
Ce peu que mes vieux ans m'ont laiſſé de vigueur,
Se conſume ſans fruit à chercher ce Vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit ſi ſombre,
Je penſe l'embraſſer, & n'embraſſe qu'une ombre,
Et mon amour déçu par cet objet trompeur,
Se forme des ſoupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de ſa fuite,
Je crainds du Comte mort les Amis & la ſuite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma raiſon;

Rodrigue ne vit plus, ou reſpire en priſon.
Juſtes Cieux! me trompai-je encore à l'aparence,
Ou ſi je vois enfin mon unique eſpérance!
C'eſt lui, n'en doutons plus, mes vœux ſont exaucez,
Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſez.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

RODrigue, enfin le Ciel permet que je te voye!

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de ſoupirs à ma joie,
Laiſſe-moi prendre haleine afin de te louer;
Ma valeur n'a point lieu de te deſavouer.
Tu l'as bien imitée, & ton illuſtre audace
Fait bien revivre en toi les Héros de ma race.
C'eſt d'eux que tu deſcens, c'eſt de moi que tu viens,
Ton prémier coup d'épée égale tous les miens,
Et d'une belle ardeur ta jeuneſſe animée
Par cette grande épreuve éteint ma renommée.
Apui de ma vieilleſſe, & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiſer cette jouë, & reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en eſt dû, je ne pouvois pas moins,
Etant ſorti de vous & nourri par vos ſoins ;
Je m'en tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie ;
Mais parmi vos plaiſirs ne ſoyez point jaloux
Si je m'oſe à mon tour ſatisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon deſeſpoir éclatte ;
Aſſez & trop long-temps votre diſcours le flatte.
Je ne me repends point de vous avoir ſervi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger armé contre ma flâme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame,
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu ;
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, & tu me rends ma gloire,
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleſſes,
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de Maîtreſſes,
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous ?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois ſavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe venge,

Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change!
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le Guerrier ſans courage, & le perfide Amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux ſans me rendre parjure;
Mes liens ſont trop forts pour être ainſi rompus,
Ma foi m'engage encor ſi je n'eſpére plus,
Et ne pouvant quitter ni poſſéder Chiméne,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'eſt pas temps encor de chercher le trépas,
Ton Prince & ton Païs ont beſoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit dans ce grand fleuve entrée,
Croit ſurprendre la ville, & piller la Contrée,
Les Mores vont deſcendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les aménent ſans bruit.
La Cour eſt en deſordre, & le Peuple en allarmes.
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes,
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes Amis,
Qui ſachant mon affront, pouſſez d'un même zéle,
Se venoient tous offrir à venger ma querelle.
Tu les as prévenus, mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au ſang des Africains.
Va marcher à leur tête où l'honneur te demande,
C'eſt toi que veut pour Chef leur généreuſe bande.
De ces vieux ennemis va ſoutenir l'abord,
Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prends-en l'occaſion puiſqu'elle t'eſt offerte,

Fais devoir à ton Roi ſon ſalut a ta perte.
Mais reviens en plutôt les palmes ſur le front,
Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
Porte la plus avant, force par ta vaillance
Ce Monarque au pardon, & Chiméne au ſilence.
Si tu l'aimes, aprends que revenir Vainqueur,
Ceſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le temps eſt trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arrête en diſcours, & je veux que tu voles.
Viens, ſuis moi, va combattre & montrer à ton Roi
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Eſt-ce point un faux bruit? le ſais-tu bien Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte juſqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune Héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.
Trois heures de combat laiſſent à nos Guerriers
Une victoire entiére, & deux Rois Priſonniers;
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obſtacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.

De ſes nobles efforts ces deux Rois ſont le prix,
Sa main les a vaincus, & ſa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu ſavoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du Peuple qui par tout fait ſonner ſes louanges,
Le nomme de ſa joie, & l'Objet, & l'Auteur,
Son Ange tutelaire, & ſon Libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'oſe encor paroître en ſa préſence;
Mais Don Diégue ravi lui préſente enchaîné,
Au nom de ce Vaiqueur, ces Captifs couronnez,
Et demande pour grace à ce généreux Prince
Qu'il daigne voir la main qui ſauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'eſt-il point bleſſé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien apris.
Vous changez de couleur! reprenez vos eſprits.

CHIMENE.

Reprenons donc auſſi ma colére affoiblie.
Pour avoir ſoin de lui, faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le louë, & mon cœur y conſent.
Mon honneur eſt muet, mon devoir impuiſſant.
Silence, mon amour, laiſſe agir ma colére.
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon Pére;
Ces triſtes vêtemens où je lis mon malheur,
Sont les prémiers effets qu'ait produits ſa valeur,
Et quoiqu'on diſe ailleurs d'un cœur ſi magnanime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.

Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me preſcrit ſa premiére victoire,
Contre ma paſſion ſoutenez bien ma gloire;
Et lorſque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir.

SCENE II.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

GEnéreux Héritier d'une illuſtre Famille,
Qui fut toujours la gloire & l'apui de Caſtille,
Race de tant d'Ayeux en valeur ſignalez,
Que l'eſſai de la tienne a ſi-tôt égalez,
Pour te récompenſer ma force eſt trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le Païs délivré d'un ſi rude ennemi,
Mon Sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores défaits, avant qu'en ces allarmes
J'euſſe pû donner ordre à repouſſer leurs armes,
Ne ſont point des exploits qui laiſſent à ton Roi
Le moyen, ni l'eſpoir de s'aquiter vers toi.
Mais deux Rois tes Captifs feront ta récompenſe,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma préſence;
Puiſque Cid en leur langue eſt autant que Seigneur,
Je ne t'envirai pas ce beau tître d'honneur.

Sois desormais le Cid, qu'à ce grand nom tout céde,
Qu'il comble d'épouvante, & Grenade, & Toléde,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte,
D'un si foible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand Roi,
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sais trop que je dois au bien de votre Empire,
Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire;
Et quand je le perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un Sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage,
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te louë, & de cette victoire
Aprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sçu qu'en ce danger pressant
Qui jetta dans la ville un effroi si puissant,
Une Troupe d'Amis chez mon Pere assemblée
Sollicita mon ame encore toute troublée...
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril aprochoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la Cour je hazardois ma tête,
Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

D. FERNAND.

J'excuſe ta chaleur à vanger ton offenſe,
Et l'Etat défendu me parle en ta défenſe.
Crois que d'orénavant Chiméne a beau parler.
Je ne l'écoute plus, que pour la conſoler.
Mais pourſuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette Troupe s'avance,
Et porte ſur le front une mâle aſſurance.
Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt renfort
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au Port,
Tant à nous voir marcher avec un tel viſage
Les plus épouvantez reprenoient de courage
J'en cache les deux tiers auſſi-tôt qu'arrivez
Dans le fond des vaiſſeaux qui lors furent trouvez;
Le reſte, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brulant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & ſans faire aucun bruit,
Paſſe une bonne part d'une ſi belle nuit.
Par mon commandement la Garde en fait de même,
Et ſe tenant cachée aide mon ſtratagême,
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre, qu'on me voit ſuivre, & que je donne à tous.
Cette obſcure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle deſſous, & d'un commun effort
Les Mores & la mer montent juſques au Port.
On les laiſſe paſſer, tout leur paroît tranquille,
Point de Soldats au Port, point aux murs de la Ville:
Nôtre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris,

Ils abordent ſans peur, ils anchrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même temps
Pouſſons juſqu'au ciel mille cris éclatans.
Les Nôtres à ces cris de nos vaiſſeaux répondent,
Ils paroiſſent armez, les Mores ſe confondent,
L'épouvante les prend à demi deſcendus,
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils courrent au pillage, & rencontrent la guerre;
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre,
Et nous faiſons courrir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte, ou reprenne ſon rang.
Mais bien-tôt malgré nous leurs Princes les rallient,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourrir ſans avoir combattu
Arrête leur deſordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pieds ferme ils tirent leurs Alfanges,
De notre ſang au leur font d'horribles mélanges,
Et la Terre, & le Fleuve, & leur Flotte, & le Port.
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurez ſans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, ſeul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit diſcerner où le ſort inclinoit!
Jallois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & ſoutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pouſſer à leur tour,
Et ne ſai pû ſavoir juſques au point du jour;

Mais enfin ſa clarté montre notre avantage,
Le More voit ſa perte, & perd ſoudain courage,
Et voyant un renfort qui nous vient ſecourir,
L'ardeur de vaincre céde à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaiſſeaux, ils en coupent les cables;
Pouſſent juſques aux Cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & ſans conſidérer
Si leurs Rois avec eux peuvent ſe retirer.
Pour ſouffrir ce devoir leur frayeur eſt trop forte,
Le flux les aporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs Rois engagez parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percez de nos coups,
Diſputent vaillamment & vendent bien leur vie;
A ſe rendre moi-même en vain je les convie,
Le cimetère au poing ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs Soldats,
Et que ſeuls deſormais en vain ils ſe défendent,
Ils demandent le Chef, je me nomme, ils ſe rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat ceſſa faute de Combattans.
C'eſt de cette façon que pour votre ſervice . . .

SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. ALONSE.

SIre, Chiméne vient vous demander juſtice.

D. FERNAND.

La fâcheuſe nouvelle, & l'importun devoir!
Vas, je ne la veux pas obliger à te voir;
Pour tous remercimens il faut que je te chaſſe,
Mais avant que ſortir, viens que ton Roi t'embraſſe.

(*Don Rodrigue rentre.*)

D. DIEGUE.

Chiméne le pourſuit, & voudroit le ſauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
Montrés un œil plus triſte.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

ENfin ſoyez contente,
Chiméne, le ſuccès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus,
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus,
Rendez graces au Ciel qui vous en a vengée.

(*à Don Diégue.*)

Voyez comme déja ſa couleur eſt changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
Dans cette pamoiſon, Sire, admirez l'effet.

Sa douleur a trahi les ſecrets de ſon ame,
Et ne vous permet plus de douter de ſa flâme.

CHIMENE.

Quoi? Rodrigue eſt donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conſerve encor un immuable amour.
Calme cette douleur qui pour lui s'intéreſſe.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joie ainſi que de triſteſſe,
Un excès de plaiſirs nous rend tout languiſſans,
Et quand il ſurprend l'ame, il accable les ſens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impoſſible,
Chiméne ta douleur a paru trop viſible.

CHIMENE.

Et bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pamoiſon l'effet de ma douleur,
Un juſte déplaiſir à ce point m'a réduite;
Son trépas déroboit ſa tête à ma pourſuite.
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vangeance eſt perduë, & mes deſſeins trahis.
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe,
Je demande ſa mort, mais non pas glorieuſe,
Non pas dans un éclat qui l'éleve ſi haut,
Non pas au lit d'honneur, mais ſur un échaffaut.
Qu'il meure pour mon Pere, & non pour la Patrie,
Que ſon nom ſoit taché, ſa mémoire flêtrie.
Mourir pour le Pays n'eſt pas un triſte ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.
J'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime,
Elle aſſure l'Etat, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuſe entre tous les Guerriers,

Le Chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidére,
Digne d'être immolée aux Manes de mon Pére.
Hélas! à quel eſpoir me l'aiſſai-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redourer.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on mépriſe?
Pour lui tout votre Empire eſt un lieu de franchiſe.
Là ſous votre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis;
Dans leur ſang répandu la juſtice étouffée
Aux crimes du Vainqueur ſert d'un nouveau trophée,
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait ſuivre ſon char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma Fille, ces tranſports ont trop de violence,
Quand on rend la juſtice on met tout en balance.
On a tué ton Pere, il étoit l'Allégreſſeur,
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuſer ce que j'en fais paroître,
Conſulte bien ton cœur, Rodrigue en eſt le Maître.
Et ta flame en ſecret rend graces à ton Roi,
Dont la faveur conſerve un tel Amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi mon ennemi! l'objet de ma colére!
L'Auteur de mes malheurs, l'Aſſaſſin de mon Pére!
De ma juſte pourſuite on fait ſi peu de cas,
Qu'on me croit obliger, en ne m'écoutant pas!
Puiſque vous refuſez la juſtice à mes larmes;
Sire, permettez-moi de recouvrir aux armes;
C'eſt par-là ſeulement qu'il a ſçu m'outrager,

Et c'eſt auſſi par-là que je me dois venger.
A tous vos Cavaliers je demande ſa tête,
Oui, qu'un d'eux me l'aporte, & je ſuis ſa conquête.
Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
J'épouſe le Vainqueur, ſi Rodrigue eſt puni.
Sous votre autorité ſouffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuſte attentat,
Des meilleurs Combattans affoiblit un Etat.
Souvent de cet abus le ſuccès déplorable
Oprime l'Innocent, & ſoutient le Coupable.
J'en diſpenſe Rodrigue, il m'eſt trop précieux
Pour l'expoſer aux coups d'un ſort capricieux,
Et quoiqu'ait pû commettre un cœur ſi magnanime,
Les Mores en fuyant ont emporté ſon crime.

D. DIEGUE.

Quoi, Sire, pour lui ſeul vous renverſez des loix
Qu'a vu toute la Cour obſerver tant de fois ?
Que croira votre Peuple, & que dira l'envie,
Si ſous votre défenſe il ménage ſa vie,
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
Où tous les Gens d'honneur cherchent un beau trépas ?
De pareilles faveurs terniroient trop ſa gloire.
Qu'il goute ſans rougir les fruits de ſa victoire ;
Le Comte eut de l'audace, il l'en a ſçu punir,
Il l'a fait en brave homme & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puiſque vous le voulez, j'accorde qu'il le faſſe,
Mais d'un Guerrier vaincu mille prendroient la place,

Et le prix que Chiméne au Vainqueur a promis
De tous mes Cavaliers feroit ſes ennemis;
L'opoſer ſeul à tous ſeroit trop d'injuſtice,
Il ſuffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choiſi qui tu voudras, Chiméne, & choiſi bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excuſez point par-là ceux que ſon bras étonne,
Laiſſez un champ ouvert où n'entrera perſonne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage aſſez vain s'oſeroit prendre à lui?
Qui ſe hazarderoit contre un tel Adverſaire?
Qui ſeroit ce Vaillant, ou bien ce Témétaire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'Aſſaillant;
Je ſuis ce Téméraire, ou plutôt ce Vaillant.
Accordez cette grace à l'ardeur qui me preſſe,
Madame, vous ſavez quelle eſt votre promeſſe.

D. FERNAND.

Chiméne, remets-tu ta querelle en ſa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,
On eſt toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'inſtant?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il ſe délaſſe;

Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne paſſe,
Pour témoigner à tous qu'à regrêt je permets
Un ſanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma Cour il n'aura la préſence.
(*Il parle à Don Arias.*)
Vous ſeul des Combattans jugerez la vaillance,
Ayez ſoin que tous deux faſſent en Gens de cœur;
Et le combat fini m'amenez le Vainqueur.
Qui qu'il ſoit, même prix eſt acquis à ſa peine,
Je le veux de ma main préſenter à Chiméne,
Et que pour récompenſe il reçoive ſa foi.

CHIMENE.

Quoi, Sire, n'impoſer une ſi dure loi?

D. FERNAND.

Tu t'en plainds, mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue eſt Vainqueur, l'accepte ſans contrainte.
Ceſſe de murmurer contre un Arrêt ſi doux,
Qui que ce ſoit des deux, j'en ferai ton Epoux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

QUoi, Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Vas, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.
Cet immuable amour qui ſous vos loix m'engage
N'oſe accepter ma mort ſans vous en faire hommage.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos reſſentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir! Don Sanche eſt il ſi redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu ſi foible, & qui le rend ſi fort?

Rodrigue va combattre, & ſe croit déja mort!
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon Pére,
Va combattre Don Sanche, & déja deſeſpére!
Ainſi donc au beſoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon ſuplice, & non pas au combat,
Et ma fidelle ardeur ſait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de bras.
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plaît pas.
Et déja cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'euſſe combattu pour ma ſeule querelle:
Mais défendant mon Roi, ſon Peuple, & mon Païs
A me défendre mal, je les aurois trahis.
Mon eſprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt;
Votre reſſentiment choiſit la main d'un autre,
Je ne méritoit pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups;
Je dois plus de reſpect à qui combat pour vous,
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puiſque c'eſt votre honneur que ſes armes ſoutiennent,
Je vais lui préſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait malgré moi pourſuivre ta vaillance,
Preſcrit à ton amour une ſi forte loi,
Qu'il te rend ſans défenſe à qui combat pour moi,

En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainſi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vêcu,
Quand on le ſaura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'eſt plus cher que je ne te ſuis chére,
Puiſqu'il trempe tes mains dans le ſang de mon Pére,
Et te fait renoncer, malgré ta paſſion,
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion.
Je t'en vois cependant faire ſi peu de compte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte!
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?
Quoi? N'es-tu généreux que pour me faire outrage,
S'il ne faut m'offenſer, n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon Pére avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un Vainqueur?
Vas, ſans vouloir mourir laiſſe-moi te pourſuivre,
Et défends ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,
Faudroit-il à ma gloire encore d'autres effets?
Elle peut dédaigner le ſoin de me défendre.
On ſait que mon courage oſe tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que deſſous les Cieux
Auprès de mon honneur rien ne m'eſt précieux.
Non, non, en ce combat, quoique vous vouliez croire,
Rodrigue peut mourir ſans hazarder ſa gloire,
Sans qu'on l'oſe accuſer d'avoir manqué de cœur,
Sans paſſer pour vaincu, ſans ſouffrir un Vainqueur.

On dira seulement: *Il adoroit Chiméne.*
Il n'a pas voulu vivre & mériter sa haine;
Il a cédé lui même à la rigueur du sort
Qui forçoit sa Maîtresse à poursuivre sa mort;
Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime,
S'il l'en eut réfusée, eut pensé faire un crime.
Pour venger son honneur il perdit son amour,
Pour venger sa Maîtresse il a quitté le jour,
Préférant (quelque espoir qu'eut son ame asservie)
Son honneur à Chiméne, & Chiméne à sa vie.
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat,
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eut pû vous satisfaire.

CHIMENE.

Puisque pour t'empêcher de courrir au trépas
Ta vie & ton honneur sont de foibles apas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue en revanche
Défends toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
Et si tu sens pour moi ton cœur encor épris,
Sors Vainqueur d'un combat dont Chiméne est le prix.
Adieu, ce mot laché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paroissez Navarrois, Mores & Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de Vaillans,

Uniſſez-vous enſemble, & faites une armée
Pour combattre une main de la ſorte animée,
Joignez tous vos efforts contre un eſpoir ſi doux;
Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous.

SCENE II.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELvire, que je ſouffre, & que je ſuis à plaindre,
Je ne ſais qu'eſpérer & je vois tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échape où j'oſe conſentir,
Et mes plus doux ſouhaits ſont pleins de repentir;
A deux Rivaux pour moi je fais prendre les armes,
Le plus heureux ſuccès me coutera des larmes,
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le ſort,
Mon Pére eſt ſans vengeance, ou mon Amant eſt mort.

ELVIRE.

D'un & d'autre côté je vous vois ſoulagée,
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vangée,
Et quoique le deſtin puiſſe ordonner de vous,
Il ſoutient votre gloire, & vous donne un Epoux.

CHIMENE.

Quoi? l'objet de ma haine, ou de tant de colére!
L'Aſſaſſin de Rodrigue, ou celui de mon Pére!
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint dn ſang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame ſe rebelle,
Je crainds plus que la mort la fin de la querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes eſprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.

Et toi, puiſſant Moteur du deſtin qui m'outrage,
Termine ce combat ſans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni Vaincu, ni Vainqueur.

ELVIRE.

Ce ſeroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame eſt un nouveau ſuplice,
S'il vous laiſſe obligée à demander juſtice,
A témoigner toujours ce haut reſſentiment,
Et pourſuivre toujours la mort de votre Amant.
Madame, il vaut bien mieux que ſa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impoſe ſilence,
Que la loi du combat étouffe vos ſoupirs,
Et que le Roi vous force à ſuivre vos déſirs.

CHIMENE.

Quand il ſera Vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir eſt trop fort, & ma perte trop grande,
Et ce n'eſt pas aſſez, pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du Roi.
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chiméne,
Et quoiqu'à ſa victoire un Monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne ſouffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuſer le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur!
Que prétend ce devoir, & qu'eſt-ce qu'il eſpére?
La mort de votre Amant vous rendra-t-elle un Pére?
Eſt-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte ſur perte, & douleur ſur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obſtine,
Vous ne méritez pas l'Amant qu'on vous deſtine,

Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux
Vous laiſſer par ſa mort Don Sanche pour Epoux.

CHIMENE.

Elvire, c'eſt aſſez des peines que j'endure,
Ne les rédouble point par ce funeſte augure.
Je veux, ſi je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
Non qu'une folle ardeur de ſon côté me panche,
Mais s'il étoit vaincu je ſerois à D. Sanche,
Cette apréhenſion fait naître mon ſouhait.
Que vois-je, Malheureuſe? Elvire, c'en eſt fait.

SCENE III.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'aporter à vos pieds cette épée...

CHIMENE.

Quoi! du ſang de Rodrigue encore toute trempée!
Perfide, oſes-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimai le mieux?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon Pére eſt ſatisfait, ceſſe de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire en ſureté,
Mon ame au deſeſpoir, ma flâme en liberté.

D. SANCHE.

D'un eſprit plus raſſis...

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable Aſſaſſin d'un Héros que j'adore?

Vas, tu l'as pris en Traitre; un Guerrier ſi vaillant
N'eut jamais ſuccombé ſous un tel aſſaillant.

ELVIRE.

Mais Madame écouté!

CHIMENE.

Que veux-tu que j'écoute?
Après ce que je vois puis-je être encor en doute?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juſte pourſuite a trop bien ſuccédé:
Pardonne cher Amant à ma rigueur ſanglante,
Songe que je ſuis Fille auſſi-bien comme Amante,
Si j'ai vangé mon Pére au dépend de ton ſang
Du mien pour te venger, j'épuiſerai mon flanc.
Mon ame deſormais n'a rien qui la retienne,
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi qui me prétend aquérir par ſa mort,
Miniſtre déloyal de mon rigoureux ſort,
N'eſpére rien de moi, tu ne m'as point ſervie,
En croyant me vanger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impreſſion, qui loin de m'écouter . . .

CHIMENE.

Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter?
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime & ta vaillance.
Qu'à tes yeux ce récit tranche mes triſtes jours,
Vas, vas, je mourrai bien ſans ce cruel ſecours,
Abandonne mon ame au mal qui la poſſéde,
Pour venger mon Amant je ne veux point qu'on m'aide.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

SIre, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû céler.
J'aimois, vous l'avez ſçu, mais pour venger mon Pére
J'ai bien voulu proſcrire une tête ſi chére.
Votre Majeſté, Sire, elle-même a pû voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſa ma mort changée;
D'implacable Ennemie, en Amante affligée;
J'ai dû cette vengeance à qui m'a miſe au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma défenſe,
Et du bras qui me perd je ſuis la récompenſe!
Sire, ſi la pitié peut émouvoir un Roi,
De grace, revoquez une ſi dure loi.
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laiſſe mon bien, qu'il me laiſſe à moi-même,
Qu'en un Cloître ſacré je pleure inceſſamment
Juſqu'au dernier ſoupir mon Pére & mon Amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par ſa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chiméne, ſors d'erreur, ton Amant n'eſt pas mort,
Et Don Sanche vaincu t'a fait un faux raport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçuë.
Je venoit du combat lui raconter l'iſſuë.
Ce généreux Guerrier dont ſon cœur eſt charmé,
Ne craindsrien, (m'a-t-il dit quand il m'a deſarmé)
Je laiſſerois plutôt ma victoire incertaine
Que de répandre un ſang hazardé pour Chiméne;
Mais puiſque mon devoir m'apelle auprès du Roi,
Vas de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du Vainqueur lui porter ton épée.
Sire, j'y ſuis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a cru Vainqueur me voyant de retour,
Et ſoudain ſa colére a trahi ſon amour,
Avec tant de tranſport & tant d'impatience,
Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux,
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau ſuccès d'une amour ſi parfaite.

D. FERNAND.

Ma Fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu;
Ni chercher les moyens d'en faire un deſaveu;
Une loüable honte envain t'en ſolicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte,
Ton Pére eſt ſatisfait, & c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le Ciel autrement en diſpoſe;
Ayant tant fait pour lui fais pour toi quelque choſe,
Et ne ſois point Rebelle à mon commandement;
Qui te donne un Epoux aimé ſi chérement.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Aproche-toi, Rodrigue! & toi reçois ma Fille
De la main de ton Roi, l'Apui de la Caſtille.

D. RODRIGUE.

Ne vous offenſez point, Sire, ſi devant vous
Un reſpect amoureux me jette à ſes genoux.
Je ne viens point ici demander ma Conquête,
Je viens tout de nouveau vous aporter ma tête,
Madame, mon amour n'emploira point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un Pére,
Dites par quels moyens il vous faut ſatisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille Rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi ſeul un camp, mettre en fuite une Armée,
Des Héros fabuleux paſſer la renommée?
Si mon crime par-là ſe peut enfin laver,
J'oſe tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais ſi ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne ſe peut apaiſer ſans la mort du Coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des Humains;
Ma tête eſt à vos pieds, vangez-vous par vos mains.
Vos mains ſeules ont droit de vaincre un Invincible,
Prenez une vengeance à tout autre impoſſible;
Mais du moins que ma mort ſuffiſe à me punir,

Ne me banniſſez point de votre ſouvenir,
Et puiſque mon trépas conſerve votre gloire,
Pour vous en revancher conſervez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en déplorant mon ſort,
S'il ne m'avoit aimé il ne ſeroit pas mort.

CHIMENE.

Reléve-toi, Rodrigue. Il faut l'avoüer, Sire,
Mon amour a paru, je ne m'en puis dédire,
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et vous êtes mon Roi, je vous doit obéïr.
Mais quoique déja vous m'avés condamnée,
Sire quelle aparence à ce triſte himénée?
Qu'en même jour commence & finiſſe mon deuil
Mettre en mon lit Rodrigue, & mon Pere au cerceuil
C'eſt trop d'intelligence avec ſon homicide
Vers ſes manes ſacrées, c'eſt me rendre perfide
Et ſouiller mon honneur d'un reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel?

D. FERNAND.

Le temps aſſez ſouvent a rendu légitime
Ce qui ſembloit d'abord ne ſe pouvoir ſans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui;
Mais quoique ſa valeur t'ai conquiſe aujourd'hui,
Il faudroit que je fuſſe ennemi de ta gloire
Pour lui donner ſi-tôt le prix de ſa victoire.
Cet himen différé ne rompt point une loi,
Qui ſans marquer de temps lui deſtine ta foi.
Prends un an, ſi tu veux, pour eſſuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Mores ſur nos bords,
Renverſé leurs deſſeins, repouſſé leurs efforts,
Vas, juſqu'en leur Païs leur reporter la guerre,
Commander mon Armée, & ravager leur terre.
A ce nom ſeul de Cid ils trembleront d'effroi,

Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour Roi.
Mais parmi tes hauts faits ſois lui toujours fidelle,
Reviens-en, s'il ſe peut, encor plus digne d'elle,
Et par tes grands exploits fais-toi ſi bien priſer,
Qu'il lui ſoit glorieux alors de t'épouſer.

D. RODRIGUE.

Pour poſſéder Chiméne, & pour votre ſervice
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accompliſſe?
Quoiqu'abſent de ſes yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'eſt trop d'heur de pouvoir eſpérer.

D. FERNAND.

Eſpére en ton courage, eſpére en ma promeſſe,
Et poſſédant déja le cœur de ta Maîtreſſe,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laiſſe faire le temps, ta vaillance, & ton Roi.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE BABILLARD,

COMÉDIE

EN VERS

ET EN

UN ACTE.

se vend

A HAMBOURG

Chez J. P. Chevalier, dans la Cour de l'Opera.

MDCCXLVII.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

ACTEURS.

LEANDRE, Amant de Clarice.
VALERE, Parent de Leandre & ſon Rival.
CLARICE, Veuve.
CEPHISE, Tante de Clarice.
DAPHNE', Voiſine de Clarice.
HORTENSE, Sœur de Daphné.
ISMENIE, Amie de Cephiſe.
MELITE, Babillarde.
DORIS, autre Babillarde.
NERINE, Suivante de Clarice.
LA FLEUR, Laquais.

La Scene eſt à Paris chez Clarice.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE

BABILLARD,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, NERINE.

CLARICE.

JE sors d'avec Léandre, ah, quel homme ennuyeux!
Je n'en puis plus, je sens un mal de tête afreux.
Il n'a point déparlé pendant une heure entiere.
Par bonheur à la fin je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une Commission,

Dont j'ai ſçu le charger.

NERINE.

Il falloit ſans façon
Lui donner ſon congé. Si j'avois été cruë,
Vous l'auriez fait, Madame, à la premiere vuë.
Sa langue eſt juſtement un claquet de Moulin,
Qu'on ne peut arrêter ſi-tôt qu'elle eſt entrain;
Qui babille, babille, & qui d'un flux rapide,
Suit indiſcrettement la chaleur qui la guide,
De Guerre, de Combats, cent fois vous étourdit,
Souvent pour trop parler il ne ſait ce qu'il dit:
Dit le bien & le mal ſans voir la conſequence,
Et de taire un ſecret ignore la ſcience.

CLARICE.

Tu le peins aſſez bien.

NERINE.

Oui, j'oſe mettre en fait,
Madame, qu'un Bavard eſt toujours indiſcret,
Et vains: tel eſt l'eſprit de notre Capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette Semaine,
Ce tems me ſemble un ſiécle, & je tremble aujourd'hui,
Que vous n'ayez deſſein de vous unir à lui,
Etant ſi differens d'humeur, de caractére.
Clarice, honneur du Sexe, a le don de ſe taire,
Exempte du défaut qui nous eſt reproché,
Et dont Monſieur Leandre eſt ſi fort entiché.
Pour moi je trouverois ſon Parent préférable,
Valere eſt le plus jeune & le plus raiſonnable?
Il a beaucoup d'eſprit, parle peu comme vous.

CLARICE.

Nerine, je veux bien l'avouer entre nous.
Je penſe comme toi : tout ce qui m'embaraſſe,
Je dépends de ma Tante.

NERINE.

Eh, Madame, de grace,
N'êtes vous pas Veuve ?

CLARICE.

Oui, mais je dois ménager
Cette Tante, qui m'aime & veut m'avantager,
Tu ſçais que j'en attens un fort gros heritage.
Je ne puis faire un choix ſans avoir ſon ſuffrage ;
Et malheureuſement ſans l'avoir jamais vû,
Cephiſe pour Leandre a l'eſprit prévenu.
Iſmene ſon amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un perſonnage
Diſtingué dans la Guerre, & qui pour ſa valeur.
Doit bien-tôt d'une Place être fait Gouverneur.

NERINE.

Valere eſt Officer ; brigue la même Place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit enfin,
Pourrez vous épouſer....

CLARICE.

Mon cœur eſt incertain

NERINE.

Et moi, ſi pour époux vous acceptez Leandre,
Je quitte dès ce ſoir ſans plus long-tems attendre :

Quel Maître! il voudroit ſeul parler dans le logis.
Ce ſeroit un tyran qui tout le jour aſſis,
Uſurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à ſon ſervice.
Il me ſeroit trop dur de garder mes diſcours,
De ne pouvoir rien dire, & d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, eſt un monſtre en ménage,
Et ce n'eſt que pour nous qu'eſt fait le *babillage*.

CLARICE.

Que veux tu que je faſſe en cette occaſion,
Dis?

NERINE.

Il faut vous armer de réſolution,
Sortir en même-tems de votre létargie:
Agir, faire parler une commune amie;
Par exemple, Daphné qui dans cette maiſon
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air aſſez bon
Elle a l'eſprit malin. J'ai plus de confience
Dans Hortenſe ſa ſœur.

NERINE.

L'une & l'autre s'avance.

SCENE II.

CLARICE, DAPHNE', HORTENSE, NERINE.

DAPHNE' *à Clarice.*

QUOI, vous vous mariez, & ne m'en dites rien,
A moi votre Voisine, oh, cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNE'.

A quoi bon le cacher, soyez plus naturelle.
Vous sortez de veuvage, il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit ?

DAPHNE'.

Votre mari futur
Des demain au plutard vous épousez Leandre.

HORTENSE.

C'eſt un bruit que lui même a grand ſoin de répandre.
Ce n'eſt plus un ſecret.

NERINE.

Il eſt bon là ma foi.

CLARICE.

Vous êtes là-deſſus mieux inſtruites que moi.
Je ſçai pour m'obtenir qu'il fait agir Iſmene;
Mais je ne croyois pas la choſe ſi prochaine.
Leandre le premier auroit du m'avertir,
Et la ſeule raiſon m'y fera conſentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une & l'autre excuſer mon ſilence;
J'ai même apprehendé qu'avec juſte raiſon
Daphné ne badinât d'une telle union;
Et pour preuve qu'ici j'agis avec franchiſe,
Je vous prie inſtamment d'en parler à Cephiſe,
Pour la faire changer de réſolution,
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez vous à mon zéle;
Comptez que je ferai mon poſſible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant je dois vous avertir

Que Leandre chez moi va bien-tôt revenir.
S'il nous rencontre enſemble....

NERINE.

Eh, vous n'avez que faire
De vous preſſer, ſçachant quel eſt ſon caractêre.
Il eſt chargé pour vous d'une commiſſion,
Mais il ne quitte pas ſi tot une maiſon.
Il dit toujours je ſors, & toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au Suiſſe; il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié,
A diner l'autre jour quand vous l'aviez prié?
Il fut voir le matin Doris grande parleuſe,
Puis Melite ſurvint autre inſigne cauſeuſe.
Le *trio* de jaſer fit ſi bien ſon devoir,
Qu'il ne ſe ſépara qu'à cinq heures du ſoir.
Il jaſeroit encor, ſi le diſcret Leandre
N'avoit apprehendé de ſe trop faire attendre:
Croyant ſe mettre à table, il vint, j'en ai bien ri,
Une groſſe heure après qu'on en étoit ſorti.

DAPHNE'.

Le trait eſt ſingulier.

HORTENSE.

S'il ne trouvoit perſonne.

DAPHNE'.

Pour plus de ſureté dépéchons nous, ma bonne.
Partons.

HORTENSE.

Ma ſœur & mon nous allons au Palais,
Où nous avons à faire.

CLARICE.

Et moi dans le Marais,
Voir ma Tante, & ſçavoir au vrai ce qu'elle penſe,
D'un Hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNE'.

Quelqu'un monte, c'eſt lui; car j'entens parler haut.
Sortons par ce côté, ſauvons-nous au plutot.

(*Elle ſortant.*)

NERINE.

Il a babiller une fureur extrême,
Juſques là qu'étant ſeul il jaſe avec lui même.

SCENE III.

LEANDRE, NERINE.

LEANDRE *parlant tout seul sans voir Nerine.*

NON, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, & toujours on apprend quelque chose;
Et ne dit-on qu'un mot au Portier du logis,
Cela vous satisfait, & comme le Marquis
Me disoit l'autre jour en allant chez Julie....

NERINE.

A qui parle Monsieur?

LEANDRE.

C'est toi, bon jour, ma mie.
Comment te portes-tu? fort bien, j'en suis ravi,
Ta Maîtresse de même, & moi, fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle
De sa part; mais morbleu, personne n'est chez elle,
Pas le moindre Laquais: j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étois parti.

Hier encore, hier je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un Fiacre exécrable.
Au Fauxbourg ſaint Marceau j'allai premierement;
Des Gobelins enſuite au Fauxbourg ſaint Laurent,
Du Fauxbourg ſaint Laurent, ſans preſque prendre halcine:
Au Fauxbourg ſaint Antoine & tout près de Vincenne:
Du Fauxbourg ſaint Antoine au Fauxbourg ſaint Denis,
Du Fauxbourg ſaint Denis dans le Marais, & puis
En cinq heures de tems faiſant toute la Ville,
Je revins au Palais, & du Palais dans l'Iſle.
Delà je vins tomber au Fauxbourg ſaint Germain;
Du Fauxbourg ſaint Germain....

NERINE *l'interrompe avec volubilité.*

J'ai couru ce matin
Et de mon pié leger, juſqu'au bout de la ruë;
De la ruë au marché: puis je ſuis revenuë.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier;
J'ai monté, deſcendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracaſſé, fini plus d'un ouvrage;
Pour Madame & pour moi fait chauffer un bouillon:
J'ai plus de trente fois fait toute la maiſon,
Pendant qu'un Cavalier, que Leandre on appelle,
A cauſé, babillé, jaſé tant auprès d'elle,

Qu'elle en a la migraine, & que pour s'en guerir,
Tout à l'heure, Monsieur, elle vient de sortir.

LEANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familiere,
Et toutes ces façons ne me conviennent gueres.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu je sçaurois bien.... Profitez de l'avis,
Et parlant à des gens qui passent votre sphere,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

NERINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai pour l'apprendre à l'école chez vous.

LEANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considere;
Et tu devrois sçavoir qu'en la place où je suis
On doit me ménager, & qu'en un mot je puis
Faire de ta Maîtresse une très-haute Dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme;
Que je dois obtenir un important Emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le Roi:
Que Clarice auroit tord de préferer Valere,
Et qu'il est mon cadet de plus d'une maniere
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.
Julie a du brillant, & beaucoup de jeunesse;

Ta Maîtreſſe a trente ans & moins de gentil-
leſſe;
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle eſt ſage, œconome & ne babille pas.

NERINE.

La déclaration eſt tout à fait nouvelle;
Et je vous dois, Monſieur, remercier pour elle.

LEANDRE.

Adieu, je vais agir pour mon Gouvernement.
Oh, Valere en ſera la dupe ſurement;
Mais je le vois qui vient.

NERINE.

Avec lui je vous laiſſe.

(*Elle ſort.*)

LEANDRE *à part.*

Il m'aborde à regret, & ſon aſpect me bleſſe.
Il n'eſt pour ſe haïr que d'être un peu parent.

SCENE IV.

LEANDER, VALERE.

LEANDRE.

AH! vous voila, Monsieur : j'en suis charmé vraiment.
C'est peu que de vouloir m'enlever ma Maîtresse;
J'apprens que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le Gouvernement,
Qui par la mort d'Enrique est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais mon petit cousin, je vous trouve plaisant
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent.
Vous vous taisez.

VALERE.

J'attens le moment favorable,
Et vous trouve Monsieur, parleur très-agréable.
Vous avez tort pourtant de vous mettre en courroux,
Vous sçavez que je suis Officier comme vous.

LEANDRE.

Officier comme moi? Tu te moques, à d'autres.
Oſes-tu comparer tes Services aux nôtres?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mouſquet;
Quand j'étois Lieutenant tu n'étois que Cadet.
J'ai vu trente Combats, vingt Siéges, ſix Batailles;
J'ai briſé des remparts, j'ai forcé des murailles;
J'ai plus de trente fois harangué nos Soldats,
Et Bourgeois, je me ſuis annobli par mon bras.
Je n'oublirai jamais ma premiere Campagne
Je crois que nous faiſions la Guerre en Allemagne.
Dans un Détachement. . . . c'étoit en ſept cens trois. . . .
A cinq heures du ſoir. . . . quatorzieme du mois. . . .
L'affaire fut très vive, & j'y fis des merveilles,
Alidor y laiſſa l'une de ſes oreilles.
Il a joué depuis juſqu'à ſon Regiment,
Autrefois Colonel & Commis à preſent.
Connois tu pas ſa femme? elle eſt encor piquante:
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maiſon qu'il a tout près de Can?
Elle eſt belle. Je vais t'en faire ici le plan
En deux mots.

VALERE.

Mais, Monſieur, vous battés la campagne,

Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne
Quant au Gouvernement le ſuccès montrera
Si j'ai de bons amis.

LEANDRE.

Oh! je t'arrête là.
Des Amis, des Patrons, j'en ai de toute eſpéce;
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéreſſe.
Je fais agir ſous main le Chevalier Caquet,
Liſimon l'intriguant, & Damon le furet;
Qui ſe fourre par tout, à l'Etat très utile,
Officier à la Cour, Eſpion à la Ville
Un jeune Abbé qui fait & le bien & le mal,
Du Sexe fort aimé. J'aurai par ſon canal
Une Lettre aujourd'hui d'une certaine Dame,
Qui connoît le Miniſtre & peut tout ſur ſon ame,
Parente de Clorice: je ne dis pas ſon nom,
Il faut avoir en tout de la diſcretion
Chez elle ce matin ſans plus long-tems remettre,
L'Abbé doit me mener pour avoir cette Lettre.

VALERE *à part.*

Parente de Cloris! C'eſt Conſtance ma foi
Elle eſt fort mon amie, & fera tout pour moi.
Il m'a très à propos rapellé ſon idée,
Il faut le prevenir.

LEANDRE.

La choſe eſt décidée,

Et quand même la Cour par un coup de bonheur,
De Quimpercorentin vous feroit Gouverneur;
Je n'en ſerois pas moins le mari de Clarice,
Car ſa Tante m'eſtime.

VALERE.

Elle vous rend juſtice.
Votre. . . .

LEANDRE.

Votre; écoutez, car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encor le plus.

LEANDRE.

Tu n'es qu'un envieux;
N'ayant pas comme moi le don de la parole,
Ton cœur en eſt jaloux & cela te déſole.
De ma complexion je parle peu pourtant,
Et ſi j'avois voulu mettre au jour mon talent;
Mieux que mon Avocat j'aurois plaidé moi-même
Mes cauſes; quoiqu'il ſoit d'une éloquence extrême;
Car il dit ce qu'il veut, il eſt Orateur-né.
Sur ſa langue les mots s'arrangent à ſon gré:
Sa volubilité qui n'a point de pareille,
Eſt un torrent qui part & ravage l'oreille;
Et je ne vois perſonne au Palais aujourd'hui,
Qui parle plus long-tems ni plus vite que lui.

VALERE.

Oh, ſur lui vous auriez remporté la victoire;
Je ne balance pas un moment à le croire.

LEANDER.

En vain tu penſes rire, en vain tu crois railler.
Sois inſtruit que tout céde au talent de parler.
Et ſçache qu'en amour auſſi bien qu'en affaire,
La langue fut toujours un arme néceſſaire.
Par-là l'on perſuade & l'on ſe fait aimer :
On mépriſe ces gens qui lents à s'exprimer.
Heſitant ſur un mot qui dans leur bouche expire,
Font ſouffrir l'Auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire auſſi-bien qu'en amours,
Agir quand il le faut vaux mieux que le diſcours ;
Le trop parler, Monſieur, ſouvent nous eſt contraire.

LEANDRE.

Vous jaſez cependant plus qu'à votre ordinaire.
Pour moi j'articulois mes mots avant le tems,
Et m'expliquois ſi bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes diſcours qui paſſoient ma portée
Un jour, il m'en ſouvient, ma grand'mere enchantée
Me prit entre ſes bras.

VALERE.

Quel eſt donc ce Laquais?

SCENE V.

LEANDRE, VALERE, LA FLEUR.

LA FLEUR *bas à Leandre.*

MOnsieur l'Abbé m'envoye, il vous attend.

LEANDRE.

J'y vais.

(*Continuant ſon diſcours.*)
Puis me tint ce propos.

VALERE *bas.*

Le voila qui demeure.

LA FLEUR *revenant ſur ſe pas.*
Monſieur, il va ſortir, dépêchez.

LEANDRE.

Tout à l'heure,

(*La Fleur s'en va.*)

SCENE VI.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE.

LA bonne femme donc, j'ai ſon diſcours préſent,
Ce qu'on retient alors reſte profondement.
C'eſt une cire molle, où tout ce qu'on applique,
S'écrit. . . . . Si comme moi vous ſçaviez la Phyſique,
Je vous mettrois au fait ; car j'ai beaucoup de goût
Pour un homme de Guerre, & ſçais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le ſec & le liquide,
Les atômes. . . . .

VALERE *à part.*

Il va ſe perdre dans le vuide.

LEANDRE.

Le flux & le reflux exercent mon eſprit,
La matiere ſubtile, elle me réjouit.

C'eſt une belle choſe encore que l'Hiſtoire:
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire;
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lû;
La Bataille d'Arbelle où Céſar fut vaincu,
Et celle de Pharſale où périt Alexandre;
Et Darius le Grand qui mit Thebes én cendre.....
Dans la vivacité, je crois que je confonds.

VALERE.

Ma foi, vous excellez pour les digreſſions,
Et j'admire votre art à changer de matieres
Par des tranſitions inſenſibles, legeres:
Vous raiſonnez de tout avec beaucoup d'eſprit,
Et vous citez l'Hiſtoire en homme bien inſtruit.

LEANDRE.

Il me brouille toujours.

SCENE VII.

LEANDRE, VALERE, NERINE.

NERINE.

EXcuſez je vous prie
Mais il entre, Meſſieurs, nombreuſe compagnie :
La Tante de Clarice arrive maintenant,
Iſmene l'accompagne ; Hortenſe au même inſtant
Rentre & ſa ſœur la ſuit ; Doris avec Melite,
Vient d'un autre côté pour nous rendre viſite.
(*S'adreſſant à Leandre.*)
Vous les entretiendrez, elles ne ſont que ſix,
Et ferez s'il vous plait les honneurs du logis,
Monſieur, en attendant le retour de Clarice.

LEANDRE.

Volontiers, je ſaiſis l'occaſion propice ;
Je vole vers la Tante & je cours l'embraſſer,
Et lui donner la main. Je vous laiſſe y penſer.
Adieu, Monſieur.

SCENE VIII.

VALERE, NERINE.

VALERE.

QUE croire?

NERINE.

Allez, quoiqu'il ne diſe,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Cephiſe.
Monſieur, je vous protege, & cela vous ſuffit.

VALERE.

Et ta Maîtreſſe?

NERINE.

Elle eſt pour vous ſans contredit,
Si le Gouvernement...,

VALERE.

Va, mon affaire eſt bonne,
Et je ſors de ce pas pour voir une perſonne,
Dont notre Babillard m'a fait reſſouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir;
Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de ſix femmes.

NERINE.

Rentrons, j'entens nos gens qui parlent en chorus.

SCENE IX.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNE', DORIS, MELITE.

DORIS & MELITE *entrant les premieres.*

NOus nous rendons, Madame, & ne disputons plus.

HORTENSE *à Cephise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LEANDRE *se plaçant au milieu.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie:
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'écouter;
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNE'.

Vous êtes aujourd'hui coëffée en mignature.
(*Bas à Hortense.*)
Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CEEPHISE *avec poids & lenteur.*
Elle vous ſied.

LEANDRE.
Cela vous donne un fair fripon.

HORTENSE.
Je viens de rencontrer Lucile dans la ruë:
Je vous avourai que je l'ai méconnuë.

ISMENE.
Elle devient coquette en l'arriere ſaiſon.

MELITE.
Elle eſt toujour au Bal, c'eſt là ſa paſſion.

CEPHISE.
Mais à propos de Bal, on m'a fait une hiſtoire.

LEANDRE.
Dites-nous un peu ça, plus qu'on ne ſçauroit croire,
J'ai l'eſprit curieux.

CEPHISE.
Je vais vous la compter.

DORIS.
J'en ſçais une.

LEANDRE.
Et moi deux.

CEPHISE.

Voulez-vous m'écouter?

DAPHNE'.

Oh, vous parlez ſi bien qui je ſuis tout oreille.
(*A part.*)
Son ton de voix m'endort, & déja je ſommeille.

LEANDRE.

Je ne dis rien.

ISMENE & DORIS.

Paix.

LEANDRE.

Paix.

CEPHISE *lentement*

Conduite par l'Amour
Certaine Dame au Bal ſe rendit l'autre jour.

LEANDRE.

Au Bal de l'Opera.

CEPHISE.

Sans doute. Un Mouſquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LEANDRE.

En amour comme en guerre
Ce ſont de verds Meſſieurs.

CEPHISE.

La Dame en queſtion

Je ne la nomme point, & cela pour raiſon.

DORIS.

Je devine qui c'eſt.

LEANDRE.

C'eſt la jeune Marquiſe.

ISMENE *à part.*

Il va par ſon babil indiſpoſer Cephiſe.

CEPHISE.

Un inſtant, attendez; celle dont il s'agit
A près de ſoixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LEANDRE.

Oh, j'y ſouis pour le coup.

MELITE.

Je ſçai auſſi l'affaire.

LEANDRE.

C'eſt Chloé.

CEPHISE,

Point du tout.

HORTENSE *à part.*

L'étrange caractère;

MELITE.

C'eſt Clorinde.

LEANDRE.

Ou Lucille.

CEPHISE.

Eh, d'un eſprit moins prompt...

Mais ſans vous interrompre.

CEPHISE.

Encore! il m'interrompt

LEANDRE.

Permettez moi....

CEPHISE.

Je prens le parti de me taire;
Puiſqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en matiere.

LEANDRE.

Moi, Madame, j'en ſuis incapable.

CEPHISE.

Il ſuffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LEANDRE.

C'eſt bien dit
La converſation doit être générale.

MELITE.

Le moyen, ſi Monſieur ſaiſit toujours la bale.

LEANDRE.

Je n'ai pas entamé ſeulement un diſcours.

DAPHNE' *bas à Leandre.*

Allez! laiſſez les dire, & pourſuivez toujours.

DORIS.

Meſdames, irez-vous à la Piece nouvelle?

LEANDRE.

Le Titre, s'il vous plait?

ISMENE.

Dit-on qu'elle ſoit belle

MELITE.

Le Babillard, Monſieur.

LEANDRE.

Oh, je veux voir cela
Et je ferai ce ſoir faux-bond à l'Opera.

CEPHISE.

Pour moi, je ne ſçaurois ſouffrir les Comédies.

DORIS.

Et n'ai du goût auſſi que pour les Tragédies.

LEANDRE.

Parbleu, j'y veux mener le Chevalier Caquet,
Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait
A ce Théâtre là pourtant je ne vais gueres.

DAPHNE'.

Je m'étonne, Monſieur, qu'ayant tant de lumiere...,

LEANDRE.

Je pourrois, il eſt vrai, paſſer pour connoiſſeur;
Car je ſçai tout Pradon & Montfleury par cœur.

Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreſte.
Tien, tien, voila le coup.

MELITE.

Nous vous quittons du reſte.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LEANDRE.

Oh, j'y ris ſur ma foi
Du meilleur de mon ame, & ſans ſçavoir pourquoi,
Madame, avez vous vû l'animal remarquable,
Qui tient du chat, du bœuf, preſque au chameau ſemblable?
Et le fameux Saxon n'eſt il-pas amuſant?
Polichinelle encor eſt fort divertiſſant.
Ma foi, vive Paris, c'eſt une grande Ville.

MELITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CEPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNE' *bas à Leandre.*

Ne vous relâchez pas.

LEANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CEPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORIS & MELITE.

Madame elle eſt....

LEANDRE.

Elle eſt mariée à Philinte.

CEPHISE.

Il tient bien ſa parole.

MELITE.

Elle eſt veuve.

LEANDRE.

J'ai tort.

ISMENE *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me répens bien fort.

DORIS.

Aminte eſt mon amie.

MELITE.

Et je ſuis ſa voiſine.

LEANDRE.

Je lui tiens de plus près car elle eſt ma couſine.

MELITE.

Elle n'eſt plus ici.

LEANDRE.

Sans conteſtation.

DORIS *à Cephiſe.*

Vous l'a t-on dit ?...

LEANDRE.

Avec votre permiſſion....

CEPHISE.

Eh, laiſſez donc parler.

DORIS.

Elle ſe remarie....

DAPHNE' *à Leandre.*

Defendez vous.

LEANDRE.

Un mot....

MELITE.

Elle eſt en Picardie....

LEANDRE.

Oh, je ſuis ſon couſin...

DORIS.

Par le dernier courier....

LEANDRE.

Au troiſiéme degré.

MELITE.

Juſqu'au mois de Janvier, ...

LEANDRE.

Je ſors d'un ſang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MELITE.

Je dois....

LEANDRE.

Et je me fais un honneur de le dire.

CEPHISE.

Mais....

MELITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens....

LEANDRE.

Je le ſuis....

DORIS.

Elle épouſe un Conſeiller d'Amiens....

DORIS.

MELITE.

J'y dois aller bien-tôt...

LEANDRE.

Du côté de ma Mere....

DORIS.

C'eſt un riche Parti....

MELITE.

Je parts avec mon Frere...

CEPHISE.

Meſdames....

LEANDRE.

Il eſt ſur....

CEPHISE.

Mais Monſieur....

DAPHNE' *à Leandre.*

Tenez bon.

LEANDRE, MELITE, DORIS.

Madame...,

DAPHNE' *à Leandre.*

Allons, pouſſez, car vous avez raiſon.

LEANDRE, MELITE, DORIS, CEPHISE & ISMENE, *parlant enſemble.*

LEANDRE.

On me conteſte en vain ce que je certifie.
On ne m'appendra pas ma Généalogie.
Mieux qu'un autre je crois, je dois en être inſtruit,
Puiſque cent & cent fois mon pere me l'a dit.

MELITE.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance
Quelle eut toujours en moi beaucoup de confiance
Ne pouvant me parler elle m'écrit ſouvent,
Et je lui fais auſſi réponſe exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai la Province m'ennuye ;
Car je hais les façons & ſa tracaſſerie,
Et ſi je n'eſperois de bien-tôt revenir,
Je ne pourrois jamais me réſoudre à partir.

CEPHISE.

Il ne ſe vid jamais une choſe ſemblable,
Il faut avoir l'eſprit, l'humeur inſupportable ;
Et c'eſt un procedé, Monſieur, des plus choquans
Que de fermer ainſi toujours la bouche aux gens

ISMENE.

Je me joins à Madame, & ne puis plus me taire.
Sur vos façons d'agir, ſur votre caractère.

J'en ſuis ſcandaliſée, & par votre caquet
Vous détruiſez, Monſieur, tout ce que j'avois fait.

MELITE.

Si vous voulez mander...

DORIS.

Vous connoiſſez Chriſante.

LEANDRE.

Quoique vous en diſiez, Aminte eſt ma parente,
Meſdames; car Aminte eſt fille de Damon,
Gentilhomme Servant, & petit-fils d'Orgon:
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célébre partiſan, & Frere de Dorante;
Lequel Dorante avoit en hymen clandeſtin
Epouſé par amour Guillemette Patin;
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaiſe,
Fille du ſecond lit d'Angelique la Chaiſe:
Et laquelle Angelique.... (*Il touſſe.*)

MELITE.

Oh, laquelle, lequel,
Je n'y puis plus tenir. (*Elle ſort.*)

SCENE X.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, DORIS, DAPHNE', & HORTENSE.

LEANDRE *continuant ſon diſcours.*

DU côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit ſœur d'Hypolite.
(*Il crache.*)

DORIS *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde .... mais il vaut mieux que je quitte.

SCENE XI.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, HORTENSE & DAPHNE'.

LEANDRE *poursuivant toujours.*

ET ladite Hypolite étoit sœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babille ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille,
Etoit mon trisayeul.

HORTENSE.

C'est un mal de famille.
Fuyons, sauve qui peut.

(*Elle s'en va.*)

SCENE XII.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, DAPHNE'.

LEANDRE *reprenant ſon diſcours.*

J'AI ſon Portrait chez moi,
Et lui reſſemble fort. On void par-là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez, joubliois de vous dire
Que ce fameux Martin ſortoit d'une Delphire,
Laquelle deſcendoit du Vicomte de Quer,
Bas Breton de naiſſance, & Seigneur de Quimper:
Ce Vicomte de Quer, remarquez bien de grace.
(*Il éternuë.*)

ISMENE *bas.*

Que Monſieur eſt un ſot. J'abandonne la place.
(*Elle ſort en colere.*)

SCENE XIII.

LEANDRE, CEPHISE, DAPHNE'.

LEANDRE *continuant toujours.*

FUT grand homme du guerre, & de Meſtre de Camp
Donne dans le Commerce, & devint Trafiquant.
Or donc pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major & Gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir ſa place & le dès à deſſein,
Enrique donc neveu de Martin....
(Il ſe mouche.)

CEPHISE.

Ah je reſpire.
J'étoufe & je m'en vais.

DAPHNE'.

Moi, je crêve de rire.
(Elle ſuit Cephiſe.)

SCENE XIV.

LEANDRE *poursuivant seul.*

HErita de ses biens; car ce Martin Braillard
N'avoit à son decès laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne; & pour toute famille
De son Epouse Alix n'avoit eu qu'une Fille
Trépassée, enterrée un an avant sa mort;
Qui promettoit beaucoup, & qu'il cherissoit fort.

SCENE XV.

LEANDRE, NERINE *qui vient en tapinois & se met derriere lui pour l'écouter.*

LEANDRE *sans appercevoir Nerine.*

ENrique combattit & sur Mer & sur Terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sur,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur,
Il n'aimoit pas le vin, & haïssoit les femmes;
Je le dis à regret, excusez moi, Mesdames,
De vous fâcher en rien...

NERINE *derriere la chaise.*

Vous êtes bien poli.

LEANDRE.

Ah! Nerine, c'est toi; mais je lui seul ici,
Je m'en serois douté. Peste soit des femelles,
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles;
Veulent parler, parler, & n'écouter jamais.
Ces bavardes sur tout, bon Dieu, que je les hais;
Le talent le plus rare & le plus nécessaire,
Sur tout dans une femme, est ce lui de se taire.

NERINE.

Ah! Monsieur, quel exploit! avoir ainsi défait;
Sçu vaincre, surpasser en babil, en caquet
Six femmes à la fois & leur donner la fuite.
Quelles femmes encor! la braillarde Melite,
L'éternelle Cephise, & la rogue Doris,

Cauſeuſes par état, s'il en eſt dans Paris.
Après être ſorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuſer le ſurnom de Commere?

LEANDRE.

Voyez la médiſance! à peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots, de deſſerer les dents.
Mais, je ſors.

NERINE.

Attendez, voici certaine Lettre
Qu'on vient de me donner, Mouſieur, pour vous remettre.

LEANDRE.

Elle vient de l'Abbé, voyons ce qu'elle dit.

Il lit tu haut.

" COmme on ne ſçauroit vous parler, Monſieur,
" je prens le parti de vous écrire. Vous venez
" d'échouer dans l'affaire en queſtion pour avoir
" trop parlé, & n'avoir pas aſſez agi, & faute de
" vous être rendu chez moi, quand je vous ai
" envoyé mon Laquais. Vous n'en ſçauriés dou-
" ter, puiſque Valere vient d'obtenir le Gouver-
" nement par l'entremiſe de la perſonne même
" chez qui je devois vous mener ce matin.

L'Abbé BRIFARD.

NERINE.

J'approuve cette Lettre, & c'eſt fort bien écrit.

LEANDRE.

L'injuſtice eſt criante, & je devois peu craindre....
Mais j'aurai le plaiſir d'aller par tout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, VALERE, CEPHISE, CLARICE.

CEPHISE *parlant en Valere.*

VOus ſçaurez devant lui quels ſont mes ſentimens
Et je vais m'expliquer ſans tarder d'avantage.

LEANDRE.

Madame, en ce moment j'attens votre ſuffrage.

NERINE *à Cephiſe.*

De Quimpercorentin Valere eſt Gouverneur.

CEPHISE *s'adreſſant à Valere.*

Je viens d'en être inſtruite, & fais choix de Monſieur.

LEANDRE.

Contre les ſentimens que vous faiſiez paroître.

CEPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne ſçavois pas que vous êtiez enfin
Arriere petit-fils du célébre Martin.

VALERE.

Vous ſerez de ma nôce.

CLARICE.

Ami, Maîtreſſe, Affaire,
Vous perdez tout, Monſieur, pour n'avoir ſçu vous taire.

NERINE.

Monſieur le Gouverneur, je vous baiſe les mains.

LEANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces diſcours malins;
Mais pour me conſoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

Au Parterre en revenant ſur ſes pas.

Meſſieurs, un mot avant que de ſortir;
Je ſerai court contre mon ordinaire.
Si par bonheur j'ai pu vous divertir,
Si mon babil a ſçu vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplais au contraire.
Retirez vous ſans dire mot.
N'imités pas mon caractere.

FIN.

ESOPE A LA VILLE,

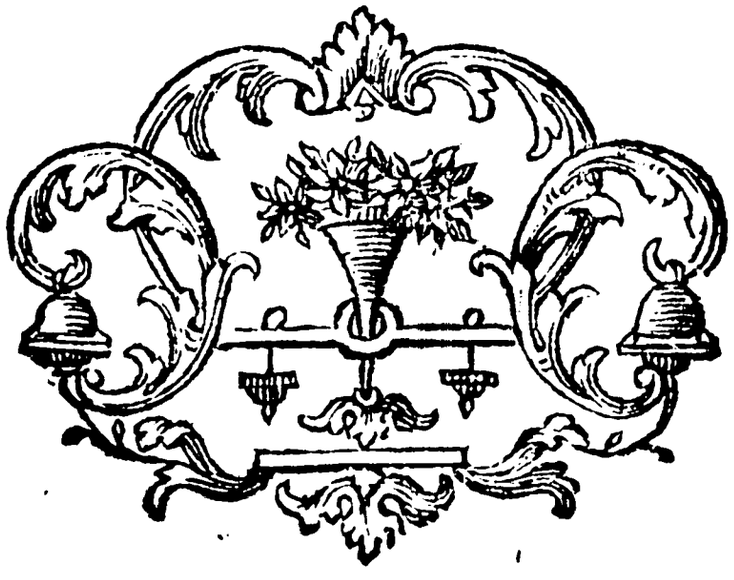
COMEDIE

EN VERS

ET

EN UN ACTE.

Par Mr. BOURSAUT.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie.

MDCCXLVII.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

ACTEURS.

ESOPE.
LEARQUE, Gouverneur de Sizique.
EUPHROSINE, Fille de Learque.
AGENOR, Gentilhomme de Lesbos, Amant d'Euphrosine.
DORIS, Confidente d'Euphrosine.
HORTENSE, Fille entêtée de son esprit.
DEUX DEPUTE'S de Sizique, tous deux fort vieux.
PIERROT, Payſan d'auprès de Sizique.
AGATON, petit garçon fort beau, Fils de Learque.
CLEONICE, petite fille fort laide, Sœur d'Agaton.
Mr. DOUCET, Généalogiſte.
AMINTE, Mere d'une fille enlevée.
ALBIONE, Veuve d'un Conſeiller-Notaire.
COLINETTE, Femme de Pierrot.
Mr. FURET, Huiſſier.
DEUX COMEDIENS.
UN MAITRE d'HOSTEL.
UN SOMMELIER.
UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Sizique.

ESOPE A LA VILLE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

ENFIN ce grand esprit que je brulois de voir,
L'incomparable Esope est ici d'hier au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble:
Ne me déguise rien, dis-moi ce qu'il t'en semble.
Ne le trouves-tu pas un aimable homme?

EUPHROSINE.

Moi ?

LEARQUE.

Oui.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui reſſemble.

LEARQUE.

Et toi !
Comment le trouves-tu ? je te crois délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monſieur, que je le flatte ?

LEARQUE.

Dis la vérité pure, autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le ſouhaitez ?

LEARQUE.

Oui.

DORIS.

C'eſt un vilain Magot.
Franchement.

LEARQUE.

Quoi ! friponne, être aſſez arrogante ...

DORIS.

Si cela vous déplaît, ſouffrez donc que je mente.
Me voila toute prête à dire qu'il eſt beau ;
Que c'eſt, ſi vous voulez, un Adonis nouveau ;
Qu'à le voir ſans l'aimer, c'eſt en vain qu'on travaille ;
Qu'il n'eſt pas dans le monde une plus riche taille ;
Que du haut juſqu'au bas tout m'en paroît charmant ;
Mais ce ſera, Monſieur, mentir impudemment :
Et jamais au menſonge on ne m'a vu de pente,

Quoique vice ordinaire à toute Confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaît donc pas?

DORIS.

O que pardonnez-moi,
Je ris incognito d'abord que je le vois;
Je ne puis m'en tenir quelque effort que je faſſe:
Il n'eſt point de laideur que ſon muſeau n'efface:
Et le reſte au viſage & ſi bien aſſorti
Qu'il n'a membre en ſon corps qui ne ſoit mal bâti.
Celui qui le forma choiſit un ſot modelle.

LEANDRE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'ame belle,
Plût aux Dieux, tel qu'il eſt, qu'Euphroſine lui plût!

EUPHROSINE.

Et ſi je lui plaiſois quel ſeroit votre but?
Mon Pere?

LEARQUE.

Ignores-tu juſqu'où va ma tendreſſe,
Et combien dans ton ſort ton Pere s'intéreſſe?
Jamais aucun plaiſir ne m'a ſemblé ſi doux,
Que celui que j'aurois de le voir ton Epoux.

EUPHROSINE.

Mon Epoux! juſte Ciel! que venez-vous de dire?

DORIS.

Bon, ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire?

LEARQUE.

Eſope, ſelon toi, n'eſt donc pas ſon fait?

DORIS.

Non!
Pour épouſer un ſinge il faut être Guenon.
Car entre nous, Monſieur, Eſope eſt un vrai ſinge:
Celui qui vous eſt mort, quand il avoit du linge,
Un juſte-au-corps, des gands, & ſon petit chapeau,

Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se dévelope,
Je l'aurois épousé plus volontiers qu'Esope.

LEARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi,
Le singe que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'esprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Esope indigne de ma Fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous donc qu'il ait?

LEARQUE *à Euphrosine.*

Ecoute. En peu de mots en voici le portrait.
Il est laid; mais crois moi, c'est une bagatelle:
Un homme est assez beau quand il a l'ame belle;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toujours celle d'Esope a paru sans défaut.
Crésus à qui le Ciel fit un si beau partage
Qu'une richesse immense est son moindre avantage,
Crésus le plus heureux de tous les Potentats,
Se repose sur lui du soin de ses Etats.
Dans un poste si haut à quoi crois-tu qu'il pense?
A vivre dans le faste, & parmi l'opulence?
A bâtir sa maison des dépouilles d'autrui?
Il sert le Roi, le peuple, & ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile;
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville,
Il enseigne aux Petits à faire leur devoir,
Et tempére des Grands l'impétueux pouvoir:
A la droite raison il veut que tout se rende;
Qu'en pere de son peuple un Monarque commande;
Et que mourant plutôt que d'oser le trahir,
Un sujet se rétraigne à l'honneur d'obéir.
Comme il est dangéreux d'être trop véritable

Il ſe ſert du ſecours que lui prête la Fable;
Et ſous les noms abjects de divers animaux,
Aplaudit les vertus, & reprend les défauts.
Quoique par bienſéance il ne nomme perſonne;
Si l'on ne ſe connoît au moins on ſe ſoupçonne:
Et par cette induſtrie, en quelque rang qu'on ſoit,
Il aprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voila ſincérement le portrait de ſon ame.

DORIS.

Que vous ſeriez, Monſieur, un bon Peintre de femme!
Vous fardez vos portraits admirablement bien.

LEARQUE.

Quoi, ma Fille ſoupire, & ne me répond rien?
Un mérite ſi grand ne la rend point ſenſible?

EUPHROSINE.

Mon pere, à mon devoir il n'eſt rien d'impoſſible;
Mais Eſope eſt ſi laid!

LEARQUE.

Son eſprit eſt ſi beau!
La raiſon ſur les yeux doit te mettre un bandeau:
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique ſans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte;
Par-tout où de Créſus s'étendent les Etats,
Il dépoſe à ſon gré les mauvais Magiſtrats.
Change les Gouverneurs, qui par coups & menaces,
Eloignez de la Cour, tyranniſent leurs places.
Caſſe les Officiers, qui pour faire les fins,
Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts;
Et de peur que la fraude à la fin ne ſoit ſçuë,
Ont des gens empruntez pour paſſer en revuë.
Exclud les Conſeillers de donner leurs avis,
Quand pendant l'audience ils ſe ſont endormis.
Bannit les Avocats, dont l'élégante proſe

A l'art de rendre bonne une méchante cauſe.
Abolit les Brelans, ces honteux rendez-vous,
Où l'on tient une école à dreſſer des Filoux.
Défend aux Médecins, que nos maux enrichiſſent,
De prendre de largent que de ceux qu'ils guériſſent.
Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout,
Eſope a ſans reſerve inſpection ſur tout.
Quoique ma probité ſoit exempte d'atteintes,
Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes:
Gouverneur de Sizique, où mon ſort eſt ſi doux,
Je jouis d'un bonheur qui me fait des jaloux;
Et ſi juſqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit ſe plaindre
A ſon apartement je vais voir s'il eſt jour;
Sçavoir s'il eſt viſible, & lui faire ma cour;
Lui marquer par mon zéle & par ma déférence ...

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le vois qui s'avance
Quel Marmouſet!

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

J'Allois pour voir votre Grandeur,
Et ſçavoir...

ESOPE.

Doucement, Monſieur le Gouverneur!
Dans la place où je ſuis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, & vole terre à terre:

Le terme de grandeur ne fut point fait pour moi.

LEARQUE.

Eh, Monſieur, c'eſt un grade acquis à votre emploi,
Tous vos Prédéceſſeurs juſqu'au temps où nous ſommes...

ESOPE.

Tous mes Prédéceſſeurs ont été de grands hommes,
Dont le ſang, le ſervice, & les hautes vertus,
A ne rien déguiſer, méritoient encor plus.
Pour moi qu'un ſort bizare a tiré de la bouë,
Moi, de qui pour un temps la Fortune ſe jouë,
A quoi que ce puiſſe être où je ſois deſtiné,
Je me ſouviens toujours de ce que je ſuis né.
La Fortune eſt à craindre où manque la ſageſſe.
Etre aujourd'hui Grandeur, & demain Petiteſſe,
Garder un long ſilence après un peu de bruit,
C'eſt le commun deſtin des Grands, par cas fortuit.
Tréve donc de grandeur pour un homme ſi mince.

LEARQUE.

Et de quoi vous ſert donc d'être auprès d'un grand Prince?
Si les tîtres d'honneur ne vous entêtent pas,
La richeſſe à vos yeux doit avoir des appas:
Vous êtes dans un poſte, où vous n'avez qu'à prendre;
Tout l'argent de Créſus dans vos mains ſe vient rendre;
Tous ceux qui devant vous rempliſſoient vos emplois,
Quand ils les ont quittez étoient de petits Rois;
C'étoit une Fortune auſſi haute que prompte.

ESOPE.

Monſieur le Gouverneur, que je vous faſſe un conte,
Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

Autrefois la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une grange,
Où trouvant quantité de grain,
Elle ſe croit de noce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain.
Enfin la pance pleine, & toute rebondie,
Elle a peur d'être priſe en ce flagrant délit:
Et va par ſon entrée eſſayer la ſortie;
Mais elle étoit trop groſſe, ou le trou trop petit.
Un Renard ſur ſes entrefaites,
Paſſant en cet endroit, & la voyant pâtir,
C'eſt en vain, lui dit-il, groſſe comme vous êtes,
Que vous eſperez de ſortir.
Je vous plains d'être en ce gîte;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rende bien vîte,
Tout ce que vous avez pris.

A l'application.

LEARQUE.

Elle eſt aiſée à faire.

ESOPE.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de ſoupçons,
A qui ſe vouë au Prince, offre tant de leçons,
Pour s'en formaliſer vont trop droit en beſogne.
Pour celui qui ſur tout pince, lezine, rogne,

Qui

Qui du bien de Créſus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun ſou dont il ne prenne un liard,
Quand il croit ſa fortune & ſolide & complette,
Il éprouve le ſort qu'éprouva la Belette;
Et ſurpris dans la grange auprès du tas de grain,
Il ne peut en ſortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun riſque,
Un grand fonds de vertu rarement ſe confiſque:
En faveur, en diſgrace on eſt ſur d'en jouir.

LEARQUE.

Monſieur, on eſt charmé quand on peut vous ouir.
Mais faiſons, je vous prie, une petite poſe.
Peut-être le matin prenez-vous quelque choſe:
Un bouillon, du caffé. Que vous plaît-il des deux.

ESOPE.

Avez-vous du caffé qui ſoit bon.

LEARQUE.

Merveilleux.

ESOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en aprête.
Il n'eſt rien de ſi bon contre le mal de tête.
Quand j'en prends le matin, je ſuis gai tout le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour:
Et dans peu de momens on va vous ſatisfaire.

ESOPE.

Quoi, faut-il que vous même ...

LEARQUE.

Oui, j'y ſuis néceſſaire,
à Euphroſine.
Entretenez Monſieur, & ne le quittez pas.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

ME voila, ſans défenſe, en proie à vos appas,
Ma belle enfant. Mon cœur a beaucoup de foi-
bleſſe.
Un coup d'œil m'aſſaſſine, ou tout au moins me
bleſſe.

EUPHROSINE.

Monſieur, ne craignez rien. Les Dieux me ſont té-
moins,
Que je n'y veux donner ni mes vœux ni mes ſoins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'eſt pas là ce qui vous inquiéte.
Rarement à votre âge on eſt ſans amourette.
Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moi?

DORIS.

Ne déguiſez rien.
Monſieur eſt honnête homme, il en uſera bien:
Il peut, par le crédit qu'il a ſur votre pere,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut
faire.
Oui, Monſieur, ma Maîtreſſe aime depuis deux
ans
Un Gentilhomme aimable & des plus complaiſans;
Jeune, galant, bien fait, s'il en eſt dans le monde;
Propre en linge, en habits, grande perruque blon-
de;

Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'eſt point de mortel plus digne d'être aimé.
Monſieur le Gouverneur, que la grandeur entête,
Aux appas de ſa Fille offre une autre conquête;
Et veut dès aujourd'hui qu'elle aplique ſon ſoin,
A donner de l'amour au plus vilain Marſouin...
Voyez la pauvre enfant, elle s'en déſeſpére.
Et vous êtes ſi bien avec Monſieur ſon pére,
Qu'un mot que vous diriez, le feroit conſentir,
S'il veut qu'elle ſoit femme, à la mieux aſſortir;
A lui donner au moins un homme en bonne forme,
Et non comme il veut faire une figure énorme,
Que dans ſa belle humeur, la nature en jouant,
A faite moitié ſinge, & moitié Chat-huant.
L'agréable bijou qu'un mari de la ſorte!

ESOPE.

Et comment nomme-t-on ce Chat-huant?

EUPHROSINE.

Qu'importe?
On vous en dit aſſez diſant qu'il me déplaît.
Mon pere au premier mot devinera qui c'eſt.
Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ESOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
Par exemple:

LE RENAD ET LA TETE PEINTE.

JAdis un Renard affamé
Rodant par ci, par là, pour faire bonne quête,
Entra dans la maiſon d'un Peintre renommé,

Et trouvant ſous ſa patte une fort belle tête.
Une perruque blonde, ainſi qu'à votre Amant,
De l'éclat de ſon teint relévoit l'agrément.
O Ciel! s'écria-t-il, qu'elle me ſemble belle!
C'eſt grand dommage vraiment
Qu'elle n'ait point de cervelle.

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande perruque étalent des appas
Qui de la tête peinte étant le vrai modelle
Ont beaucoup d'aparence, & n'ont point de cervelle?
De votre ſexe même, & vous le ſçavez bien,
Pour paroître charmante on ne négl'ge rien:
Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
Lorſqu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle?
Peut être que l'Amant épris de vos attraits
Eſt une belle tête, à la cervelle près:
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce,
Au fond, l'eſprit & lui ſont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monſieur, & dedans & dehors;
Son eſprit, j'en ſuis ſure, eſt mieux fait que ſon corps:
Je puis, ſans le flatter, dire à ſon avantage
Qu'il l'a beaucoup plus grand que tous ceux de ſon âge.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'eſſai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit eſt aſſurément vrai:
Je puis vous en parler de ſcience certaine.

S'il faut nous séparer figurez-vous ma peine;
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant . . .

ESOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du Chat-huant?

DORIS.

Eh fi! Monsieur! comment voulez-vous qu'elle en tâte?
Il n'est ragout si bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'est un mêts dégoutant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon pere un mot en ma faveur?
Puis-je l'espérer?

ESOPE.

Oui, je prétens faire en sorte
Que dès demain . . .

SCENE IV.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN OFFICIER.

DORIS.

VOici le caffé qu'on aporte.

ESOPE *à Euphrosine.*

N'en prenez-vous pas?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPE.

Quoi, jamais?

EUPHROSINE.

Rarement.

ESOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît, autrement
Il pourroit à vos feux arriver du désordre;
Et par le Chat-huant je vous laisserois mordre.

DORIS.

Et prenez en, Madame, au-lieu d'une fois deux,
Et garantissez vous d'un oiseaux si hideux.

EUPHROSINE.

Le caffé me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'absinte
Pour trouver à sortir d'un pareil labyrinte.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puisqu'il vous plaît ainsi,
Monsieur.

ESOPE.

La Confidente en prendra bien aussi?
Je vois bien qu'à la joie elle n'est pas contraire.

DORIS.

Oh pour moi, volontiers, je suis fille à tout faire.

ESOPE.

Allons: à la santé de votre Epoux futur!
Vous me ferez raison que je crois?

EUPHROSINE.

A coup sur.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop sensible,
Pour vous rien réfuser qui lui semble possible.
Quand vous verrez mon pere appuyé fortement
Sur les perfections de mon prémier Amant.
J'attens tout d'un secours aussi grand que le vôtre.

DORIS.

Et ſur tout péſez bien ſur les défauts de l'autre.
Faites en un portrait vilain au dernier point,
Quoique vous en diſiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le prémier, digne de ma tendreſſe,
Eſt l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la Gréce.

DORIS.

Dites que le ſecond bâti tout de travers,
Eſt le plus laid matin qu'ait produit l'Univers.

EUPHROSINE.

Perſuadez-lui bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Perſuadez-lui bien qu'il n'eſt vice ſi bas
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvellant mon zéle,
Juſqu'au dernier ſoupir je lui ſerai fidéle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lien conjugal,
S'il ſe jouë à l'hymen il s'en trouvera mal:
Et qu'il a ſur le front une table d'attente
Qui de ſa deſtinée eſt la preuve éclatante.
Voila ce qu'à ſon pere il faut faire ſçavoir.

SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN LAQUAIS, UN OFFICIER.

LE LAQUAIS.

UNe Dame eſt là-bas qui demande à vous voir, Monſieur.

ESOPE.

Quelle Dame eſt-ce?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme...

à Doris.

C'eſt cette Dame... & la... plus ſçavante qu'un homme,
Dont l'eſprit eſt ſi creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS.

Je ſçais qui c'eſt. Sortons, rendons lui ce ſervice,
L'entretien d'une femme eſt pour elle un ſupplice.
Elle veut du pompeux juſqu'au moindre diſcours.

ESOPE.

Qu'elle entre.

Le Laquais rentre.

EUPHROSINE.

Mon eſpoir eſt dans votre ſecours:
Vous me l'avez promis, & je le vais attendre.

ESOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'oſez prétendre.

SCENE VI.

HORTENSE, ESOPE.

HORTENSE.

LA Déeſſe à cent voix, qui du ſein d'Atropos
Sauve les noms fameux & les faits des Héros,
La Rénomée, enfin, vous met en parallele...

ESOPE *bas.*

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t-elle ?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuſer,
Ou daignez vous réſoudre à vous humaniſer:
Votre ſtile eſt ſi haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, Monſieur, que j'en puiſſe deſcendre;
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé;
J'ai naturellement l'eſprit trop élevé:
Votre peine à m'entendre eſt une raillerie,
Vous avez l'intellect d'une cathégorie...

ESOPE.

Madame, en vérité ce jargon m'eſt ſuſpect,
Je n'ai jamais apris ce que c'eſt qu'intellect;
Et je crois fortement, tant j'ai la tête dure,
Qu'une cathégorie eſt une groſſe injure.
A quoi ſert de parler que pour être entendu?
Et ſi je vous entens je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi, l'eſprit le plus beau de tout notre hémiſphére
Voit de l'opacité parmi tant de lumiére!

Ce qui paſſe chez vous pour des obſcurités,
Chez le monde poli ſont des aménités.
Deſcendre d'où je ſuis au langage vulgaire,
Eſt un éboulement que je ne ſçaurois faire:
Le chemin m'en paroît impraticable & long.

ESOPE.

Eh de grace, Madame, à qui parlez-vous donc?
Avant qu'un ſerviteur, puiſſe vous être utile
Il lui faut plus d'un an pour ſçavoir votre ſtile;
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un Truchement.
Etes-vous mariée?

HORTENSE.

O Ciel! quelle demande!
Puis-je l'être?

ESOPE.

Eh oui da, vous êtes aſſez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent ſe marier
Il leur faut même eſpéce à qui s'aparier.
Voulez vous qu'un mari dans ſes heures brutales,
Pour tranſmettre après lui ſes vertus animales,
Introduiſe à la vie un nombre de marmots
Qui tiendront de leur pere, & qui ſeront des ſots?

ESOPE.

Mais qui voyez-vous donc? car c'eſt là ma ſurpriſe.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre où je me tranquiliſe;
J'aime mieux être ſeule, & dans l'inaction
Que de meſ-allier ma converſation.

Un discours sans figure est un mêts que j'abhorre,
Je veux de l'antithèse ou de la métaphore;
Des mots pleins d'énergie & d'érudition,
Comme inintelligible, maffectation:
J'y trouve une beauté presque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable, Madame?

HORTENSE.

Volontiers. L'apologue me plaît,
Quand l'aplication en est juste.

ESOPE.

Elle l'est.

LE ROSSIGNOL.

UN Rossignol inquiet & volage,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
Ennuyé du même ramage
Voulut en aprendre un nouveau.
Il avoit pour voisine une jeune Linotte
Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons;
Et qui du flageolet imitant tous les sons,
Sembloit avoir apris jusqu'à la moindre notte.
Le Rossignol persuadé
Qu'à ses vastes clartés rien n'étoit difficile,
Aprit grossiérement un ramage guindé,
Et de tous les oiseaux se crut le plus habile.
Mais son sort fut si cruel
Par son imprudence extrême,
Que dans ses plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il vouloit siffler, on le sifloit lui-même.

Pour peu qu'à cette Fable on ait d'attention
On ne peut ſe méprendre à l'aplication.
Et comme j'aperçois de la meſalliance
Entre votre mérite & mon inſuffiſance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuſer,
Je vous laiſſe un champ libre à vous tranquiliſer.
En s'en allant.
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'aſſomme.

HORTENSE.

Hé quoi, ce mirmidon paſſe pour un grand homme!
Je ne puis revenir de ma perplexité:
Je l'aurois méconnu ſans ſa difformité.
Je ne ſçai quelle étoille à mon heure premiere
Sur le cours de ma vie influa ſa lumiere,
Mais je vois peu d'eſprits, à les parcourir bien,
Qui ſoient de l'étenduë & de l'ordre du mien.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

EH, bons Dieux! qu'avez vous, qui vous rend éperduë?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient . . .

EUPHROSINE.

Doris, je ſuis perduë.

DORIS.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait, & que dois-je penſer?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois, un peu me délacer. J'étouffe.

DORIS.

He bien! venez: ça que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je ſuis mieux; & voila qui ſe paſſe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous, reprenez vos eſprits. Qu'avez-vous?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis ſi peu de temps que je ne vous ai vuë,
Vous eſt-il arrivé quelque affaire imprévuë?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon déſeſpoir,
Ou prête moi l'oreille, & tu vas tout ſçavoir.
Aprens, Doris, aprens que le fourbe d'Eſope...

DORIS.

Achevez, qu'a-t-il fait le malheureux Cyclope?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, & d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouſe demain par l'ordre de mon pere.

DORIS.

Lui, Madame!

EUPHROSINE.

Eſt-ce à tort que je me déſeſpére?
Parle-moi nettement, nous ſommes ſans témoins,
Eſt-ce à tort...

DORIS.

Non, Madame, on ſe pendroit à moins,
De votre déſeſpoir quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Eſope eſt encore pis ſans doute:
Et ſe précipiter d'un haut rocher à bas,
Eſt un ſort moins cruel que d'entrer dans ſes bras.
Comment? Quand ce Magot, d'odieuſe mémoire,
A votre Epoux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à ſa ſanté, ſans que vous le cruſſiez,
Que ce malin Boſſu vouloit que vous buſſiez!
Il faut qu'aſſurement votre pere radote.

EUPHROSINE.

Quel Epoux il me donne, & quel Amant il m'ôte!

Tu ſçais ce qu'eſt Eſope, & ce qu'eſt Agenor.

DORIS.

Belle comparaiſon! c'eſt du fer & de l'or.
Mais Agenor auſſi, dont l'amour eſt extrême,
N'eſt guéres impatient de revoir ce qu'il aime:
Depuis qu'il eſt parti pour aller à Lesbos,
De ſon pére défunt empaqueter les os,
Deux mois ſont écoulez, & voici le troiſiéme...

EUPHROSINE.

Qu'aperçois-je, Doris?

DORIS.

Madame, c'eſt lui-même!

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

QUoi, dans votre entretien avois-je quelque part, Euphroſine?

EUPHROSINE.

Agenor! que vous arrivez tard!

AGENOR.

Il eſt vrai; mais Madame, une tempête étrange...

DORIS.

Madame eſt mariée, ou peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entens-je!
Dis-tu vrai?

DORIS.

Que trop vrai.

AGENOR.

Quoi, ſincérement?

DORIS.

Oui.
Un rival venu d'hier, vous en ſévre aujourd'hui:
Voilà la vérité toute pure.

AGENOR.

Ah, Madame!
Avez-vous pu trahir une ſi belle flâme?
Avez-vous pu...

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux,
Je ſuis dans ce malheur plus à plaindre que vous.
Lorſque de trahiſon votre cœur me ſoupçonne,
Il ne ſçait pas qu'Eſope eſt l'Epoux qu'on me donne.

AGENOR.

Eſope! Eſt le moyen de préſumer cela?
L'homme le plus mal-fait! le plus laid!

DORIS.

Le voila.
Il s'eſt rendu fameux par ſa méchante mine,
On le connoît par-tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphroſine.
Votre pere, ſans doute, uſe ici de ſes droits:
Vous avez trop bon goût, pour un ſi mauvais choix.
Eſope!

EUPHROSINE.

Tel qu'il eſt, il a charmé mon pére:
Il eſt infatué de ſon eſprit auſtére:
Ses égards vont pour lui par-delà le reſpect.

DORIS.

Choiſiſſez pour gémir un endroit moins ſuſpect.
L'apareil que voila doit aſſez vous aprendre,

Que les Cliens d'Eſope en ce lieu ſe vont rendre:
Dans ce fauteuil douillet, votre Epoux prétendu,
Que de tout votre cœur, vous voudriez voir pendu,
Va donner audience à qui voudra ſe plaindre;
Et s'il vous aperçoit vous en devez tout craindre.
Dans votre apartement ménez Monſieur, ſans bruit,
Et ſi vous y parlez, que ce ſoit avec fruit:
A ſoupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne;
Il faut aller au fait ſans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et ſi mon pere y vient, quel ſera mon dépit?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'eſprit.
Avant que votre pere ait ouvert votre porte,
Monſieur ſera ſorti, ſi vous voulez qu'il ſorte:
Le petit eſcalier qui conduit au jardin,
Contre toute ſurpriſe offre un ſecours ſoudain;
Allez ſans héſiter où mon zéle vous pouſſe.
He bien! ne voila pas le Chat-huant qui touſſe
Paſſez de ce côté de peur d'en être vus:
L'Animal qui paroît rend tous mes ſens émus,
Il n'eſt pas dans le monde un plus hideux viſage.

SCENE III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

DOris?

DORIS.

Monſieur.

LEARQUE.

Hé bien, ma fille eſt-elle ſage?

DORIS.

Fort ſage.

LEARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge ſon frein,
Trouve le jour obſcur, quoi qu'il ſoit fort ſerain,
A votre volonté tâche d'être rebelle,
Et la plus ſage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, eſt votre jugement ?

LEARQUE.

J'ai parlé, c'eſt aſſez, point de raiſonnement.
Monſieur lui fait honneur. Dis encore le contraire.

DORIS.

Moi ? non ; mais c'eſt, je croi, tout ce qu'il lui peut faire.
Monſieur a ſes raiſons, que je ne blâme pas ;
S'il aime ma Maîtreſſe, il lui voit des appas ?
Mais Euphroſine auſſi n'eſt pas moins raiſonnable ;
Et Monſieur qu'elle hait eſt aſſez haïſſable.
C'eſt une vérité que je ne puis trahir,
L'un a raiſon d'aimer, & l'autre de haïr.
Voila mon ſentiment, puiſqu'on veut qu'il éclate.

ESOPE.

J'ai près de votre Fille une bonne Advocate !
Qu'en dites-vous ?

LEARQUE.

Sortez, Impudente.

DORIS.

Je ſors.
Mais aurez-vous raiſon, quand je ſerai dehors ?
Serez-vous moins géné par votre conſcience ?

ESOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre préſence,
Dieu ſçait comme en ſecret je ſuis ſur le tapis.

DORIS.

Je dis la vérité: que dirai-je de pis?
Adieu.

SCENE IV.

LEARQUE, ESOPE.

LEARQUE.

Sur ma parole ayez l'ame tranquile.
Je ſçais qu'à ſon devoir Euphroſine eſt docile,
On l'arrache avec peine à ſon prémier Amant.

ESOPE.

L'aime-t-elle?

LEARQUE.

Beaucoup.

ESOPE.

Et lui?

LEARQUE.

Pareillement.

ESOPE.

Eſt-il jeune?

LEARQUE.

A peu près de l'âge de ma Fille.

ESOPE.

Riche?

LEARQUE.

Fort riche?

ESOPE.

Noble?

LEARQUE.

Oui, de bonne famille.

ESOPE.

Bien fait avec cela?

LEARQUE.

Parfaitement bien fait.

ESOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je ſois mieux ſon fait?

C'eſt changer un bon champ contre une terre en friche.

Je ne ſuis, comme on ſçait, jeune, noble, ni riche.
Pour bien fait, écoutez, je ſuis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites?

LEARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes?
Beau-pere d'un tel homme, & ſur de ſon crédit,
Il n'eſt aucun eſpoir qui me ſoit interdit.
J'ai pour vous préférer de légitimes cauſes.

ESOPE.

Fort bien. Ayez donc ſoin d'aplanir toutes choſes.

LEARQUE.

Je vais près de ma Fille uſer de mon pouvoir.

ESOPE.

Adieu. Qu'on faſſe entrer ceux qui voudront me voir.

SCENE V.

DEUX VIEILLARDS, ESOPE.

LE I. VIEILLARD.

MOnſeigneur...

ESOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phraſe;

Le mot de Monſeigneur demande trop d'emphaſe:
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

LE II. VIEILLARDS.

Monſieur.
Notre ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPE.

Et la raiſon?

LE I. VIEILLARD.

Le nôtre eſt devenu trop riche:
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans ſon Gouvernement,
Il avoit pour cortége un Laquais ſeulement,
Et pour tout équipage une méchante roſſe;
Maintenant ſix chevaux font rouler ſon caroſſe;
Il ſerre le bouton quand on s'adreſſe à lui...

ESOPE.

Paſſons. Tous ſes pareils ſont de même aujourd'hui.
Menace-il? bat-il? ſans relâche ni tréve?

LE II. VIEILLARD.

Non, Monſieur, mais...

ESOPE.

Quoi, mais?

LE II. VEILLARD.

Il eſt ſi gras qu'il créve:
A s'engraiſſer encor il aplique ſes ſoins.

ESOPE.

Un autre qui viendra, s'engraiſſera-t-il moins?
Pour courir à la proie, il eſt le plus allègre,
Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur maigre;
A chaque heure du jour vous l'avez ſur les bras;
Il le faut engraiſſer, & le vôtre eſt tout gras:
Et c'eſt pour le Public une choſe moins aigre.

D'entretenir un gras, que d'engraiſſer un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela?

LE I. VEILLARD.

Nous, Monſieur?
Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fut-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

LE II. VIEILLARD.

Monſieur, à cette grace ajoutez-en une autre.
Le peuple pour ſon Prince eſt tout zéle, tout feu,
Obtenez de Créſus qu'il s'en ſouvienne un peu:
Plus il eſt élevé ſur les autres Monarques,
Et plus de ſa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un ſi grand Roi prenez nos intérêts.

ESOPE.

Voici pour vous répondre un Apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH.

LEs Petits ſont ſujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourir l'Eſtomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Biſſac;
Et croyant ſe venger ſe punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à ſon devoir ne veut plus ſe ranger:
Les pieds ceſſent d'aller, les mains ceſſent de prendre;
Et lorſque l'Eſtomach voulut les avertir,
Qu'ils ſe répentiroient de le laiſſer pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'aplaudiſſoit
D'avoir fait un ſi beau divorce;
Plus l'Eſtomach s'affoibliſſoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las.
Voulant prendre un air moins farouche,

Les pieds ne purent faire un pas,
Ni les débiles mains aller juſqu'à la bouche:
Et manque de ſecours l'Eſtomach retréci,
Etant mort, par leur faute, ils moururent auſſi.

A péſer comme il faut le ſens de cette Fable,
De bonne foi, la plainte eſt-elle raiſonnable?
En donnant de vos bien une légére part,
Le reſte en ſureté ne court aucun hazard.
Vous jouiſſez ſans peur de vos fertiles terres;
Elles ſont à l'abri du ravage des guerres;
Et vos riches troupeaux paiſſent dans vos guérêts,
Comme ſi l'on étoit dans une pleine paix.
La guerre en quatre jours au pieds de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles;
Et de votre repos vos ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chex eux l'aporteroient chez vous.
Comme un bon eſtomach, Créſus avec uſure
Sur le corps tout entier répand ſa nourriture;
Et des membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A rédoubler vos ſoins, ces raiſons vous invitent.
Plus l'eſtomach eſt bon, plus les membres profitent;
Quand il a de la force, ils ſont forts, agiſſans;
Et quand il eſt débile, ils ſont tous languiſſans.
C'eſt une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

LE I. VIEILLARD.

On eſt plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!
En ſe divertiſſant on aprend ſon devoir:
Ce que par l'eſtomach nous preſcrit votre Fable,
Eſt de tous les devoirs le plus indiſpenſable.
Adieu. Puiſſiez-vous vivre encore un ſiécle au moins.

LE II. VIEILLARD.

Et puiſſions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priére.

ESOPE.

Oh, je n'en doute point, & je vous crois ſincére.
C'eſt ſans difficulté, que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, & moi vous voir auſſi.
J'en ſçais qui donneroient une bien groſſe ſomme...

SCENE VI.

PIERROT, ESOPE.

PIERROT.

TEſtidié je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous ſeriez un menteur ſi vous diſiez que non:
Malgré vous, votre boſſe enſeigne votre nom.
Sarviteur.

ESOPE.

Avez vous quelque choſe à me dire?

PIERROT.

Je ne ſçaurois vous voir, & m'empêcher de rire.
Je n'ai vu de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai ſur le cœur je le boute dehors.
Au reſte, bon vivant, tout auſſi bien qu'un autre.

ESOPE.

Venons au fait. Mon temps m'eſt plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque choſe?

PIERROT.

Eh mordié, l'on ſçait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien.
Voici ce que je veux! écoutez bien.

ESOPE.

ESOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'eſprit.

ESOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un village ici près je ſuis le fin prémier:
J'ai bon vin dans ma cave, & bled dans mon grénier:
J'ai des bêtes à cornes, & des troupeaux à laine:
Et ma cour de volaille eſt toujours toute pleine;
Mais tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.
Têtidié, je ſuis las d'être apellé Pierrot.
J'ai dans un ſac de cuir raiſonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une charge.
Enfin, bref, je veux être Aprentif Courtiſan:
J'ai mon Couſin germain, comme moi Païſan,
Qui ſortit de chez lui le biſſac ſur l'épaule,
Des ſabots à ſes pieds, en ſa main une gaule,
Et qui par la mordié fait ſi bien & ſi biau,
Qu'il eſt auprès du Roi comme un poiſſon dans l'iau.
Il n'eſt, pour bien nager, que les grandes riviéres,
Je ferai notre femme une des Chambriéres
De la Reine . . . & puis crac. Et mordié que ſçait-on?
Vous qui du Roi Créſus êtes le Factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un ſarvice;
Car chez vous autres Grands, point d'argent, point de Suiſſe.
Choiſiſſez-moi vous-même une charge.

ESOPE.

A vous?

PIERROT.

Oui.

A votre aiſe, demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui.
Prenez-en une... là ... qui ſoit bien mon affaire,
Qui raporte beaucoup, & qui ne coûte guére.

ESOPE.

Quelle charge à la Cour vous eſt propre?

PIERROT.

Et mordié!

Qu'importe; Connétable, ou bien Valet de pié.
Vingt francs plus vingt francs moins, que rien ne vous empêche.
Je ne ſçais ce que c'eſt que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié, menti,
Et voila, palſandié, comme je ſuis bâti.

ESOPE.

Eh, Monſieur, le Manan, aprenez-moi de grace.
Puiſque vous êtes bien, pourquoi changer de place?
Pourquoi vous tranſplanter & ſortir de ces lieux?

PIERROT.

Pardié, ſi je ſuis bien, c'eſt pour être encor mieux.

ESOPE.

Fort bien; c'eſt raiſonner, & j'aime qu'on raiſonne:
Voyons ſi dans le fond votre raiſon eſt bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque?

PIERROT.

Non.

ESOPE.

Vous avez de bon vin?

PIERROT.

Oui, têtidié fort bon.

J'en triſque...

ESOPE.

Vous mangez ſans nulle défiance?

Sans d'aucun héritier craindre l'impatience?

PIERROT.

Oui, pardié.

ESOPE.

Vous dormez sans trouble & sans effroi.
Tant qu'il vous plaît?

PIERROT.

Mordié, je dort comme je boi:
Tout mon sou.

ESOPE.

Vous avez quelques amis sincéres.

PIERROT.

Je le sommes tretous, je vivons comme fréres,
Quand l'un peut sarvir l'autre, il n'y manque jamais,
Et si j'avons du bien, je le mangeons en paix.
Les fêtes sous l'ormiau j'allons jouer aux quilles,
Ou bien j'allons sur l'harbe avec les jeunes filles
Et je batifolons tant que dure le jour.

ESOPE.

Et tu veux acheter une charge à la Cour?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie?
Tu manges, bois, & dors quand il t'en prend envie:
Et je sçai force Gens de grande qualité,
Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
Il n'est point là d'ami dont on ne se défie;
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repu,
On n'y sçauroit manger sans être interrompu;
Et quand de lassitude en soi-même on sommeille,
Quelque peine qu'on souffre, il faut souvent qu'on veille.
Préfére ton repos à tout cet embarras,
Et sois sage du moins comme un de ces deux rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS.

UN Rat de Cour, ou ſi tu veux, de Ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du Cellier qui lui ſervoit d'azile,
Et fut ſe promener aux champs.
Comme il reſpire l'air dans un ſombre boccage,
Il rencontre un rat de village,
D'abord bras deſſus, bras deſſous:
Après s'être bien dit ſerviteur, moi le vôtre,
Le rat campagnard pria l'autre
D'aller ſe rafraîchir dans quelqu'un de ſes trous.
Là le Villageois le régale,
De raiſins, de pommes, de noix;
Mais quoi que ſon zéle étale,
Rien ne touche le Bourgeois;
Et pour un rat d'un tel poids,
Cette vie eſt trop frugale.
Venez-vous en, dit-il, me voir à votre tour;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler, dimanche;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le ſobre rat des champs, qui du bout d'une rave
Dînoit aſſez ſouvent, & ne dînoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier général.
Huile, beure, jambons, petit ſalé, fromage,
Tout y regorge de bien:
Et ce qui pour le Maître eſt un grand avantage,
Cela ne coute guéres, ou pour mieux dire, rien.
Nos deux rats étant à même,
Avoient de quoi ſe ſouler.
Mais un chat par malheur s'étant mis à mioler,

Ils ſe crurent tous deux dans un danger extrême
Le péril étant paſſé,
Ils revinrent à leur proie;
Mais leur repas à peine étoit recommencé,
Qu'on revient troubler leur joie:
Tantôt c'eſt un Sommelier,
Qui veut boire bouteille avec ſes Camarades:
Et tantôt un autre Officier
Veut de l'huile pour ſes ſalades.
Enfin le pauvre rat, qui dans ſon cher hameau
Paſſoit ſes heureux jours ſans crainte & ſans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il ſoit en danger de la vie;
Prend congé de ſon hôte, en lui diſant ces mots:
Vos mêts ne me touchent guére:
Peut-on faire bonne chére
Où l'on n'a point de repos?

Ne m'avouras-tu pas que ce rat fut fort ſage,
De vouloir promptement régagner ſon village?
De quoi ſert l'abondance au milieu du danger?
Il avoit force mêts, & ne pouvoit manger.
Ton ſort ſera pareil, ſi tu prens une charge.

PIERROT.

Après ce que je ſçais, mordié je m'en gobarge.
Moi donner de l'argent, je ſerois un grand fou,
Pour n'oſer ni manger, ni dormir tout mon ſou!
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate!
Pour être jour & nuit comme un chat ſur ma patte!
Pour avoir des Amis, qui ſont de vrais Judas!
Nenni, mordié, nenni, je ne m'y frotte pas.
C'eſt avoir de l'eſprit de donner une ſomme,
Pour manger à ſon aiſe, & dormir d'un bon ſomme;

Mais dépenſer ſon bien pour acheter du mal,
Révérence parler, c'eſt être un animal.
Tenez, ſans le plaiſir que m'a fait votre Fable,
J'allois être aſſez ſot pour être Connétable.
Dieu ſçait comme à loiſir je m'en mordrois les doigts.

ESOPE.

Adieu. Si tu le peux ſois ſage une autre fois:
Sur tout, ne prends jamais de fardeau qui t'aſſomme.

PIERROT.

Têtidié, que ce rat étoit un habile homme!
Vous êtes vous & lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez ſuivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre:
J'ai d'un vin frais parcé qu'on ne frelate point,
Dont je chamarerons le moule du pourpoint.
Venez.

ESOPE.

Adieu, Pierrot. Encor un coup, ſois ſage.

PIERROT.

Eh mordié, que de joie auroit notre village!
On n'a jamais tant ris que nous ririons tretous,
De voir un Margajat fagoté comme vous.
Stampendant qu'à venir votre eſprit ſe réſoude.
Adieu, quand vous voudrez je hauſſerons le coude.
Si je vous y tenois, je boirions à ravir.

SCENE VII.

UN MAISTRE D'HOSTEL, ESOPE, PIERROT.

LE MAISTRE D'HOSTEL.

MOnsieur, on vous attend, & l'on vient de servir.

ESOPE.

Allons.

PIERROT.

St, st, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Bûvez à ma santé, je vas boire à la vôtre,
Et par six rougebords, avalez de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot est votre Sarviteur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS *derriére & aſſez loin.*

LEARQUE *à Euphroſine.*

VOus ne méritez pas les honnêtes maniéres
Qui me font avec vous abaiſſer aux priéres.
Qu'Agenor ſoit aimé, qu'Eſope ſoit haï,
N'importe; je ſuis pere, & veux être obéï.
A toutes vos raiſons la mienne eſt préférable.

DORIS.

Oui, quand votre raiſon ſera plus raiſonnable.

LEARQUE.

Démon, né pour me nuire, aprends-moi d'où tu ſors?
Je t'ai fait ſatisfaire, & t'ai miſe dehors.
Je ne te veux plus voir diviſer ma Famille,
Et mettre mal enſemble & le Pere & la Fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encore revenir?

DORIS.

Un ſot zéle pour vous qui ne ſçauroit finir.
Je m'en veux mal.

LEARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zèle.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LEARQUE.

Pour elle ni pour moi, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux juſqu'au bout ſignaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous, que de mon zéle extrême
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même?
Je ſuis au déſeſpoir, & ce n'eſt pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'eſt point l'intérêt qui vers vous me rapelle.
Reprenez votre argent, & laiſſez-moi mon zèle.
Laiſſez-moi le plaiſir, ſans en être jaloux,
D'avoir pour votre Enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'eſt jamais vu fille mieux élevée;
Jeuneſſe ſi docile, & ſi bien cultivée;
Son mérite naiſſant promettoit d'aller loin;
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le ſoin;
Et je ſens un chagrin qui me pénétre l'ame
Quand une honnête fille eſt malhonnête femme.
Voila ce que ſouvent cauſe un pére têtu.

LEARQUE.

Quoi! ma Fille étant femme aura moins de vertu?

DORIS.

Qui que ce ſoit, Monſieur, qui ſoit femme d'Eſope,
Il n'eſt pas mal aiſé d'en tirer l'Horoſcope.

LEARQUE.

Comment?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel beſoin d'achever.

LEARQUE.

Qu'en arrivera-t-il?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver?

Je vous mets en ſa place, & je vous prends pour elle
Si vous aviez vingt ans, & que vous fuſſiez belle,
Et qu'un homme bien fait, & bien aimé de vous,
Vous vît donner par force un Magot pour Epoux,
Quand vous vous trouveriez un moment tête à tête,
Quelle vertu, Monſieur, ne feroit pas la bête?
Ne nous entêtons point, & parlons de bon ſens.
Quoi, les gens les mieux faits ne ſeront pas exempts
D'une contagion qui devient ſi commune,
Et vous croyez qu'Eſope aura plus de fortune?
Quelque femme qu'il ait, je le dis en un mot,
Si ce n'eſt une Sotte, il faut qu'il ſoit un Sot.
J'en réponds.

LEARQUE.

Aprends-moi, pernicieuſe Peſte,
Si ta langue maudite a joué de ſon reſte?
As tu fait!

DORIS.

Oui.

LEARQUE.

Sors donc, abominable eſprit.

DORIS.

Je ne ſortirai point ſans congé par écrit;
Je prétends que l'on ſçache où mon zéle m'emporte,
Et par quelle raiſon vous voulez que je ſorte.

LEARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Duſſiez-vous me tuer, je n'en ſortirai pas.
Donnez-moi vingt ſoufflets, c'eſt ce que je demande:
Choiſiſſez quelle joüe il vous plaît que je tende:
Me voila prête à tout, hors à me ſéparer
D'une pauvre brebis qu'un loup veut dévorer.
Eh, Monſieur, rapellez votre tendreſſe extrême,

Et laissez-moi . . .

LEARQUE.

Demeure, & laisse-moi, toi-même.
Quelque insolent discours que j'en aye essuyé,
Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié.
Mais à condition, c'est moi qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moi vous ferez quelque chose.
Esope, qui demain doit être votre Epoux,
N'est qu'à demi content, s'il ne vous tient de vous:
Il vous doit venir voir, assuré par moi-même,
Que vous serez sensible à cet honneur extrême;
Et qu'en fille bien née, & qui sçait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai: le voila qui s'avance.

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

MA Fille vous attend avec impatience,
Monsieur. Sui-moi, Doris, & laissons-les tous deux
Exprimer leur tendresse, & parler de leurs feux.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE.

(*Ils ſont une petite Scene muette, & ſont une eſpace de temps ſans ſe parler.*)

ESOPE.

BEauté, qui dans mon cœur lancez plus d'une flêche,
La converſation me paroît un peu ſeche.
On dit que les Amans, pour ne ſe rien céler,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler:
Et nous, pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faiſons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il ſe peut, Objet charmant & doux,
D'un regard plus benin votre futur Epoux.
Tel que vous me voyez, trente Beautés me briguent;
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent;
Pour toute autre que vous j'ai le cœur engourdi:
Et vous me préférez un petit Etourdi . . .

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que ſon air inſpire;
Sans doute ſuffiroit pour vous faire dédire.

ESOPE.

Un petit Fat.

EUPHROSINE.

Monſieur . . .

ESOPE.

Un petit Fréluquet,
De qui tout le mérite eſt un peu de caquet.

EUPHRO-

EUPHROSINE.

Je vais, pour repoulſer l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il eſt, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ESOPE.

Non, naturellement je ſuis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne ſe fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'eſt pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez d'un coup d'œil,
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ESOPE *bas.*

La petite Friponne a des raiſons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne ſont pas trop méchantes.
Voyons ſi de ſon ſexe on aime conſtamment.
Vous me préférez donc votre inſipide Amant?
Votre Quolifichet plein de fard & de gomme;
Qui pour toutes vertus eſt un beau petit homme:
Et qui bornant ſes ſoins à s'orner le déhors,
A l'eſprit mal bâti, plus que je n'ai le corps?

EUPHROSINE.

Pour la derniére fois, épargnez ce que j'aime:
Ce que vous offenſez, m'eſt plus cher que moi-même.
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en ſçais de plus piquans qui vous conviendront mieux:
Un ſi juſte courroux n'aura point de limites.

ESOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites?

EUPHROSINE.

Si je l'aime?

ESOPE.

Ecoutez, l'Hymen dure long temps:

Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
Par un objet qui plaît eſt facile à ſurprendre;
Mais quand c'eſt pour toujours qu'on ſe doit engager,
L'exemple que voici doit y faire ſonger.

L'ALLOUETTE ET LE PAPILLON.

Autrefois une Allouette;
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epouſa par amourette
Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un ſou.
Outre beaucoup d'indigence
Il avoit tant d'inconſtance,
Qu'il muguettoit les fleurs, & les pouſſoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer, ni ſes vœux, ni ſa flâme:
Cependant ſa pauvre femme
Avoit diſette de tout.
Elle connut bien-tôt, quoique trop tard pour elle,
Que lorſqu'on veut s'unir pour juſques au tombeau,
Un Epoux inconſtant & beau
N'en vaut pas un laid & fidelle.

Dans l'âge où me voila, je ne ſuis pas ſi fou,
Que je ne ſçache bien que je ſuis le Coucou:
Je ſuis laid; mais enfin, je fais une figure
Qui me vange du tort que m'a fait la Nature;
Et quoique mon Rival vous promette aujourd'hui,
Vous ſerez plus heureuſe avec moi qu'avec lui.
Péſez ce que je dis, ſans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il eſt vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune:
Mais lors qu'à l'amour ſeul un cœur eſt deſtiné,
Quand il a ce qu'il aime, eſt-il infortuné?

Ne désunissez point deux cœurs faits l'un pour l'autre:
Il est d'autres objets bien plus dignes du vôtre:
La grandeur que je fuis sera plus de leur gout;
Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidelle;
Mais pour le devenir il a l'ame trop belle:
Le plus grand des chagrins que nous puissions avoir.
C'est d'être l'un & l'autre un moment sans nous voir.
Vous donnez des leçons que tout le monde admire:
Pratiqué le prémier ce qu'on vous entend dire:
De deux jeunes Amans ne troublez point la paix;
Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse?

ESOPE.

Qu'une fille a d'esprit quand elle est amoureuse!
On ne peut s'exprimer en des termes plux doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agenor, vous aviez des extases;
Et l'Amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.
Monsieur le Gouverneur, que je vais bien-tôt voir,
Ne balancera point à faire son devoir.
Je vous ai près de lui déja rendu service:
Je vous promets encor un aussi bon office.
Vous verrez quel Amant vous sera réservé.

EUPHROSINE.

Et moi, qui vous connois pour un Fourbe achevé:
Moi, qui de votre fraude ai sujet de me plaindre:
Moi, qui ne sçais qu'aimer, & qui ne sçais point feindre:
Je vous déclare ici qu'Agenor a ma foi;
Que je suis toute à lui, comme il est tout à moi;
Que toute la grandeur où le Roi vous apelle,
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle;
Et que si de mon pere on aigrit le courroux,

J'épouſerai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

ESOPE *ſeul.*

Qui le croiroit? une fille conſtante!
Quel prodige!

SCENE IV.

MONSIEUR DOUCET, ESOPE.

M. DOUCET.

MOnſieur, ſur un avis certain,
Que vous devez ici vous marier demain;
Je viens vous ſuplier de m'accorder la grace,
D'empêcher de mourir votre future race;
Et de reſſuſciter vos Ayeux qui ſont morts.

ESOPE.

Quoi, vous faites rentrer les ames dans les corps.
Il faut qu'aparemment vous ſçachiez la magie.

M. DOUCET.

Non, Monſieur, mais j'excelle en généalogie.
J'ennoblis, en payant, d'opulens Roturiers,
Comme de bons Marchands & de gros Financiers,
Je leur fais des Ayeux de quinze ou ſeize races,
Dont le diable auroit peine à démêler les traces.
L'or, le gueule, l'argent, le ſinople & l'azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obſcur.
L'un ſur ſon écuſſon porte un caſque ſans grille,
Dont le pere autrefois a porté la mandille:
L'autre prend un lambel, en cadet important,
Dont on a vu l'Ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma rénommée expoſée aux ſatires,

Par tant de Roturiers dont j'ai fait des Meſſires,
Pour tenir deſormais des chemins différens,
Je conſacre mon art aux véritables Grands:
A la vertu guerriére, à la haute naiſſance,
Et c'eſt avec plaiſir par vous que je commence.
Le ſang dont vous ſortez trouve ſi peu d'égal...

ESOPE.

Monſieur le Blaſonneur vous me connoiſſez mal.
Je ne ſçais d'où je ſors ni quel étoit mon pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'Ayeux j'ai le ſecret d'en faire:
Et pour deux mille écus pour le prix de mon ſoin,
Je vous ferai venir des Ayeux de ſi loin,
Aux grandes actions toujours l'ame occupée,
Que la vérité même y ſeroit attrapée.
Jugez de mon ſçavoir: par les ſoins que j'ai pris
Le fils d'un maréchal eſt devenu Marquis.

ESOPE.

Vous avez, je l'avouë, un talent admirable,
Mais rien n'eſt beau pour moi qui ne ſoit véritable:
Quand on me croiroit Noble à faire du fracas,
Pourrois-je me cacher que je ne le ſuis pas?
Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicateſſe
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Nobleſſe,
Il n'en eſt preſque point, à vous parler ſans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu beſoin de mon art.
Je ſçais de gros Seigneurs qui ſeroient dans la claſſe,
Sans la réviſion que je fis de leur race;
Où je ſubſtituai, tant mon art eſt divin,
Trois Maréchaux de Camp pour trois Marchands de Vin.

Si pour votre Nobleſſe il vous manque des tîtres,
Il faudra recourir à quelques vieilles vitres;
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une diviſe antique avec votre écuſſon.
Vingt douteuſes maiſons qui ſont dans la province,
Pour ſe mettre à l'abri des recherches du Prince,
Avec cette induſtrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Nobleſſe admirablement bien.
Vous ſerez Noble aſſez, ſi vous paroiſſez l'être.

ESOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître?
Ai-je un extérieur qui puiſſe faire voir ...

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air noble autant qu'on peut l'avoir.

ESOPE.

A moi?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille,
Montre que vous venez d'une illuſtre famille.

ESOPE.

Il eſt vrai, j'ai l'air grand! l'aſpect noble!

M. DOUCET.

Beaucoup.

ESOPE.

Et ma taille? Tenez, voyez-moi plus d'un coup:
Comment la trouvez-vous? Parlez avec franchiſe.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ESOPE.

Et ma boſſe?

M. DOUCET.

Bien priſe.
Et qui vous ſied ſi bien ...

ESOPE.

Il faut, en vérité,

Pour tant de flatterie être bien effronté!
Je ſçais certaine Fable, où le bon ſens abonde,
Qui vient ſur vous & moi le plus juſte du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

UN oiſeau laid (c'eſt moi) qu'on nomme le corbeau,
Tenant en ſon bec un fromage,
Un Renard fin (c'eſt vous) pour lui tendre un paneau,
Le ſaluë humblement, & lui tient ce langage:
Que vous êtes un bel oiſeau!
Mon Dieu, l'agréable plumage!
Je crois que votre ramage
Eſt pour le moins auſſi beau;
Et qu'on ne ſçauroit voir un plus parfait ouvrage.
Si l'on vous entendoit frédonner quelques airs,
On enverroit l'aigle paître;
Et les habitans des airs
Vous accepteroient pour Maître.
Le crédule corbeau qui ſe laiſſe entêter,
A la tentation facilement ſuccombe:
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le fromage tombe.
Pendant qu'il en ſoupire, & de rage & d'ennui,
L'autre gaube la proie, & ſe moque de lui.

Voila comme à peu près, en marchant ſur ſa piſte,
Feroit à mon égard le Généalogiſte,
Si de ſa flatterie il m'avoit infecté;
Et que de ſon venin mon cœur fut empeſté;
Je dis ce mot exprès; car il n'eſt point de peſte,
Qui ſoit plus dangereuſe, & qui ſoit plus funeſte
Que l'appas décevant, le poiſon ſéducteur,
Que répand chaque jour la bouche d'un flateur.

M. DOUCET.

Il eſt vrai qu'un flatteur eſt un monſtre effroyable.

ESOPE.

He pourquoi l'es-tu donc, Adulateur au diable?
Pourquoi? Dis.

M. DOUCET.

Je le ſuis, en mon corps défendant:
Si je ne l'étois pas je ſerois imprudent:
C'eſt par ce ſeul endroit que les Grands s'amadoüent:
Ils ne ſouffrent près d'eux que des gens qui les loüent:
Ils veulent qu'on apelle, & n'en ſont point confus,
Leurs défauts qualités, & leurs vices vertus:
A qui veut s'avancer c'eſt la plus ſure route:
Puiſque c'eſt leur plaiſir, qu'eſt-ce que cela coute?
Et quand ils ont de mêts ſuivant leurs apetits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits?

ESOPE.

S'il n'étoit des flatteurs, que le diable fait naître,
Les Grands qui ſont flattez ſe paſſeroient de l'être:
Et faute d'Encenſeurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeroient à ſe voir tels qu'ils ſont.
Ils verroient bien ſouvent, par leur eſprit aride,
Qu'un Noble ſans ſcience eſt un cheval ſans bride,
Qui n'étant retenu ni par mord ni par frein,
S'abandonne à ſa fougue & prend un mauvais train.
Mais pour empoiſonner un jeune Gentilhomme
Que divertit la chaſſe, & que l'étude aſſomme,
On lui met dans l'eſprit que rien n'eſt ſi galant
Que l'innocent plaiſir de tirer en volant:
Que d'un Noble effectif c'eſt la pente ſecrette:
Que c'eſt pour les Pédans que la ſcience eſt faite:
Et pour toutes vertus, par la ſuite des ans
Il chaſſe, il boit, il joüe & bat des Païſans.
Ce Noble, enſéveli dans un fond de province,

A charge à ſa patrie, inutile à ſon Prince,
Sans l'état malheureux où les flatteurs l'ont mis,
Feroit grace aux perdreaux, & peur aux ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moi, juſqu'à loüer ma boſſe:
Il faut être corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la foibleſſe des Grands.
J'en ſçais de contrefaits, bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois aplaudir ſur leurs tailles bien faites.
Vingt Petits près d'un Grand ſont vingt Aprobateurs.

ESOPE.

Moi qui ne flatte point, & qui hais les flatteurs,
J'ai pour vous obliger, un ſervice à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh...

ESOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moi, Monſieur?

ESOPE.

Oui, vous même: en propre original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde & ne fais point de mal.

ESOPE.

Ces Blaſons frauduleux, ajoutez à des vitres,
Contre les droits du Roi ſont autant de faux tîtres;
Et l'intervale eſt bref de Fauſſaire à Pendu.

M. DOUCET.

Monſieur, peut être ailleurs êtes-vous attendu:
Je ne vous retiens point, c'eſt aſſez que j'obtienne...

ESOPE.

Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous ſçaviez, Monſieur, juſqu'à quel point je ſuis...

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE, ESOPE.

AMINTE.

Monſieur, vous voyez une Mére
A qui l'on fait ſouffrir une douleur amére.
Je ne ſçaurois parler, tant je ſuis hors de moi.
De grace, vangez-moi, mon cher Monſieur.

ESOPE.

De quoi?
Qu'eſt-ce qu'on vous a fait? expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'oſe.

ESOPE.

A-t-on pris votre bien?

AMINTE.

Ce ſeroit peu de choſe.
Le bien n'eſt pas d'un prix à cauſer ma douleur.

ESOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit ſuffire.
C'eſt vous en dire trop, que de n'oſer rien dire.

ESOPE.

J'ai l'eſprit un peu dur, parlez-moi ſans façon.

AMINTE.

Lorſque l'on ſe marie, à quoi s'amuſe-t-on?
Je n'avois pour tout fruit de la foi conjugale,
Qu'une Fille, mais belle à n'avoir point d'égale,
Elle étoit à quinze ans, l'objet de mille vœux.
Que c'eſt pour une fille un âge dangereux!
La mienne d'un jeune homme éperdument aimée,
A l'aimer à ſon tour s'étant accoutumée,
Quelques ſoins qu'on eut pris de la bien élever,
A conſenti ſans peine à ſe faire enlever.
Dépêchez un Prévôt avec tout ſon cortége:
Déja le Raviſſeur a peut-être ... que ſçais-je?
Ils s'aiment tendrement, ils ſont ſeuls, ſans témoins.
Je tremble.

ESOPE.

A dire vrai, l'on trembleroit à moins.
Mais parlons de ſang froid. Votre Fille enlevée,
Eſt-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée,
Il me ſeroit fâcheux d'agir en Etourdi.

AMINTE.

Je ſuis ſure, Monſieur, de ce que je vous dis.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême?

ESOPE.

Il eſt bon, s'il vous plaît, que j'en ſois ſur moi-même.
Qui l'a vu enlever? Où l'a-t-on priſe? Quand?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin, mais il eſt convainquant:
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche,
Voyez, par ce billet que je mets dans vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Liſez.

ESOPE *lit* ...

Je ſuis aimée, & j'aime,

C'eſt je crois vous en dire aſſez:
Perſonne mieux que vous ne connoît par ſoi-même,
Ce que c'eſt que deux cœurs que l'amour a bleſſez.
Trois fois de vos Amans épouſant la fortune,
Vous les avez ſuivis en tous lieux, à leur choix:
Et qui s'eſt, comme vous, fait enlever trois fois,
Doit bien me le pardonner une.

Diantre!

AMINTE.

Hé bien, ce billet parle-t-il clairement?
Etes-vous éclairci de la choſe?

ESOPE.

Oui vraiment.
Je trouve ce billet aſſez intelligible.

AMINTE.

A ma juſte douleur ſoyez donc plus ſenſible.

ESOPE.

Vous, contre votre Fille ayez moins de courroux:
Elle n'eſt point coupable.

AMINTE.

Elle?

ESOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc?

ESOPE.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête
Que ſa fille avoit tort d'aller à reculons.
Elle en eut ſur le champ cette réponſe honnête:

Ma

Ma mere, nous nous reſſemblons.
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez:
Allez droit, ſi vous pouvez,
Je tâcherai de vous ſuivre.

Que pouvoit l'écreviſſe oppoſer à cela?
Ce qui touche une fille eſt la mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent, comme vous, que leurs filles ſoient ſages,
Et qui dans les plaiſirs donnant juſqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœux de ne l'être jamais?
L'exemple d'une mere, en qui la vertu brille,
Eſt la grande leçon dont profite une fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la vôtre, en fuyant la vertu,
Que ſuivre le chemin que vous aviez battu.
Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voie,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joie.
Auſſi, loin de vous plaindre, & de vous apuier,
C'eſt vous que de ſon crime on devroit châtier:
On ne ſçauroit cauſer de douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans ſon ſort plus d'intérêt que moi?
Le danger qu'elle court me cauſe tant d'effroi,
Que je ſouhaiterois avec un zéle extrême,
Au péril de mes jours l'en rétirer moi-même.
La friponne! à ſon âge en ſçavoir déja tant.

ESOPE.

Quand on eſt fils de maître, on eſt bien-tôt ſçavant.
Pouvez-vous, dites-moi, ia blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'écreviſſe?

AMINTE.

J'ai pu la marier, & ne l'ai pas voulu.

ESOPE.

Vous euſſiez bien mieux fait. Elle eut bien mieux valu.
Ses déſirs ſatisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne ſongez pas que je ſerois grand' Mere.
Je ne le céle point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'apelloit de ce nom décrepit.
Grand'Mere, moi, bons Dieux! que perſonne n'accuſe
D'avoir ſur le viſage aucun appas qui s'uſe!
Moi, qui, graces au Ciel, ai le teint auſſi frais,
Auſſi beau . . .

ESOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès:
Dans ce qu'on voit de vous rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai viſage eſt caché ſous un autre.
La belle inſtruction que votre fille avoit!
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Mérite aſſurément une fille comme elle.
Voila tout le ſecours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'irai me plaindre au Roi.
Il verra mon placet; & ſa juſtice extrême...

ESOPE.

Je vais, ſi vous voulez, vous le dicter moi-même.

SIRE, *Dame*.. Vous-même y mettrez votre nom.
Vous rémontre humblement que tant qu'elle fut belle
Elle fut à l'amour ſi ſoumiſe & fidelle,
Que jamais à ſon ordre elle ne diſoit non.

Que de cet heureux temps l'ame encor toute pleine,
Plus elle eut de plaiſir, plus elle aura de peine
A renoncer ſi-tôt à des charmes ſi doux:
Qu'avant que de ſon ſort le triſte cours s'achève,
Il vous plaiſe ordonner à quelqu'un qu'il l'enlève;
Elle continura ſes prières pour Vous.

Vous n'avez, que je crois, autre choſe à lui dire?
Si vous le ſouhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, Monſieur, dans mon juſte courroux
J'aurai plus de raiſon de Créſus, que de vous.

ESOPE *ſeul.*

Que de femmes, comme elle, injuſtement ſe flattent!
Et... mais du Gouverneur les enfans s'entrebattent.
Ecoutons le ſujet de leurs petits débats.

SCENE IV.

AGATON, *petit Garçon fort beau*, CLEONICE, *petite Fille fort laide*, ESOPE.

AGATON.

Oui, je le veux avoir.

CLEONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de notre querelle on aprend quelque choſe,
Nous aurons le foüet, & vous en ſerez cauſe.

CLEONICE.

N'importe.

ESOPE.

Qu'avez-vous, les beaux enfans?

AGATON.

Monsieur,
C'est ce petit miroir que veut avoir ma sœur.
Dès que j'ai quelque chose, elle en est envieuse:
Si je la contredis, elle fait la Pleureuse:
Et lorsqu'on nous entend, je suis si malheureux,
Qu'ayant tort elle seule, on nous foüette tous deux.
N'est-il pas vrai, Monsieur, que cela n'est pas juste?

CLEONICE.

Monsieur, si vous sçaviez comme il me tarabuste!
Il est malicieux comme un petit Dragon;
Il ne me laisse rien de ce que j'ai de bon.
Le miroir qu'il a pris, dont la glace est si belle,
Est à moi seule.

AGATON.

A vous? non pas, Mademoiselle,
S'il vous plaît.

CLEONICE.

A qui donc?

AGATON.

C'est à nous deux qu'il est.

CLEONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étois enfant, ma sœur me le conserve;
Et c'est elle aujourd'hui qui veut que je m'en serve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moi, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné.
Je m'y veux mirer.

CLEONICE.

Vous? vraiment, je vous admire!
Il n'est rien de si beau, qu'un garçon qui se mire.
Fi!

AGATON.

Pourquoi fy?

CLEONICE.

Pourquoi? Fi, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant,
On dit que mon visage est assez ragoutant.
Si je vous ressemblois, & que je me mirasse,
Quand je me serois vu, je casserois la glace.

CLEONICE.

Vous croyez donc, mon frere, avoir beaucoup d'appas?

AGATON.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le croirai-je pas?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite vérole!
Tenez, ma grande sœur me garde une pistole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je serois joyeuse.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bien heureuse.

CLEONICE.

Ne vous ai je pas dit que c'étoit un Dragon?
Si je ne suis pas belle, est-ce ma faute?

ESOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit Couple.
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus souple:
Aimer bien votre frere; & vous, bien votre sœur.
Me le promettez-vous, mes Enfans?

AGATON & CLEONICE.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Ecoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort ſouvent ce beau garçon ſe mire;
Mais plus dans le miroir il ſe verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les ſalir pas:
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image;
Il faut, quand on eſt beau, qu'on ſoit encor plus ſage.
Entendez-vous, mon fils?

AGATON.

Oui, Monſieur, j'entends bien;
Je vous rends grace.

ESOPE.

Et vous, (car je ne céle rien.)
Vous, pour qui la Nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous; mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour charmer,
Amaſſez des vertus qui vous faſſent aimer;
Et par une conduite exempte de murmure,
Réparez la rigueur dont uſa la Nature.
Beaucoup de modeſtie, & beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous en bien, ma petite Mignone.

CLEONICE.

Oui, Monſieur. Grace au Ciel, j'ai la mémoire bonne.

UNE VOIX *de derrière le Theatre.*

Agaton, Cleonice!

AGATON.

On nous apelle.

CLEONICE.

He bien?
Nous ſerons querellez.

AGATON.

Querellez ? ce n'eſt rien.
Nous craignons, vous & moi, quelque choſe de pire.

ESOPE.

Pour vous ſauver de tout, je vais vous reconduire:
Et ſi la Gouvernante oſe nous raiſonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la méner.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'Allez pas ſottement, pardonnez-moi ce terme,
(Mais dans votre deſſein je vous trouve ſi ferme,
J'aprehende ſi fort quelque coup de travers,
Que je ne prends pas garde aux mots dont je me ſers.)
N'allez pas irriter la douleur d'Euphroſine.

AGENOR.

Quoi, ſon pere me perd! Eſope m'aſſaſſine:
A me percer le cœur je les vois diſpoſez;
Et pendant ce tepms-là j'aurai les bras croiſez?
Je veux bien me contraindre à l'égard de ſon pére;
Conſerver du reſpect juſques dans ma colére;
Et ſans être emporté, ni paroître brutal,
Montrer qu'il me préfére un indigne Rival:
Mais pour Eſope, non. Quoi que j'en puiſſe craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.

Je prétends lui parler ; & s'il en eſt beſoin,
Aller juſqu'à l'inſulte, & peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée eſt ce que je conſulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au-delà de l'inſulte ?
Fut-il, plus qu'il ne l'eſt, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop bon ſens pour lui faire un appel.
Eſope ſur le pré ſeroit un beau ſpectacle !
Eloignons ſon hymen ; formons y quelque obſtacle ;
C'eſt à quoi maintenant il s'agit de penſer ;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monſieur le Gouverneur eſt dans la Gallerie.
Voyez le ; parlez-lui ; ſa fille vous en prie.
Il eſt ſeul. Son grand vice eſt d'être un peu têtu ;
Mais vous ne ſerez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ſes entrailles de pére :
S'il ne rompt cet hymen, faites qu'il le différe.
J'aurois, ſi j'étois homme, ou du moins je le croi,
Plus de virilité que je ne vous en voi.
Courrez. Quand le temps preſſe il eſt bon qu'on galope.
Allez le voir.

AGENOR.

J'y vais ; & de là voir Eſope.
Pour peu qu'il ſoit contraire à mes intentions,
Je ſens à le bruſquer des diſpoſitions.
Je ſçais tout ce qu'il eſt, & tout ce qu'il peut être ;
Mais de mon déſeſpoir je ne ſuis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous . . .

AGENOR.

Je ferai tout ce que je te dis.

DORIS.

Eh, mon Dieu, croyez-moi, point de coup d'Etourdi.

De quoi ſert la raiſon, à moins qu'on ne raiſonne?
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.

SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

MA Bonne,
Je viens près d'Euphroſine implorer votre appui:
Bien-tôt femme d'Eſope, elle peut tout ſur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle
C'eſt de lui bien vanter ſa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Eſope m'a mandé de l'attendre en ce lieu.
En ſortant d'avec lui, j'irai la voir.

DORIS.

Adieu.
Je vas la diſpoſer à remplir votre attente.
Eſope vient.

SCENE III.

ESOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

MOnſieur, je ſuis votre ſervante.
Ce n'eſt point compliment, c'eſt pure vérité.

ESOPE.

Je vous en garantis autant de mon côté.

Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve, Madame.

ALBIONE.

Sçavez-vous, Monſieur, que je ſuis Veuve?

ESOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le ſuis depuis près de cinq ans;
Et défunt mon mari ma laiſſé quatre enfans.

ESOPE.

Avoir cet air brillant, & ce riche équipage,
Vous allez convoler en ſecond mariage,
Aparemment? Quelqu'un de vos yeux eſt bleſſé?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, Monſieur, mon bon temps eſt paſſé.

ESOPE.

Tant pis.

ALBIONE.

La propreté de tout temps fut permiſe;
Et ſi vous me voyez paſſablement bien miſe,
Il ne faut pas, Monſieur, vous en émerveiller . . .
L'Epoux dont je ſuis Veuve étant mort Conſeiller,
Je ſuis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuſe, ou bien qu'une Marchande...
Rien ne m'eſt plus fâcheux, que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle Acabie étoit-il Conſeiller?
Etoit-ce en robe longue? en robe courte? en botte?

ALBIONE.

Non, Monſieur, il étoit Conſeiller Gardenotte.

ESOPE.

La peſte! N'eſt-ce pas ce que vulgairement
On dit Tabellion, ou Notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Vertubleu! c'eſt un grade ſublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en eſtime.
Conſeillére à la Cour, Préſidente à Mortier,
Faiſoient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon Epoux une ſomme aſſez groſſe,
Je voulus avoir chaiſe, & puis après caroſſe;
Et tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelez, comme les Ducs & Pairs.
Pour mon apartement, cinq chambres parquetées,
A force de miroirs ſembloient être enchantées:
Et ce qui m'en plaiſoit, on n'y pouvoit marcher,
Que l'on ne ſe mirât encor dans le plancher.
Ayant vu par hazard, dont je fus bien contente,
De gros chénets d'argent chez une Préſidente,
Je priai mon mari de m'en donner d'égaux;
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la foire, où j'eus la hardieſſe,
Voyant un cabinet qu'aimoit une Ducheſſe,
Pendant qu'à marchander elle ſe dépeçoit,
De le prendre à la barbe au prix qu'on le laiſſoit.
Pour ne pas abuſer de votre patience:
On parloit en tous lieux de ma magnificence:
Quand pour un Inventaire où mon mari courut,
Il s'échauffa ſi fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPE.

Avez vous achevez votre hiſtoire modeſte?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reſte.
Mon Epoux étant mort, ces miroirs, ces chénets,

Ces chevaux, ce caroſſe, & ces beaux cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre:
J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin, pour nous tenir toujours ſur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai preſque vendu tout:
Si bien que ce matin ayant ſçu qu'à des filles
Qui doivent leur naiſſance à d'honnêtes familles,
Créſus donne un dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce.
Voila ce qui m'améne.

ESOPE.

Et voici ma réponſe.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

LA Grenouille dans un pré
Voyant paître le bœuf conſidére ſa taille;
Et la trouvant à ſon gré,
S'enfle, ſuë, & ſe travaille,
Pour faire aller la ſienne en un même degré.
Sa fille qui la voit faire
Lui remontre ſagement,
Qu'un deſſein ſi téméraire
Va juſqu'à l'aveuglement:
Que l'appas qui la chatouille
Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend;
Et que depuis le bœuf juſques à la grenouille,
C'eſt un intervalle trop grand.
Mais contre ces raiſons ſon orgueil ſe ſoulève:
A s'enfler encor plus elle aplique ſes ſoins:
Fait de ſi grands efforts, qu'à la fin elle crève;
Et ſa témérité ne méritoit pas moins.

Voila

Voila votre portrait, & celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raiſons meilleures que les vôtres.
Nous ſommes dans un ſiécle où chacun veut s'enfler.
D'une vanité ſotte on cherche à ſe gonfler.
La femme d'un ſergent ne ſera pas honteuſe,
De porter des habits comme une Procureuſe:
Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler, au moins celle de l'Avocat:
Celle de l'Avocat eſt aſſez téméraire,
Pour aller du même air que va la Conſeillére:
Celle du Conſeiller, par la même raiſon,
Avec la Préſidente entre en comparaiſon:
Celle du Préſident, fiére de ſa richeſſe,
A des gens à ſa ſuite autant qu'une Ducheſſe:
Et je ne vois perſonne en ſa condition,
Qui ne veuille excéder ſa ſituation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni trève,
Que comme la grenouille il ne s'enfle, & ne crève.
De-là vient le déſordre & les crimes qu'on voit:
Pour ſoutenir ce faſte, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi, d'iniquités attroces
Traînent des Procureurs qu'on roule en des caroſſes?
Cet autre dans le ſien, qu'on croit un bon Marchand,
En eut-il jamais eu, s'il n'eut été méchant?
Pour montrer au Public, d'une façon galante,
Un Libraire enchaſſé dans ſa chaiſe roulante,
Combien, *in cognito*, de livres défendus
Dans l'arriére-boutique ont-ils été vendus?
Combien un Financier, pour être en équipage,
De zéros criminels remplit-il une page?
Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont ils contre les loix?
Pour avoir un caroſſe, & que tout y réponde,
Combien un Médecin égorge-t-il de monde,

Et pour ces beaux chenets, ces miroirs, ces cheveaux,
Combien feu votre Epoux a-t-il fait d'Actes faux ?

ALBIONE.

D'Actes faux ! juſte Ciel ! quoi, d'un Corps qu'on renomme . . .

ESOPE.

Il n'eſt rien de plus beau, qu'un Notaire honnête homme !
Mais dans tous les grands Corps, on a vu de tous temps
Se gliſſer des Fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre Epoux auroit été Fauſſaire,
Cela ne doit bleſſer aucun autre Notaire.
Si le bien qu'il avoit eut été mieux gagné,
Il en eut ſçut le prix, & l'auroit épargné.
Les bienfaits de Créſus ne ſont point pour vos filles,
Ce ſont pour des enfants de meilleures familles,
Que les procès, la guerre, ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je crois ſçavoir ce que le Roi déſire ;
Et je n'ai là-deſſus autre choſe à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Sçavez-vous petit homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un ſinge vêtu . . .

ESOPE.

Votre eſprit ſur ce point peut ſe donner carriére ?
Je vous offre en laideur une belle matiére :
Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais',
Que les gens, ſans raiſon, ne m'offenſent jamais.
Vous croirez m'inſulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux, d'un ſi ſot homme, oublier juſqu'au nom.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Je ſuis défait d'une étrange Guenon,
Qu'heureux eſt le mari, dont la femme humble & ſage,
Elève ſes enfants, & régle le ménage!
Mais qu'il eſt malheureux, lorſque mal à propos...

SCENE IV.

AGENOR, ESOPE.

AGENOR.

JE vous cherche par-tout pour vous dire deux mots.

ESOPE.

He bien, je ſuis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor, & ce mot doit ſuffire.
Vous m'entendez, je crois?

ESOPE.

Oui, j'entends votre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'ameine?

ESOPE.

Non.

AGENOR.

Je vais, puiſqu'il le faut, tâcher à vous l'aprendre, Monſieur Eſope.

ESOPE.

Et moi tâcher à vous entendre, Monſieur Agenor.

AGENOR.

J'aime, & vous aimez auſſi:

C'eſt l'unique ſujet qui me conduit ici.
Je ſçais ce que tous deux le Ciel nous a fait naître;
Comme je me connois, ſongez à vous connoître;
Je prétends d'Euphroſine être le ſeul captif.

ESOPE.

Moi, je veux abaiſſer ce ton impératif,
Il vous ſied mal. Je veux vous rendre honnête, affable,
Et pour y reuſſir vous aprendre une Fable,
Ecoutez bien.

AGENOR.

De grace, évitons ce fatras:
De ſi fades raiſons ne m'accommodent pas.
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ESOPE.

Un jour . . .

AGENOR.

Encor un coup, point de contes frivoles.
C'eſt un amuſement qui n'eſt bon qu'à des foux.

ESOPE.

Ecoutez celui-ci, je le crois bon pour vous.

AGENOR.

Je vous ai déja dit, & je vous le repéte
Qu'une prompte réponſe eſt ce que je ſouhaite.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

ESOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui ſent le Fanfaron plus que le Gentilhomme:
Et pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous réciter la Fable que voici.

AGENOR.

Dépêchez donc!

ESOPE.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

UN jour un Cuisinier insigne,
Qui beuvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la marmitte au feu,
Pensant tuer une oie, alloit tuer une cigne.
On ne s'est jamais vu dans un danger plus grand:
Déja le bras levé s'aprêtoit à descendre;
Quand l'oiseau lui fait entendre
Une voix qui le surprend:
Jamais aux bords du Méandre,
Aucun cigne en expirant,
N'a célébré sa mort d'une façon plus tendre
Ses chants ne furent pas vains:
Malgré l'humeur assassine
De l'Ecuyer de cuisine,
Le fer lui tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage;
Je vous méconnoissois, si vous n'eussiez chanté.
Ainsi la douceur du langage
Est, dans l'occasion, de grande utilité,
Il semble que le Ciel en ait fait l'apanage
Des personnes de qualité;
Et dans un grand Seigneur, de la brutalité
Marque une Noblesse sauvage.

C'est à vous maintenant à vous faire raison:
Il faut être le cigne, ou bien être l'oison.
Choisissez

AGENOR.

C'est un choix qui n'est pas difficile:
Je n'ai jamais reçu de leçons plus utile;

Et pour vous faire voir que j'en vais profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime, depuis deux ans, d'une ardeur tendre & pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature:
Vous sçavez, s'il est vrai, vous qui dans un seul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans si peu de temps votre amour est extrême,
Quel doit être le mien? jugez-en par vous-même:
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi,
Quel est le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi?
La raison sur vos sens garde un si grand empire
Que d'abord qu'elle parle, ils n'osent la dédire:
Et pour m'oser flatter d'un si puissant effort
Ma raison est trop foible, & mon amour trop fort.
Par tout où vous passez vous répandez des graces:
Les cœurs de tout le peuple accompagnent vos traces:
Faut-il que deux Amans soient les seuls entre tous
Qui réfusent leur voix aux vœux qu'on fait pour vous.
Faites-vous un effort dont vous seul êtes digne:
Faites...

ESOPE.

Voila parler en véritable cigne.
Voila dans son malheur se plaindre noblement.
Certes, je suis fâché d'aimer si fortement:
Je sens je ne sçais quoi me réprocher dans l'ame
Que j'ai tort de troubler une si belle flâme;
Mais enfin, je suis homme; & quoique mal bâti,
Je sens ce qu'en ma place un autre auroit senti:
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date:
Et puisqu'il faut, sans fard, nous expliquer ici,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis aussi.
J'en suis fâché.

AGENOR.

Monsieur, songez, je vous suplie,
A l'effort que je fais lorsque je m'humilie.
Mon cœur qui jusqu'ici n'avoit jamais rampé...

ESOPE.

Vous allez faire l'oie; ou je suis bien trompé.

AGENOR.

J'ai peur de faire pis, dans mon désordre extrême;
Si vous vous obstinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'est bien plus aisé de renoncer au jour,
Qu'à l'adorable Objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une si juste & si douce espérance...

ESOPE.

Et sçavez-vous aimer avec persévérance?
Peut-être que l'amour, que vous croyez constant,
Est de ces feux folets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquiles désirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brulez perdra toute sa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'est guéres d'amour que l'himen n'assassine.

AGENOR.

Moi, je pourrois cesser d'adorer Euphrosine!
Si l'himen de ma flâme interrompoit le cours
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non, non, sur mon amour le temps n'a point d'empire:
Mon sort est d'en avoir jusqu'à ce que j'expire:
Et si dans le tombeau tout ne finissoit pas,
J'aimerois Euphrosine au-delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flâme ailement je n'immole.

ESOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGENOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courroux,
Puiſſe lancer ſur moi ſes plus rigoureux coups:
Et pour faire un ſerment dont je frémis moi-même,
Je conſeint que jamais Euphroſine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ESOPE.

Adieu! Nous nous verrons encor une autre fois,
Quelqu'un vient.

AGENOR.

Ciel! Je ſors; mais plein d'inquiétude:
Je ne puis demeurer dans cette incertitude:
Et quel que ſoit mon ſort, dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.

SCENE V.

MONSIEUR FURET, ESOPE.

M. FURET.

JE viens de vos bontez implorer une grace,
Monſieur.

ESOPE.

Qu'eſt-ce? Parlez. Que faut il que je faſſe?

M. FURET.

Créſus dans ſon Royaume a fort peu de ſujets;
A qui, ſans vanité, ſoient mieux dus ſes bienfaits.

ESOPE.

Qu'avez-vous fait pour lui? Voyons; je rends juſtice.

M. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendrer ſervice.

Si les ſujets du Rois m'avoient tous reſſemblé,
Jamais aucun état n'eut été mieux peuplé:
Ses voiſins trembleroient; & pour de foibles ſommes
Il auroit toujours prêts quatre ou cinq cens mille hommes
J'ai quatorze Garçons, tous auſſi grands que moi,
Et qui ſont tous quatorze au ſervice du Roi.
Aſſez brave autrefois; & ma femme aſſez belle,
Nous voulumes au Roi témoigner notre zèle:
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien;
Et ma femme eut un zèle auſſi grand que le mien.
Nous montrer bons ſujets étoit notre délice.

ESOPE.

Quatorze enfans!

M. FURET.

Quatorze.

ESOPE.

Et tous dans le ſervice?
Jamais envers l'Etat on n'en a mieux uſé.
Il faut que vous ſoyez un Gentilhomme aiſé:
Tant d'enfans au ſervice ont beſoin d'une ſomme
Qui doit faire ſuer le plus gros Gentilhomme.

M. FURET.

Monſieur, je ne ſuis pas Gentilhomme.

ESOPE.

Tant mieux:
Je n'en connois aucun qui ſoit pécunieux.
La Nobleſſe & l'argent ſont brouillez, ce me ſemble,
A ne pouvoir jamais ſe bien remettre enſemble.
Qu'êtes-vous?

M. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieux Officier.

ESOPE.

Vous vous nommez?

M. FURET.

Furet.

ESOPE.

Et vous êtes?

M. FURET.

Huiſſier!

Pour le repos de l'âme il n'eſt que cet office.

ESOPE.

Huiſſier! & vous avez tant d'enfans au ſervice?
Vous vous moquez. Portez vos menſonges ailleurs.

M. FURET.

J'en ai fait ſept Huiſſiers, & quatre Procureurs;
Un, qui de la Patrouille eſt l'Archer le plus brave;
Un Controlleur d'Exploits: & l'autre Rat-de-Cave.
Onze & trois font quatorze, en tout païs, je croi.

ESOPE.

Ils font belle figure au ſervice du Roi!
Au diable vos enfans, tant ils m'ont fait de peine:
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine,
Et je trouve en mon compte une ſi grande erreur,
Que le plus honnête homme à peine eſt Procureur.
Le bel honneur au Roi, d'avoir à ſon ſervice
Le Preſſis, l'élexir de toute la malice.

M. FURET.

Créſus, dont j'ai ſur moi la déclaration,
Quand on a douze enfans, donne une penſion.
J'en ai quatorze, & tous d'une tige féconde.

ESOPE.

C'en eſt trop, des trois quarts, pour le repos du monde.
Il eſt vrai que Créſus, juſte en toutes ſes loix,
Pour ſe faire des bras qui ſoutiennent ſes droits,
Veut que de ſes bienfaits on honore les péres:
Mais le cas, à mon ſens, ne vous regarde guéres.

Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher ſur vos pas,
C'eſt donner à l'Etat des mains, & non des bras.
Je ne vois là pour vous nulle choſe à prétendre:
Le Roi ne donne rien à qui ſçait ſi bien prendre.

M. FURET.

J'ai fait quatorze enfans ſur la foi des édits:
Pour le bien de l'Etat, j'ai la goute.

ESOPE.

Tant pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour les colombes craintives
Sçachant que le vautour vouloit ſe marier,
Se mirent ſi fort à crier,
Que le vent, juſqu'au ciel porta leurs voix plaintives.
Si lui ſeul nous déſole, & nous mange aujourd'hui,
Diſoit, en ſon langage, une colombe habile;
Quel lieu nous ſervira d'azile,
Contre un nombre d'enfants auſſi méchans que lui?

S'il ſuffit d'un Huiſſier, pour vuider une bourſe,
Qui pourra contre ſept avoir quelque reſſource?
Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond:
C'eſt un malheur public: qu'un Huiſſier ſi fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat, votre himen ſoit utile,
De quantité de gens le ſort ſeroit plus doux,
Si jadis votre mere eut avorté de vous.
Je fais profeſſion d'être franc & ſincére.
Vous le voyez.

M. FURET.

Monsieur, si c'étoit à refaire,
Crésus, tout Roi qu'il est, auroit tort aujourd'hui,
S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoique sujet fidéle,
Que pour peupler l'Etat je n'aye un si grand zéle.
Quand de quatorze enfans on me doit la façon,
Un droit si bien acquis devient une chanson.
Si j'avois présumé travailler sans salaire,
Douze que j'ai de trop seroient encor à faire;
Et je vous réponds bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils seroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu!

ESOPE *seul.*

Monsieur Furet s'en va l'ame offensée,
De sa fécondité si mal récompensée:
Mais l'argent de Crésus seroit mal employé,
Si de cette besogne il étoit mieux payé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

DOris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raiſon y répugne, & mon cœur en murmure.
Quoi, tu veux que d'Eſope implorant la bonté,
Lui qui m'eſt odieux, lui que j'ai mal traité;
Tu veux, dis je...

DORIS.

Qui, moi? Je ne veux rien, Madame.
Je conſens volontiers que vous ſoyez ſa femme;
Et que demain, ſans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris? ah plutôt...

DORIS.

Tout eſt prêt pour demain:
Parens, Amis, feſtin: Et Monſieur votre pére
Apréhende ſi fort qu'Eſope ne différe,
Que ſi hâter la choſe étoit en ſon pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce ſoir.
J'ai rêvé, conſulté, employé tout mon zèle,
Donné la queſtion à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de remède plus prompt
Qui put de cet himen vous épargner l'affront.

Il faut abſolument voir Eſope vous-même:
Pour vous tout accorder il ſuffit qu'il vous aime.
Je ne vois que lui ſeul dont on puiſſe eſpérer
D'adoucir votre peine, ou de la différer.
Dites lui qu'un ſeul jour eſt un trop foible eſpace
Pour chaſſer Agenor, & le mettre en ſa place:
Et demandez du temps pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, & peu être à l'aimer.
S'il vous en veut donner la grace eſt aſſez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, ſi j'obtiens ma demande.
S'il m'accorde du temps, prends-tu garde à cela?
Je deviens ſa conquête au bout de ce temps-là.
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'euſſiez-vous d'autre eſpoir que dans la mort ſubite;
Outre qu'on voit ſouvent d'heureux coups du hazard,
Vous deviendrez ſa femme au moins un peu plus tard:
C'eſt quelque choſe.

EUPHROSINE.

Hélas! que cet eſpoir eſt fade!

DORIS.

S'il étoit ſeulement ſi peu que rien malade!
J'ai, comme vous ſçavez, un habile Couſin,
Homme de conſcience, & ſçavant Médecin,
Qui l'enverroit bien-tôt *ad Patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente!

DORIS.

Je fais ce que je puis. J'imagine, j'invente;
Je proméne par tout mon eſprit & mes yeux:
En un mot, comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et pour tout dire, enfin, je fais plus, ce me ſemble;

Qu'Agenor, ni que vous, ni que tous deux enſemble.
Pour ſortir d'un tel pas on ſe deméne encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je faſſe, & que faſſe Agenor?
Nous mettons tout en œuvre, & tout nous eſt contraire:
Agenor eſt encor aux genoux de mon pére;
Et pendant que, peut-être on mépriſe ſes vœux,
Je viens chercher Eſope, & fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous je le ſçais bien.

DORIS.

J'enrage.
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage:
J'ai du zéle de reſte, il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir ſçait-il que je l'attends.

DORIS.

Oui, Madame, il le ſçait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vîte?
Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à ſa porte attendoient à le voir:
Mais pour tarder long-temps il ſçait trop ſon devoir;
Et dans l'empreſſement de dire qu'il vous aime...
Tenez, je crois l'entendre. En effet, c'eſt lui-même.

(o)

SCENE II.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS

ESOPE.

JE viens vous faire excuſe, & vous crier merci,
De ce que malgré moi, vous m'attendez ici.
Voyez ſi par mes ſoins, & par quelque ſervice
Je puis de cette faute adoucir l'injuſtice.
Je voudrois que déja nous fuſſions à demain,
Pour avoir le plaiſir de vous donner la main.
Ne vous ſemble-t-il pas, ſi vous y prenez garde,
Que le jour ſe prolonge, & que la nuit rétarde,
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il eſt vrai. Mais, Monſieur,
On ne peut, à ſon âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPE.

Commandez. Je ſuis prêt: Que faut-il que je faſſe?

DORIS *à Euphroſine.*

Dites donc quel deſſein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monſieur . . . Je ne vous aime pas;
Si je parle autrement, il faudra que j'impoſe.

ESOPE.

J'en avois entrevu quelque petite choſe:
Mais comme aſſez ſouvent on aime à ſe flatter,
Sans ce nouvel aveu j'en aurois pu douter.
Je vous ſuis obligé de ce qu'il vous en coute
Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.

Juſqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès?
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'himen ſçait embellir les ſujets qu'il aſſemble;
Et je ſerai mieux fait quand nous ſerons enſemble.

EUPHROSINE.

Duſſiez vous m'expoſer au plus affreux trépas,
Je n'épouſerai point ce que je n'aime pas.
Je vous en fait le Juge, & vous en crois vous-même.
Pourquoi m'épouſez-vous?

ESOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

He bien, Monſieur, he bien, puiſqu'il en eſt ainſi,
Accordez-moi le temps de vous aimer auſſi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je faſſe,
D'oublier Agenor; de vous mettre en ſa place?
D'immoler au devoir un ſi parfait amour;
Le puis-je, dites-moi, dans l'eſpace d'un jour?
Je ne réfuſe point de tâcher à le faire:
Mais pour y réuſſir le temps eſt néceſſaire.
Quand deux cœurs ſont unis par des liens ſi forts,
On ne les priſe point ſans d'extrêmes efforts.
A ma juſte priére ayez l'ame ſenſible:
Si je ne les romps pas, j'y ferai mon poſſible.
Sur vous ſeul deſormais tous mes ſens occupez ...

ESOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi?

ESOPE.

Oui. Vous me trompez.
Ce langage eſt trop doux pour être véritable;
Et dans ſi peu de temps on n'eſt point ſi traitable.
Je pénètre aiſement dans votre intention.

DORIS.

Oh, Monſieur, là-deſſus, je ſuis ſa caution.
J'ai le cœur ſur la langue, & jamais je n'affecte ...

ESOPE.

Tout franc, la caution m'eſt encor plus ſuſpecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Différer notre himen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve ſi belle, & ma flâme eſt ſi forte
Que je puis en mourir de chagrin; mais n'importe.

DORIS.

Plut aux Dieux!

ESOPE.

Plaît-il?

DORIS.

Quoi?

ESOPE.

Vous invoquez les cieux!

DORIS.

Je dis que de la mort vous préſervent les Dieux.
Quelle perte!

ESOPE.

Vraiment je vous ſuis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monſieur, êtes-vous raiſonnable?
Pour un effort ſi grand, eſt-ce un terme aſſez long?

ESOPE.

Et quel temps, s'il vous plaît, me demandez-vous donc?
Voyons!

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre:
Je ſuis jeune ...

ESOPE.

Et moi, vieux. Je ne ſçaurois attendre.

Avant qu'il ſoit deux ans, ridicule & Barbon,
Je voudrois bien ſçavoir à quoi je ſerai bon?
Qui me fuit maintenant, qui ſoupire, qui pleure,
En auroit dans deux ans une raiſon meilleure.
Différer de deux jours eſt tout ce que je puis:
Encor eſt-ce beaucoup dans l'état où je ſuis.
Si vous ſçaviez.

EUPHROSINE

De grace, ayez plus de tendreſſe.
Peut-on rien réfuſer aux vœux d'une Maîtreſſe?

ESOPE.

Je ſuis ſourd.

EUPHROSINE.

Eh, Monſieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos déſirs mon pere tend les bras:
Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ESOPE.

Arrêtez-vous. Je ſens que j'ai l'ame attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendriſſez encor . . .

ESOPE.

Aménez votre pere, & qu'on cherche Agenor.
Je vous donne du temps, j'ai cette complaiſance;
Mais enfin c'eſt un pacte où je veux leur préſence,
Afin qu'au bout du terme on en uſe ſi bien . . .

EUPHROSINE.

Ah, Monſieur, Agenor n'en fera jamais rien.
Lui me céder!

ESOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige . . .

EUPHROSINE.

Il ne le fera point; je le ſçais bien, vous dis-je.
Quand je l'en preſſerois je le ferois en vain.

ESOPE.

Si vous ne l'amenez ſoyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah, Doris! c'en eſt fait, je ſuis morte.
Sortons.

DORIS *bas.*

Maudit Gobin! que le diable t'emporte.
Voila pour Euphroſine un Amant bien tourné?

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ESOPE.

PIERROT.

PAlſandié je reviens, je ne ſuis pas damné.
J'ameine un Orphelin, qui n'a pére ni mére;
Et que je fais nourrir par notre ménagére.
Il eſt gras comme un moine: il tette tout ſon ſou.

ESOPE.

Le bel enfant!

PIERROT.

Ma femme, eſt pardié belle étou.
Voyez.

ESOPE.

Elle eſt jolie; & paroît bien inſtruite.
Pour un homme ſi grand, elle eſt un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'eſt le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aimer bien vivre, & l'himen en revanche...

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce ſoir une éclanche,
Auſſi belle...

ESOPE.

Jamais ne vous querellez-vous?

COLINETTE.

Non, Monſieur, Dieu marci, Pierrot eſt aſſez doux.
Il eſt, quand il s'y boute, un tantinet yvrogne;
Mais tenez pour le reſte il va droit en beſogne.
Il n'a dans tout ſon corps, pas un endroit malin.

ESOPE.

Et vous nourriſſez donc ce petit Orphelin?

COLINETTE.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

Vos enfans l'aiment-ils?

COLINETTE.

Pour les nôtres?
Ils ſont devenus morts; mais j'en referons d'autres;
Pierrot eſt jeune.

ESOPE.

He bien, à quoi vous ſuis-je bon?
Qui te fait revenir; eſt-ce ta charge?

PIERROT.

Oh, non.
Si je venons vous avoir, c'eſt pour ce petit drille;
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il eſt mon Neveu, je ſomme un peu parens.
Il avoit de bon bien, pour huit ou neuf cens francs:
Mais j'avons pour Seigneur, certain grand Eſcogrife.
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure Griffe;
Et qui d'un petit pré voulant en faire un grand,
Enchaſſi dans le ſien, le bien de cet enfant.
Tu ſçais cela par cœur, jaſe un peu Colinette:

Dis ce que c'eſt.

COLINETTE.

Monſieur, l'Orphelin qui me tette
Eſt un petit Marmot, que j'avons par emprunt:
Avant qu'il fut venu, ſon pere étoit défunt.
Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une vipére:
Sa mere le feſit? lui défeſit ſa mére:
Et ſon trépaſſement lui laiſſi quelque bien;
Que ce vilain Monſieur a bouté dans le ſien.
Il dit, bredi breda, mais on ne le croit guére,
Qu'il preſti de l'argent à défunt ſon grand pére;
Et quand je lui montrons que cela ne ſe peut,
Pour nous farmer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.
Nos meilleures raiſons ſont pour lui des vetilles:
Plus je trouvons de trous plus il a de chevilles;
Et comme il eſt le maître, & qu'il a du crédit,
D'une ſeule ménace, il nous abaſourdit.
Un bichon, contre un dogue a peine à ſe défendre.
Si vous n'y boutez ordre, il eſt homme à tout prendre.
Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir,
Il me diſi des mots, qui me firent rougir;
Et comme je ſuis douce, & qu'il a bonne gueule...
Tiens Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute ſeule.
Un loup dans un troupieau n'eſt pas plus malfaiſant.

PIERROT.

Rien n'eſt mordié pour lui, trop chaud ni trop pé-
ſant.
Comme il eſt le Seigneur, quelque choſe qu'il prenne,
Il dit pour ſes raiſons, que c'eſt un droit d'Aubaine.
Tous les jours de ſa poche, il tire un droit nouviau:
Qu'on prenne une écreviſſe, ou qu'on tuë un moi-
niau,
Il fait tout ſur le champ, dans ſa furie extrême,
Un biau Procès de Dieu, fut-ce à ſon pere même.

Il prend à toutes mains, & de toutes façons.
Il vendroit s'il pouvoit, l'air dont je jouiſſons.
Il nous dîme nos choux, nos poiriaux, nos citrouilles.

COLINETTE.

Les foſſez du châtiau, ſont tout pleins de grenouilles,
Qui par méchanceté lui font un ſi grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin, tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, griffonné d'un Notaire,
Il veut, bon gré, malgré que je les faiſions taire;
Et faute juſqu'ici, d'empêcher leur cancan,
Chaque maiſon du bourg paye un écu par an.
C'eſt un dogue affamé qui toujours mord ou ronge.
Empêcher des crapaux de crier! le pouvons-je?
Dites-moi.

ESOPE.

De tout temps le foible eut toujours tort.
Le plus cruel des droits eſt le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans ſon infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raiſons contre une:
Encor aſſez ſouvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

UN loup ſe trouvant à boire,
Où buvoit un jeune agneau,
Eut d'abord l'ame aſſez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé ſon eau.
Qui te rend ſi téméraire?
Lui dit ce traître, en courroux.
L'Agneau, qui juſtement craint ſa dent ſanguinaire,

Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux:
Eh! comment, Monſeigneur, cela ſe peut-il faire?
Je me ſuis par reſpect, mis au-deſſous de vous.
J'ai toujours ſur le cœur une vieille querelle,
Répondit la bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemi:
Depuis ſix mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'agneau, que deux mois & demi:
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offence?
Ta mere qui me hait, & qui ne ſçait pourquoi;
Hier, par deux Mâtins, me fit long-temps pourſuivre.
Ma mere ceſſa de vivre,
Quand elle accoucha de moi.
C'eſt donc ton pere? Mon pere
Du Boucher inhumain a ſenti la fureur.
C'eſt donc ta ſœur ou ton frere?
Je n'ai ni frere ni ſœur.
Oh bien, qui que ce ſoit, il faut que je me vange:
Je ſuis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors ſans plus de raiſon, il l'égorge & le mange.

Force Grands font de même à l'égard des Petits.
N'eſt-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli petit conte!

PIERROT.

Eh fi! mordié, le loup devroit mourir de honte:
L'agneau buvoit à part, & ne lui diſoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voila comme à peu près, par le commun uſage,
Font envers leurs Vaſſaux les Seignaurs de village.

Quand

Quand d'un bois, ou d'un champ il leur plaît un morceau,
Des agneaux malheureux troublent toujours leur eau;
Et pour peu qu'on réſiſte aux raiſons qu'ils ſe forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il ſera bien-tôt nuit, & vous êtes de loin:
Adieu. De cet enfant ayez beaucoup de ſoin.
Je ne partirai point ſans lui rendre juſtice.

PIERROT.

Ecoutez, je ſçavons comme on paye un ſarvice:
Si vous en uſez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'eau bénîte de Cour.
On dit qu'en ce lieu là l'on fait ſemblant qu'on s'aime;
Et que promettre, & rien, c'eſt quaſiment de même.

ESOPE.

Allez, je ſuis ſincére, & le ſuis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le vois, moins je devine comme
On a mis tant d'eſprit dans un ſi vilain homme.

(O)

SCENE IV.

DEUX COMEDIENS, ESOPE.

LE I. COMEDIEN.

MOnſieur (car par la ville on dit publiquement,
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement)
Choiſis par notre Corps, nous faiſons nos délices
De venir vous offrir ſes très-humbles ſervices.
Le ſoin de vos plaiſirs conduit ici nos pas.

ESOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Votre mine eſt ſi haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMEDIEN.

Comédiens. Bien-tôt nous vous ferons connus.

ESOPE.

Comédiens ! ho ! ho ! ſoyez les biens venus :
Vous donnez des plaiſirs dont je ſuis idolâtre.
He bien, qu'eſt-ce Meſſieurs, comment va le theatre ?
Combien dans votre Troupes êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMEDIEN.

Trop.
Lorſque moins on y penſe, il en vient au galop.

ESOPE.

Tant mieux. A bien jouer le grand nombre s'excite.

LE II. COMEDIEN.

Tant pis. Car plus on eſt, plus la part eſt petite.

ESOPE.

La ſcene eſt plus remplie, & chacun prend ſes ſoins.

LE I. COMEDIEN.

La ſcene eſt plus remplie, & la bourſe l'eſt moins.

Pour peu qu'en ce métier on ait le vent en poupe,
Quinze Acteurs, bien choisis, font une bonne Troupe:
Suivant leur caractére ils ont tous de l'emploi;
Pour bien jouer son rôle on ne s'attend qu'à soi;
Mais quand on est beaucoup, d'un même caractére,
Un Auteur en suspens ne sçait ce qu'il doit faire,
Sur qui que ce puisse être où s'arrête son choix,
Pour en contenter un, il en chagrine trois;
Et s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende,
C'est un petit cahos qu'une Troupe si grande.

ESOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette ville-ci?

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Bons?

LE II. COMEDIEN.

Eh, eh...

ESOPE.

J'entends. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle, & n'en est pas capable:
S'il n'a l'art de charmer il n'est point excusable:
Le sévére Auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait miséricorde à pas un de ses Vers:
Il est si délicat que pour le satisfaire,
Il faut du merveilleux, ou bien du nécessaire.
Qu'on n'ait point de pain blanc on en mange du bis;
De velours ou de serge on se fait des habits,
Parce qu'en quelque état que le destin nous range.
Il faut absolument qu'on s'habille & qu'on mange:
Mais, du consentement de cent peuples divers,
Rien n'est moins nécessaire au monde que des vers;
Et par cette raison, qui me semble équitable,
Les passablement bons ne valent pas le diable.

LE II. COMEDIEN.

Nous repréſenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puiſſions avoir.
A vous bien divertir toute la troupe aſpire.
Quel jour choiſiſſez-vous?....

ESOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMEDIEN.

De grace.....

ESOPE.

Je ne ſçai quand j'aurai le loiſir.

LE I. COMEDIEN.

Un jour dans la ſemaine eſt facile à choiſir:
Il nous eſt important d'avoir votre réponſe.

ESOPE.

Pourquoi?

LE I. COMEDIEN.

Par la raiſon qu'il faut qu'on vous anonce.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra,
Que tout vaſte qu'il eſt notre Hôtel n'en tiendra:
Et comme un vrai Phénix, unique en votre eſpéce,
Ce ſera pour vous voir, plus que pour voir la piéce.
J'en ſuis ſur.

ESOPE.

C'eſt-à-dire, a parler nettement,
Que c'eſt moi qui ſerai le divertiſſement:
Et pour aller au but où votre Troupe aſpire,
Vous tirerez l'argent, & moi je ferai rire.
Je veux de m'anoncer vous épargner le ſoin.
C'eſt un honneur trop grand, & dont je ſuis trop loin:
Il n'eſt que pour les gens du plus ſublime étage;
Et qui n'eſt rien du tout, doit au moins être ſage.
Nous avons en paſſant déchiffré les Auteurs:

Parlons un peu de vous. Etes-vous bons Acteurs ?
Je dis en général ſans déſigner perſonne.

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monſieur, notre Troupe eſt vraiment aſſez bonne.
Non qu'on ſoit tous égaux, ne croyez pas cela:
Les uns ſont merveilleux, & les autres . . .

ESOPE.

Là, là.
Je vous entends. La Troupe en public étalée,
C'eſt-à-dire, entre nous, marchandiſe mêlée.
Ne vous figurez pas qu'en ne faiſant pas bien',
Vous ſoyez épargnez, vous qui n'épargnez rien:
Pour reprendre avec fruit les ſottiſes des autres,
Il faut avoir le ſoin de bien cacher les vôtres;
Et ne pas follement s'expoſer à l'ennui.
De montrer ſes défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez-vous au Public force piéces nouvelles?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

ESOPE.

Ou du moins qu'on fait paſſer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, & cela n'eſt pas beau.
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on anonce une piéce on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles:
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainſi,
On rencontre ſouvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

LE bruit courut un jour qu'une haute montagne,
Dans une heure accoucheroit:
Chacun ſe mit en campagne,

Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
Mais ce coloſſe affreux, dont l'orgueilleuſe tête
Alloit juſques aux Ciel deffier la tempête,
Et de tous les Paſſans rendoit les yeux ſurpris;
Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,
Après une longue attente,
Accoucha d'une ſouris.

Vous ne pouvez nier, tout Acteurs què vous êtes,
Que ce que je dis là ne ſoit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, eſt le Complimenteur?

LE I. COMEDIEN.

C'eſt moi Monſieur.

ESOPE.

C'eſt vous?

LE I. COMEDIEN.

Moi-même.

ESOPE.

Ergo, Menteur.
Celui qui fait l'Anonce, & qui taille & qui coupe,
Eſt ordinairement le menteur de la Troupe.
Il vaut mieux louer moins, & ne pas tant mentir.
A vous voir toutefois je veux bien conſentir.
Mais quand j'irai chez vous jouez, s'il eſt poſſible,
Ce que dans votre Troupe on a de plus riſible;
Pour me laiſſer douter, fait comme je me voi,
Si l'on rit de la piéce, ou ſi l'on rit de moi.
Il n'eſt point, où je ſuis, de tragique où l'on pleure.
Jouez-vous tous les jours?

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monſieur.

ESOPE.

A quelle heure?

LE II. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voila le vrai moyen de ne pas m'anoncer.
Messieurs, pour aujourd'hui je retiens une loge.

LE I. COMEDIEN.

On n'aura pas le temps de faire votre éloge.

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux?
Que l'on n'ait pas le temps de compter mes défauts:
Cela suffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoi, vous êtes inflexible?

ESOPE.

A vous servir ailleurs je ferai mon possible:
Adieu. Je vois des gens, que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les méner chez vous.

SCENE Derniére.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, AGENOR, DORIS.

ESOPE.

Oça, je suis ravi de vous voir tous ensemble.
Parlons de bonne foi sur ce qui nous assemble.
Monsieur le Gouverneur, quel est votre dessein?

LEARQUE.

De vous donner ma Fille.

ESOPE.

Et quand?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain!

Mon pere, à mon égard, montrez-vous moins sévére;
Monsieur en use mieux, il consent qu'on différe;
Ma priére le touche, & rien ne vous émeut!

ESOPE.

He bien donc, à demain, puisque Monsieur le veut.

AGENOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie
De m'arracher ensemble Euphrosine & la vie.
Je vois où je m'expose, & sçais votre crédit:
Il n'est rien, là-dessus, que je ne me sois dit:
Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous même;
Mais qu'ai-je à rédouter si je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire, avec tout son pouvoir,
Qui soit pis que ma rage, & que mon désespoir?
Monsieur le Gouverneur m'a promis Euphrosine;
Et ce n'est plus à lui, le bien qu'il vous destine.
J'ai reçu sa parole, & je m'y suis fié.

LEARQUE.

Il est vrai; mais Monsieur est privilégié.

ESOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel est mon privilége.
Suis-je plus beau? mieux fait? noble? riche? enfin, qu'ai je?
Parlez.

LEARQUE.

N'êtes-vous pas Favori de Crésus?

ESOPE.

Peut-être que demain je ne le serai plus:
Et comme la faveur n'est qu'un éclair qui brille,
Qui passe rarement dans la même famille,

Elle a, quand elle change, un retour ſi cuiſant,
Que la faveur paſſée eſt un malheur préſent.
Agenor eſt bien fait, & votre fille eſt belle;
L'un eſt né Gentilhomme, & l'autre Demoiſelle;
J'ai fait de leur amour un ſévére examen;
Ce ſont les plus beaux feux que puiſſe unir l'himen:
Et je n'ai feint d'aimer, & de nuire à leur flâme,
Que pour aprofondir ce qu'ils avoient dans l'ame.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le Soupirant pour de jeunes appas!
Le ſeul âge inégal rend l'himen miſérable;
Et ſi vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME ET LES DEUX FEMMES.

UN homme des plus inſenſez,
A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flammes,
S'aviſa d'épouſer deux femmes:
Pour le faire enrager une c'étoit aſſez.
L'une avoit ſoixante ans, & l'autre vingt & quatre:
Toutes deux à l'envi le vouloient à leur gout;
Et ſouvent c'étoit à ſe battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une & l'autre n'oublioit rien:
La Vieille ſouhaitoit qu'il parut de ſon âge;
La Jeune auroit voulu qu'il eut été du ſien.
Tous les matins, ſous un prétexte honnéte
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune, en le peignant, arrachoit de ſa tête,
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin chauve & pélé, ſa préſence importune
Le rendit par tout odieux.

Pour combler un himen de joie & de fortune
Il faut l'aſſortir un peu mieux:
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monſieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LEARQUE.

J'accepte avec plaiſir Agenor pour mon Gendre;
Votre aprobation en augmente le prix.

AGENOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez ſurpris?
Monſieur, c'eſt juſtement que chacun vous renomme:
Je doute que la terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE *à Eſope.*

Vous voyez mes raiſons pour ne vous point aimer;
Mais je n'en ay pas moins pour vous bien eſtimer,
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfraindre.

ESOPE (*à Doris.*)

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à craindre...

DORIS.

Oh, Monſieur, contre moi n'ayez point de courroux,
Tout le monde eut penſé ce que j'ai dit de vous.

ESOPE.

Fort bien. C'eſt s'excuſer d'une belle maniére!
N'importe; oublions tout: rendons la joie entiére.
Loin de mettre un obſtacle à vos juſtes déſirs;
Je veux faire aux chagrins ſuccéder les plaiſirs;
C'eſt, en Ami ſincére, à quoi je m'étudie,
Commençons dès ce ſoir par voir la Comédie;
Et pendant la faveur dont m'honore le Roi,
Qu'aucun, avec raiſon, ne ſe plaigne de moi.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE RETOUR DE TENDRESSE, *COMEDIE*

EN UN ACTE.

A LA HAYE
Chez P. Gosse & Compagnie.

MDCCXLVII.

ACTEURS.

ORONTE, Pere de Julie.

DORANTE, Amant de Lucinde.

LISIMON, Amant de Julie.

LUCINDE, Niéce d'Oronte.

JULIE.

SPINETTE, Suivante de Lucinde.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

La Scene eſt dans la maiſon d'Oronte.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

LE RETOUR DE TENDRESSE, *COMEDIE*

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OUi, Monsieur, je soutiens que vous allez faire un fort mauvais mariage, Julie est jeune, riche & jolie, mais ... enfin ce n'est point votre fait.

DORANTE.

Peut-on demander à Monsieur Arlequin ce qui le fait penser de cette maniére?

ARLEQUIN.

Tout.

DORANTE.

Mais encore.

ARLEQUIN.

Tout vous dis-je.

DORANTE.

Il convient que Julie eſt aimable ?

ARLEQUIN.

Oui.

DORANTE.

Qu'elle eſt riche ?

ARLEQUIN.

D'accord.

DORANTE.

Qu'elle eſt jeune ?

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon.

DORANTE.

Sage ?

ARLEQUIN.

Je ne vous ai pas dit cela.

DORANTE.

Comment Maraud !

ARLEQUIN.

Ah ! je ſçavois bien que nous nous fâcherions.

DORANTE.

Nous pourrions aller plus loin.

ARLEQUIN.

Point du tout, reſtons en là, s'il vous plaît : je conviens que Mademoiſelle Julie eſt très-ſage ; mais

êtes-vous assez simple pour lui tenir compte de sa vertu ?

DORANTE.

Quel raisonnement !

ARLEQUIN.

Il est des plus sensez, ne voyez-vous pas que cette jeune personne est une place nouvellement fortifiée, qui n'a reçu aucunes attaques, il ne faut pas beaucoup s'étonner si elle n'a jamais capitulé?

DORANTE.

Tu m'ennuyes, je voudrois bien sçavoir les raisons qui t'obligent à t'opposer si fort à ce mariage?

ARLEQUIN.

Vous aimiez Mademoiselle Lucinde autrefois?

DORANTE.

Oui.

ARLEQUIN.

J'aimois sa Suivante Spinette.

DORANTE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Vous aimez maintenant Julie.

DORANTE.

Après ?

ARLEQUIN.

Et je n'aime point sa Suivante Marton.

DORANTE.

Ah! je n'ai plus rien à dire.

ARLEQUIN.

Lucinde est la plus aimable personne du monde; car vous conviendrez que Spinette est bien jolie?

DORANTE.

Ah! Monsieur Arlequin, si votre penchant pour

Spinette eſt ſi rapide, vos pouvez vous y abandonner, je ne vous ai jamais défendu de lui faire votre cour.

ARLEQUIN.

Mais vous n'allez plus chez ſa Maîtreſſe?

DORANTE.

Cela vous empêche-t-il de voir ſa Suivante?

ARLEQUIN.

Sans doute; & vous n'avez pas plutôt été brouillé avec Lucinde, que j'ai éprouvé les rigueurs de Spinette par contre-coup; que je ſuis malheureux! je me ſouviens que mon amour étoit le ſinge du vôtre, & lorſque vous étiez aimé de cette adorable Lucinde; que nous vous entendions ſoupirer tous deux dans ſon cabinet, nous faiſions Spinette & moi chorus dans l'antichambre, & quand vous peſtiez contre l'heure qui vous chaſſoit, je jurois contre vous que j'étois obligé de reconduire; je voudrois bien ſçavoir, quel rat vous a prit de ne vous plus aimer? cela étoit ſi joli!

DORANTE.

Je ne ſçais comment j'ai fait pour me dégager d'elle, il faut avoir autant de force que j'en ai ſur moi même pour y avoir remporté une pareille victoire, je ne l'aurois pas cru.

ARLEQUIN.

Cela n'eſt peut-être pas encore bien fait.

DORANTE.

L'animal, j'épouſe ce ſoir Julie ſa couſine.

ARLEQUIN.

Et Lucinde qui épouſera-t elle? car elle eſt bien capable de vous rendre la pareille.

DORANTE.

C'eſt de quoi je ne me ſuis pas informé; ſi elle m'en croyoit, elle épouſeroit Eraſte ou Clitandre.

ARLEQUIN.

Quoi, un de ces Meſſieurs dont vous étiez ſi jaloux? Oh! pour le coup vous n'êtes plus amoureux d'elle.

DORANTE.

A propos de jaloúſie, il me ſemble que Liſimon affecte de ſuivre par tout Julie.

ARLEQUIN.

Je ne voulois pas vous en parler, mais il y a long-temps que je m'en aperçois.

DORANTE.

Je le prierai fort ſérieuſement de ceſſer ſes pourſuites.

ARLEQUIN.

Vous ferez fort bien.

DORANTE.

Ses aſſiduités me gênent, & Julie qui n'eſt pour ainſi dire, qu'un enfant, ne ſçait point encore à qu'elle conſéquence cela tire.

ARLEQUIN.

Il lui aprendra.

DORANTE.

Tais-toi.

ARLEQUIN.

A propos, vous vous mariez ce ſoir? Diantre!

DORANTE.

Il la connoît dès ſa plus tendre jeuneſſe, & cette habitude, de ſe voir fomente une certaine familiarité, de certaines liaiſons . . .

ARLEQUIN.

Oui, cèla ne vaut pas le diable, retournez à Licinde.

DORANTE.

Tais-toi te dis-je, avec ta Lucinde, en ſerois-je le maître, l'amour éteint, peut-il ſe rallumer?

ARLEQUIN.

C'eſt ſelon: je compare l'amour à une lampe, ſi elle s'éteint faute d'huile, on ne peut plus la rallumer; ainſi l'amour ne peut plus renaître quand il meurt de ſa belle mort; mais auſſi ſi un coup de vent ſouffle la lampe, la moindre allumette lui fait reprendre feu: de même ſi le dépit a éteint notre amour, le moindre caprice le rallumera.

DORANTE.

Le dépit ne m'a point guéri, c'eſt la raiſon.

ARLEQUIN.

Bon, la raiſon ſe mêle bien de ces ſortes de choſes là; on fait la folie de s'aimer ſans ſçavoir pourquoi, & l'on ſe quitte ſans en devenir plus raiſonnable.

DORANTE.

Vois ſi Julie eſt éveillée.

ARLEQUIN.

Sa Couſine doit l'être; car je viens de voir entrer Spinette dans ſa chambre.

DORANTE.

Il eſt bien queſtion de ſa Couſine.

ARLEQUIN.

Quoi vous ne voulez pas donner le bon jour à Lucinde.

DORANTE.

Non.

ARLEQUIN.

Il le faut pourtant bien, car la voila.

SCENE II.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

OUi Spinette, vous êtes la plus grande Etourdie . . .

ARLEQUIN.

Qu'a-t-elle fait la pauvre Spinette?

LUCINDE.

Je vous avois dis que c'étoit pour ce soir.

SPINETTE.

En vérité, Madame.

LUCINDE.

Taisez-vous, on ne peut compter sur rien avec cette fille; ah vous voila Dorante, vous me voyez en colére.

DORANTE.

C'est ce qui m'empêchoit de vous aborder Madame. Vas voir si je puis parler à Julie.

(*Parlant à Arlequin.*)

LUCINDE.

C'est ce soir que vous vous mariez, n'est-ce pas?

DORANTE.

Oui, Madame.

LUCINDE *à Spinette.*

Vous le voyez, Mademoiſelle.

DORANTE.

Quoi, mon mariage ſeroit le ſujet de votre courroux

LUCINDE *à elle-même.*

Allons, il faut prendre mon parti.

DORANTE *à part.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

SPINETTE.

Si cela vous fait tant de peine, Madame, on peut y remédier.

LUCINDE.

Non, non, voila qui eſt fini, je n'y penſe plus; vous allez vous moquer de moi, Dorante, de m'avoir trouvée ſi fâchée pour une bagatelle.

DORANTE.

En effet, cela ne vaut guéres la peine . . .

LUCINDE.

Pardonnez-moi, les femmes ont des fantaiſies.

DORANTE.

Je le ſçais.

LUCINDE.

Mais heureuſement qu'elles ſe paſſent.

DORANTE.

Il eſt vrai.

LUCINDE.

Ne pourriez-vous pas remettre votre mariage?

DORANTE.

Cette queſtion m'embarraſſe, Madame, quelles raiſons pourrois-je avoir de le différer?

LUCINDE.

LUCINDE.

Tant pis pour vous, vous y perdrez la plus jolie mascarade du monde, que j'avois fait préparer pour vos noces.

DORANTE.

Comment?

LUCINDE.

Je l'avois ordonné pour aujourd'hui, mais l'attention de Mademoiselle Spinette ....

DORANTE.

Je vous rends mille graces, Madame, je vous en tiens un égal compte.

LUCINDE.

C'étoit la plus jolie chose du monde, mais n'importe, nous ne nous en réjouirons pas moins.

SCENE III.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Julie est à sa toilette, vous pouvez entrer, elle n'est pas en grande compagnie; il n'y a que Monsieur Lisimon.

DORANTE.

Que me dis-tu?

LUCINDE.

Je ne vous retiens point, Dorante, puisque Julie est visible.

ARLEQUIN.

Ma chere Spinette.

SPINETTE.

Finiſſons.

DORANTE.

Madame, pardonnez-moi cette incivilité, ſuis moi.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ne vous ſuis point néceſſaire.

DORANTE.

Viens te dis-je.

SPINETTE.

Vas, vas, trouver ta Marton, elle t'apartient de droit.

ARLEQUIN.

Je n'en voudrois pas, quand elle ſeroit auſſi jolie que toi-même.

SPINETTE.

Cela eſt trop galant.

ARLEQUIN.

Madame, ayez pitié d'un miſérable, faites en ſorte que Spinette m'aime.

LUCINDE.

La commiſſion me fait honneur.

ARLEQUIN.

Peignez-lui ma conſtance, & s'il le faut, mon mérite.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Vous n'en ſçauriez trop dire.

LUCINDE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Elle m'aimoit autre fois ... Ouf, pourquoi vous êtes vous brouillée avec mon Maître.

SCENE IV.

LUCINDE, SPINETTE.

LUCINDE.

LE pauvre Dorante a bien des affaires, je le plains, & ma Cousine aussi.

SPINETTE.

Mais vous ne l'aimez donc plus?

LUCINDE.

N'en es-tu convaincuë que d'aujourd'hui seulement.

SPINETTE.

Son mariage ne vous pique point?

LUCINDE.

Tu le vois.

SPINETTE.

Qu'est donc devenu votre amour propre?

LUCINDE.

L'himen de Dorante ne lui porte aucune atteinte.

SPINETTE.

Quel flegme, oh! je crainds bien que ce calme là ne nous améne l'orage.

LUCINDE.

Mais Spinette tu eſt folle, eſt-ce ma faute à moi, ſi je ne ſuis point piquée?

SPINETTE.

Vous croyez ne le pas être? Mais vous ne vous êtes brouillée avec Dorante que par une extravagance de ſa part, & un entêtement de la vôtre; un frivole point d'honneur vous arrête, vous en êtes ſur le cérémonial, perſonne ne veut faire les prémieres démarches, & vous ſerez la dupe de votre fiérté l'un & l'autre.

LUCINDE.

Ah, ah, ah!

SPINETTE.

Oui cela eſt fort riſible, mort de ma vie, je ne vous plaindrai pas au moins, quand vous viendrez me dire, Spinette, c'en eſt donc fait? tout eſpoir eſt perdu, je pouvois d'un ſeul mot me conſerver mon cher Dorante, & je ſuis cauſe de ſon malheur, & du mien; car je ſuis ſure qu'il vous aime toujours, & qu'un ſeul regard...

LUCINDE.

Tu nous fait plus malheureux que nous ne le ſommes, il ſe mariera ſans répentir, & le verrai ſans jalouſie; d'ailleurs, ne voudrois-tu pas que j'allaſſe le conjurer de renoüer notre chaîne? cela me conviendroit fort en vérité, mon ſexe m'auroit des obligations infinies, je lui traccrois une jolie route; non il ne ſera pas dit que j'aboliſſe les priviléges, & quand j'aurois tort, ce n'eſt point à moi à revenir la prémiére.

SPINETTE.

Voila des priviléges, qui font beaucoup d'hon-

neur à notre ſexe aſſurement, eh Madame! de pareils avantages ne nous ſont accordez qu'en conſéquence de notre folle vanité, & les hommes qui nous connoiſſent, & qui ne cherchent que les moyens de nous vaincre, n'en pourroient trouver de plus ſurs que de flatter notre orgeuil.

LUCINDE.

Vous nous accommodez bien, Mademoiſelle.

SPINETTE.

Comme vous devez l'être, Madame. N'aurez-vous pas lieu de vous reprocher toute votre vie, votre rupture avec Dorante? il vous demandoit pour toute grace, que vous ne viſſiez plus Eraſte & Clitandre, vous ne les aimez ni l'un ni l'autre, mais point, la pluralité l'emporte, & Madame a trouvé plus à propos de perdre un Amant chéri, que d'en congédier deux indifférens.

LUCINDE.

Il apartenoit bien à Dorante de m'impoſer des loix; n'étoit-ce pas aſſez que je lui euſſe fait l'aveu de ma tendreſſe, pour qu'il fut ſur de ma fidélité; mais les Amans ne ſe contentent pas de ſi peu de choſe, il leur faut des préférences autentiques, nous devons les raſſurer ſur le moindre de leurs ſoupçons, par un mépris évident pour le reſte des hommes; non Meſſieurs, non pas s'il vous plaît, cet empire ſur nous vous rendroit trop vains, & vous rallentiroit même, & quoique l'on ait nulle envie de vous devenir infidéle, il faut toujours s'en conſerver la prochaine occaſion pour vous tenir en reſpect.

SPINETTE.

Pour vous tenir en reſpect! & ne voyez-vous

pas que cette politique fait déſerter tous ceux qui vous aiment avec délicateſſe ?

LUCINDE.

Il faudroit toujours les perdre ma chere enfant, la légéreté des hommes eſt auſſi grande que la nôtre, & du moins eſt-il plus glorieux pour nous de les voir nous quitter par dépit, que de nous en voir privées par la trop grande confiance où nous les mettrions de leur mérite.

SPINETTE.

Quelle méthode bizarre ! & que deviendroit le mariage avec ces beaux préceptes-là, on ne s'aime donc aujourd'hui que pour avoir le plaiſir de ſe ſéparer dans les régles de l'art ?

LUCINDE.

Si Dorante avoit été bien épris, il ne m'auroit pas abandonné ſi bruſquement.

SPINETTE.

Si Dorante ne vous avoit adorée, vos réfus ne lui auroient pas été ſi ſenſibles.

LUCINDE.

J'admire ſon caractére !

SPINETTE.

Et moi le vôtre !

LUCINDE.

Prendre ſon parti au pied levé, Monſieur ſe marie.

SPINETTE *à part le prémier mot.*

Bon, & à votre Couſine encore.

LUCINDE.

Elle ne l'aime pas au moins, & je ſuis fort trompée ſi elle n'a pas quelque penchant pour Liſimon.

SPINETTE.

Je le voudrois.

LUCINDE.

Et mois auſſi pour punir Dorante: après tout je ne ſuis point piquée contre lui.

SPINETTE.

Vous n'avez garde.

LUCINDE.

Que dis tu de mon Oncle qui lui a accordé ſa fille a la premiére demande qu'il lui en a faite?

SPINETTE.

C'eſt qu'il a cru le parti avantageux pour Julie.

LUCINDE.

Mais il ſçavoit que Dorante m'aimoit, & qu'on ne ſe détache pas ſi facilement.

SPINETTE.

Dorante l'aura aſſuré ſans doute, qu'il vous avoit entiérement oublié.

LUCINDE.

Je ſuis outrée contre mon Oncle, allons, allons, il faut rompre ce mariage.

SPINETTE.

Comment vous y prendrez vous.

LUCINDE.

En faiſant épouſer Julie à Liſimon.

SPINETTE.

Vous épouſerez donc Dorante?

LUCINDE.

Moi, que tu me connois mal! j'aimerois mieux... Mais voici Julie!

SCENE V.

LUCINDE, SPINETTE, JULIE.

JULIE.

MA chere Couſine, je n'y puis plus tenir, je ſuis au déſeſpoir.

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc?

JULIE.

Le moment fatal me ménace de trop près, il faut enfin que j'éclate, dût-il m'arriver .... Vous ſçavez qu'on me veut faire épouſer Dorante aujourd'hui?

LUCINDE.

Oui, he bien?

JULIE.

J'aime Liſimon.

LUCINDE.

Je m'en doutois.

JULIE.

Que Dorante ne s'aviſe pas de ſe ſervir de l'autorité de mon pere, car ... enfin je ne l'épouſerai pas.

LUCINDE.

Mais il me ſemble que pour une jeune perſonne qui a ſi peu d'expérience, vos réſolutions ſont vives?

JULIE.

C'eſt qu'elles ne ſont point diſſimulées; ſi j'avois

cette expérience dont vous me parlez, j'épouserois peut-être Dorante, pour avoir tout le temps & tout le plaisir de le punir, de ne m'avoir pas obtenuë de moi-même; il me traite comme un enfant, il conclut avec mon pere; oh! c'est avec moi qu'il faut conclure, ou le marché ne tiendra pas sur ma parole.

SPINETTE.

Voila une petite personne bien vive.

JULIE.

Et le bon de l'affaire, c'est qu'il ne m'aime pas non plus lui, il ne m'aborde jamais que comme s'il étoit mon mari, il est d'un froid!

LUCINDE.

Mais s'il ne vous aimoit pas vous auroit-il recherchée aussi sérieusement.

JULIE.

Bon, bon, je ne prends point le change, c'est vous qu'il aime, mais vous êtes brouillez, & pour se faire valoir il a voulu vous opposer une rivale jeune & jolie.

SPINETTE.

Quelle rusée!

LUCINDE.

Elle pourroit bien dire vrai.

JULIE.

Et moi je serois la victime de tout cela, Dorante ne penseroit qu'à vous quand il seroit avec moi, & toutes les douceurs que je recevrois de lui, ne s'adresseroient qu'à vous même? hom...

LUCINDE.

Vous ne méritez pas cela, je vous plainds.

JULIE.

Ce n'eſt pas aſſez de me plaindre, il faut me ſervir.

LUCINDE.

Que puis-je faire pour vous.

JULIE.

Me débarraſſer de Dorante, il eſt ſur que s'il ne ſe dégage lui-même d'avec mon pere, il faudra que je l'épouſe, ou que je retourne au couvent, & je crainds autant l'un que l'autre.

LUCINDE.

Mais votre pere ne paroiſſoit pas s'oppoſer aux ſoins que Liſimon vous rendoit?

JULIE.

Non vraiment, avant que Dorante ſe fut propoſé, mais vous connoiſſez les peres, c'eſt le bien qui les détermine. Celui-ci eſt plus riche que l'autre. Mademoiſelle, il faut que vous l'épouſiez; que leur répondre vous dépendez d'eux, oh! ſi jamais je ſuis Veuve...

LUCINDE.

Ma chere Couſine, les peres conſultent nos intérêts lorſqu'ils nous marient, & ſçavent que pour nous rendre heureuſes, ils doivent nous unir à des perſonnes riches.

JULIE.

Bon, riche, faut-il l'être tant, Liſimon a dix mille livres de rente, eſt-ce que cela n'eſt pas bien honnête pour un gaſcon?

SPINETTE.

Dix mille livres de rente, il faut qu'il ſoit l'aîné de dix familles!

JULIE.

Et d'ailleurs n'eſt-on pas bien dédommagé des biens de la fortune, quand on eſt avec ce qu'on aime ?

SPINETTE.

Oui, mais on ne s'aime pas toujours.

JULIE.

Eh bien on ſe ſépare, & en ce cas chacun reprend le ſien.

SPINETTE.

Il n'y a pas le mot à dire.

JULIE.

Débarraſſez-moi de Dorante, vous dis-je, ma chere Couſine.

LUCINDE.

Comment voulez-vous que je m'y prenne ?

JULIE.

Faites ſemblant de revenir à lui, & rengagez-le, il ne faut qu'un moment pour le rendre plus paſſionné que jamais, car vous êtes adroite.

LUCINDE.

Et vous plus fine que je ne penſois, Mademoiſelle, mais je n'aime plus Dorante, & quand je l'aimerois, pourrois-je me réſoudre...

JULIE.

C'eſt à cauſe que vous ne l'aimez plus, que cela ne vous doit rien coûter: lorſque mon pere ſçaura qu'il eſt retourné à vous, pour s'en venger il me donnera Liſimon: allons ma petite Couſine.

LUCINDE.

Et ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir, quelle honte pour moi!

JULIE.

Point du tout, je vous promets de dire à tout le monde que c'eſt moi qui vous en avoit conjurée.

LUCINDE.

Et s'il revient à moi de bonne foi, quel embarras !

JULIE.

C'eſt pour lors que vous lui direz vous-même, que vous vous êtes moquée de lui, quelle gloire!

LUCINDE.

J'ai bien envie de me venger de mon Oncle.

SPINETTE.

Vous ferez fort bien.

LUCINDE.

Je vous aime Julie, & je me réſouds à vous rendre un ſervice que je réfuſerois à tout autre.

JULIE.

Que je vous ai d'obligation!

LUCINDE.

Ce rôle va me couter cher à jouer, il faut que je m'y prépare.

JULIE *elle ſort.*

Je la ſuis, car Dorante vient, & je ne veux point le rencontrer: il eſt pourtant avec Liſimon, n'importe.

SCENE VI.

DORANTE, LISIMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

NOn, te dis-je, Dorante, je ne souffrirai point que tu te donnes ce ridicule dans le monde.

DORANTE.

Eh Monsieur Lisimon, l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde, m'est très-suspect, & je vous prie fort sérieusement de ne plus voir Julie.

LISIMON.

Tu ne l'aime point mon Cher, tu ne l'aime point.

DORANTE.

Je l'épouse ce soir, encore une fois.

LISIMON.

He bien, je serai de la noce.

DORANTE.

Je ne vous en prie point.

LISIMON.

Bon, entre Ami on passe sur les cérémonies.

DORANTE.

Morbleu, je perds patience.

LISIMON.

Tu l'épouses ce soir, eh donc? que deviendroit Lucinde? Tu l'aimes toujours petit dissimulé, je veux renouer cette intrigue, & vous épargner à tous deux la petite honte des prémiers pas, vous ne demandez qu'à vous réjoindre, il faut vous rendre ce service.

DORANTE.

Oh! parbleu c'en eſt trop. Liſimon, vous ſçavez que je ne prends pas beaucoup de gout à la raillerie, & je vous déclare une fois pour toutes, que la viſite que vous venez de rendre à Julie, eſt la derniére qu'elle recevra de vous.

LISIMON.

Je te craindrai encore moins mari que rival, mon cher Dorante, & je t'avertis que je ſerai ſon ombre.

DORANTE.

A la fin...

LISIMON.

Je ne la quitterai pas d'une minutte, d'une ſeconde, ſandis!

ARLEQUIN.

Voila un Gaſcon bien tenace. Monſieur ne fera pas d'ordinaire chez lui.

LISIMON.

J'y ferai porter le mien.

ARLEQUIN.

Oh je m'y oppoſe.

DORANTE *l'épée à la main.*

C'eſt pouſſer trop loin l'importunité, Liſimon.

LISIMON.

Dorante!

DORANTE.

Eh bien?

LISIMON.

Remets ton épée.

DORANTE.

Comment?

LISIMON.

Je te conſerve pour Lucinde.

DORANTE.

Vous n'avez point avec moi la reſſource de la gaſconade, je ſçais que vous avez du cœur.

LISIMON.

Eh, cadedis qui en doute? il ſçait que j'ai du cœur: ſi je voulois tu l'aurois bien-tôt oublié.

DORANTE.

Voyons.

LISIMON.

Allons du reſpect pour la maiſon du beau-pere, Seigneur Dorante! je commence à croire que vous en voulez tout de bon à la petite fille, mais ſçachez donc que vous allez ſur mes briſées, & que vous riſquez autant à me la diſputer, que ſi vous me conteſtiez mes tîtres de nobleſſe. Je l'aime, jugez de ſes ſentimens pour moi, j'ai cru juſques ici que ce n'étoit qu'un jeu; mais ſi dans un quart d'heure vous ne me la cédez dans toutes les formes, nous prendrons lieu pour parler d'affaire, à pied ou à cheval, & je vous donnerai le choix des armes, depuis l'épée juſqu'au canon.

ARLEQUIN.

Garre la bombe!

DORANTE.

Il ne faut pas attendre ſi long-temps, & j'accepte à l'inſtant même...

LISIMON.

Tout doux, réflechiſſez murement ſur ce que j'ai l'honneur de vous avancer, il ſera temps de prendre votre parti quand vous n'aurez plus d'autre reſſource.

ARLEQUIN.

Il s'en va, mais je ne crois pas qu'il vienne prendre réponſe.

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

PArbleu, quand ce ne ſeroit que pour braver ſon impertinente audace, je vais ſigner le Contrat tout à l'heure. Où vas tu?

ARLEQUIN.

Je vais faire avancer l'artillerie.

DORANTE.

Ah, Monſieur Liſimon, vous faites des menaces.

ARLEQUIN.

Le pauvre diable eſt le premier en date une fois.

DORANTE.

Et moi je date du jour que j'épouſe.

ARLEQUIN.

Vilaine époque; car ſi vous voulez que je vous diſe ce que je penſe, vous faites mal de vous marier.

DORANTE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Vous êtes enclin à la jalouſie, & je crainds qu'on ne vous donne de quoi l'exercer.

DORANTE.

Moi jaloux, point du tout: je n'ai fait cette défenſe à Liſimon, que parce que mon honneur m'y obligeoit. Oh, depuis Lucinde, je ſuis revenu de cette malheureuſe frénesie, & je ſens bien que je ne ſuis pas à beaucoup près ſi jaloux de Julie que je l'étois d'elle.

ARLEQUIN.

C'eſt que Julie doit être votre femme.

DORANTE.

Monſieur Oronte eſt-il ſorti?

ARLEQUIN.

Non, le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, ARLEQUIN, ORONTE.

ORONTE.

QUoi mon Gendre, vous êtes ſeul, où eſt donc ma fille, je croyois la trouver ici?

DORANTE.

Elle eſt peut-être avec ſa Couſine.

ORONTE.

Je ſuis ſur que les habits de maſque ſont ſur le tapis?

DORANTE.

Cela peut être, mais Monſieur, me permettrez vous de céder à une impatience que vos bontés autoriſent; plus mon bonheur eſt proche, & plus les

momens qui le rétardent me ſont inſupportables, nous avions remis à ce ſoir la ſignature du Contrat, ſignons le tout à l'heure.

ORONTE.

Ah! que je vous ſçais bon gré de cette précipitation, j'en ſuis charmé pour ma fille, voila comme je fis quand je pris ma Défunte, je ne voulus pas ſeulement lui donner le temps d'acheter ſes habits de noces; peſte! j'étois un vert Galant.

ARLEQUIN.

Vous en avez bien la mine.

ORONTE.

Le jour de notre mariage elle s'étoit propoſée de danſer toute la nuit avec ſes compagnes, mais après que nous eumes ouvert le bal, elle & moi, crac, je la fis diſparoître.

ARLEQUIN.

Quel égrillard!

ORONTE.

La Courante étoit en ce temps-là en vogue, & je la danſois auſſi bien que mon Maître.

ARLEQUIN.

Il va nous tenir juſques à demain?

ORONTE.

Je n'avois pas vingt ans alors, & j'avois déja payé de ma perſonne à trois ſiéges, un blocus, deux batailles, ſix eſcarmouches, ſans compter les duels qui n'étoient pas encore défendus.

ARLEQUIN.

Ah nous ſommes perdus!

ORONTE.

Je vous ferai ce ſoir à table le détail des occaſions où je me ſuis trouvé.

ARLEQUIN.

Cela ſera fort intéreſſant.

ORONTE.

Et je vais de ce pas chez le Notaire lui dire d'apporter le Contrat ſur le champ.

DORANTE.

Que ne vous dois-je pas!

ORONTE.

Et je veux que nous le ſignions ſous la grande treille de mon jardin.

ARLEQUIN.

Voila ce qu'il a dit de meilleur, eh bien Monſieur, c'en eſt fait, vous allez ſauter le foſſé, le cœur ne vous bat-il pas?

DORANTE.

Hélas!

ARLEQUIN.

Il ſoupire, haie, haie, haie.

SCENE IX.

LUCINDE, JULIE, DORANTE ARLEQUIN.

LUCINDE.

JE n'oserois Cousine!

JULIE.

Allons, allons, Folle!

LUCINDE.

Arlequin, j'ai quelque chose à dire à votre Maître, vous pouvez aller entretenir Spinette.

ARLEQUIN.

Eh Madame! où est-elle?

LUCINDE.

Dans mon apartement.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé, Madame.

LUCINDE.

Dorante!

DORANTE.

Madame!

LUCINDE *soupire.*

Quoi vous ne me regardez pas? le nœud que vous allez former, vous rend-il mon ennemi?

DORANTE.

Moi Madame! je conserverai toujours pour vous la plus tendre estime...

LUCINDE.

Ah! vous feignez de ne pas entendre, vous ſçavez que ce fatal mariage

DORANTE.

He bien?

LUCINDE.

Me déſeſpére, maſſaſſine, &. vous allez l'achever.

DORANTE.

Comment croirai-je ce que vous me dites, Madame, il n'y a qu'un moment que vous êtiez d'une gayeté.

LUCINDE.

Fort bien, Monſieur, fort bien, ſi vous n'aviez pas oublié le langage de mes yeux, vous y auriez lû la contrainte où me jettoit cette malheureuſe gayeté que vous me réprochez.

DORANTE.

Où cela va-t-il nous méner?

LUCINDE.

Je vois enfin qu'il faut que ce ſoit moi qui parle, & que j'immole à mon amour ces précieuſes bienſéances où notre ſexe nous oblige; ah puiſque nous naiſſons plus tendres, & plus ſenſibles que les hommes, pourquoi nous impoſe-t-on la cruelle néceſſité d'attendre que ces Ingrats reviennent à nous les prémiers.

DORANTE.

Juſte Ciel! elle m'aimeroit encore.

LUCINDE *à part.*

Bon, cela prend.

DORANTE.

Eh, Madame, ne vous préviendrions-nous pas,

ſi nous ne craignions de redoubler vos mépris ; mais vous que pouvez-vous riſquer, votre ſexe charmant n'eſt-il pas toujours ſur de ſa victoire, quelques ſujets que nous ayons de nous plaindre de lui pour peu qu'il hazarde un regard, il fait moins éclater ſa foibleſſe que la nôtre.

LUCINDE.

Nous ne ſommes pas ſi redoutables que vous le dites.

DORANTE.

Mais oſerois-je vous demander, Madame, à quoi tend cette entrevuë ? eſt-ce pour jetter ſur le reſte de ma vie une amertume que rien ne pourra adoucir ? eſt-ce pour me faire ſentir toute la rigueur de votre perte que vous feignez d'être ſenſible à la mienne ? Ah ! ſi vous aviez été vraiement touchée de ma réſolution, vous ne m'auriez pas laiſſé engager ſi avant dans une affaire dont je ne puis plus me dédire.

LUCINDE.

Dont vous ne pouvez plus vous dédire ! Ah Inſenſée ! pourquoi comptois-tu ſi fort ſur le retour d'un Volage ; étois-tu aſſez vaine pour te flatter que cette démarche l'attendriroit ? que ne t'épargnois-tu du moins la honte de pleurer à ſes yeux, (je crois que je pleure tout de bon.)

DORANTE.

Quelle ſituation ! il ne me falloit plus que ſes larmes pour m'achever.

LUCINDE.

Voyez-les, voyez-les couler, Monſieur, elles doivent flatter votre orgueil, le triomphe n'eſt pas

commun, & ce ſont les premiéres que l'amour m'a fait reprendre.

DORANTE.

Ah! quelles me ſont précieuſes, mais que dois-je faire, ma parole eſt donnée? & d'un autre côté mon Rival aura lieu d'attribuer mon changement à ma lâcheté?

LUCINDE *à part.*

(Il eſt bien long-temps à ſe rendre, il faudra pourtant bien qu'il y vienne;) Dorante, pardonnez à ma foibleſſe, renfermez-la dans votre ſeing, vous êtes galant Homme, que du moins ma Rivale n'en ſoit point inſtruite, épouſez-la: puiſſiez-vous être auſſi heureux avec elle, que je l'aurois été avec vous.

DORANTE.

Ah! malheureux Liſimon! ſans tes menaces & tes gaſconnades, je t'aurois moi-même conjuré d'épouſer ta Julie.

LUCINDE.

Eh quoi vous ne pouvez-vous empêcher un moment de prononcer ce nom? épargnez-le à mes oreilles, pour le peu de temps qu'il me reſte à demeurer avec vous.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous nous quittez?

LUCINDE.

Ingrat, ne voudriez vous pas que je reſtaſſe? que je viſſe rendre à une autre ces mêmes ſoins qui flattoient autrefois ma tendreſſe? Non, non, & je vous aime trop pour vous expoſer aux remords que mon déſeſpoir feroit naître dans votre ame, je vais

le cacher à tout l'univers; heureuse si je pouvois me le cacher à moi-même!

DORANTE.

Arrêtez, je ne puis résister à tant de charmes, & à tant de tendresse.

LUCINDE.

Je vous défends absolument de me suivre, (cela va à merveille, mais il me semble que la chose devient aussi un peu sérieuse de mon côté.)

SCENE X.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

OH ç'en est fait! je vais me dégager de Julie, ma chére Lucinde! oui, oui, le Gascon peut croire tout ce qu'il lui plaira, & s'il en veut tirer avantage, nous trouverons les moyens de rabattre sa vanité.

JULIE.

Mon cher Dorante, nous touchons au moment fortuné, voila le Notaire que mon pére améne avec lui.

DORANTE.

Quel funeste embarras?

JULIE.

Comment vous semblez recevoir cette nouvelle avec chagrin?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

JULIE.

Vous repentiriez-vous d'avoir trop précipité les choſes ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

N'êtes-vous point charmé d'unir votre ſort au mien ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Comment non !

DORANTE.

Je vous demande pardon, je ſuis ſi troublé, ma chere Lucinde !

JULIE. *à part.*

Mon ſtratagême a réuſſi, que je ſuis heureuſe !

SCENE XI.

ORONTE, DORANTE, LISIMON, LE NOTAIRE, JULIE.

ORONTE.

TOut étoit prêt quand je ſuis arrivé chez Monſieur, venez mon Gendre, vous êtes ſervi à point nommé ; quoi voici encore Monſieur Liſimon, je vous avois prié auſſi bien que Dorante de ceſſer vos viſites.

LISIMON.

Je viens pourtant vous en rendre une des plus

intéreſſantes. Eh bien, Monſieur, le réſultat vîte.

DORANTE.

Je vais vous le donner dans une des allées du jardin, allez m'attendre.

LISIMON.

J'y vole.

ORONTE.

Suivez-moi Monſieur le Notaire; venez ma fille, allons mon Gendre.

SCENE XII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

J'Ai laiſſé Lucinde dans l'état le plus triſte, allons l'informer de la réſolution que j'ai priſe.

ARLEQUIN.

Où allez-vous Monſieur.

DORANTE.

Chez Lucinde, que fait elle?

ARLEQUIN.

Pas grand choſe, elle eſt évanouie, voulez-vous que je la faſſe deſcendre.

DORANTE.

Comment évanouie.

ARLEQUIN.

Non, non, la voila.

SCENE XIII.

LUCINDE, SPINETTE, DORANTE, ARLEQUIN.

LUCINDE.

LAiſſez-moi Spinette, laiſſez-moi.

SPINETTE.

Non, Madame, l'air achevera de vous remettre.

LUCINDE.

Eh crois-tu que je cherche à guérir

DORANTE.

Madame, mettez fin à vos douleurs qui me deſeſpérent, je ne pourrois les ſupporter, quand elles vous ſeroient cauſées par un Rival, jugez des effets qu'elles produiſent dans mon ame, lorſque je m'accuſe d'en être l'Auteur, je vais en votre préſence rompre tout engagement avec Oronte & Julie; qu'allois-je faire! m'auroit-il été poſſible de vivre un moment ſous d'autres loix que les vôtres? Ah belle Lucinde! lorſque je me repréſente que c'eſt vous même qui m'avez empêché de courrir à mon infortune, & que par un retour dont ma jalouſie m'avoit rendu indigne, vous daignez me rappeller à tant de charmes, je ne me poſſéde plus.

LUCINDE.

Dorante, vous croyez m'aimer, la ſituation où vous me trouvez vous attendrit; mais je crainds que votre ſeule généroſité ne vous tienne lieu d'amour.

DORANTE.

Ah que ce ſoupçon eſt injuſte!

ARLEQUIN.

Vous vous moquez Madame.

LUCINDE.

Non, vous avez eu trop de peine à vous déterminer pour que je croye votre répentir ſincére.

DORANTE.

Eh! quelle plus grande preuve puis-je vous en donner, que les tranſports qui éclatent à vos yeux? vous ne vous y trompez pas Cruelle, & vous liſez trop bien dans mon cœur pour douter de ma ſincérité; mais vous voulez me punir de l'offenſe que j'ai faite à vos attraits, vous avez raiſon, elle eſt impardonnable: ſongez pourtant ſi la vengeance vous eſt ſi douce, ſongez qu'au moment que l'on ceſſe de vous rendre des ſoins, le coupable eſt aſſez puni par les efforts qu'il ſe fait en commettant le crime.

LUCINDE.

Voila ce qui s'apelle tirer avantage de l'infidélité même: He bien, Monſieur, profitez de toute ma foibleſſe, & retirez votre parole s'il en eſt temps encore, mais ne vous faites point de violence.

DORANTE.

Que dites-vous? quand vous ne me feriez pas ce doux commandement, quand je vous trouverois inflexible, je n'épouſerai pas Julie, & j'irois loin d'ici regretter toute ma vie le ſeul bien qui pouvoit me la rendre agréable.

LUCINDE.

Spinette, ce pauvre Garçon a donné tout de bon dans ma feinte, je ne ſçais comment faire, moi.

SCENE XIV.

ORONTE, LISIMON, DORANTE, JULIE, LUCINDE, SPINETTE, ARLEQUIN.

JULIE.

VOyez, voyez, mon Pere!

ORONTE.

Dorante aux genoux de ma Niéce ſur le point d'épouſer ma fille?

LISIMON.

Ah Monſieur, l'action n'eſt pas d'un preux Chevalier!

ARLEQUIN.

Auſſi ſommes nous des Chevaliers modernes.

DORANTE.

Monſieur, comment recevrez-vous les excuſes que je vais vous faire? je ſçais que mon procédé vous offenſe; cependant ſi j'achevois l'himenée ce ſeroit vous outrager encore, votre fille eſt trop aimable pour lui donner un époux prévenu d'une paſſion violente pour une autre; la demande que je vous en ai faite étoit ſincére, mais enfin j'ai revu votre Niéce.

ORONTE.

Corbleu, je voudrois n'avoir que trente ans.

ARLEQUIN.

Je le crois bien.

JULIE.

Ne vous fâchez point mon Pere.

LISIMON.

Seigneur Oronte, j'épouſe la Veuve, mais vous ſçavez les avantages quelle doit faire à un Garçon.

ORONTE.

Je ſuis trop piqué pour vous la refuſer, & ſi ma fille y conſent, donnez lui la main.

JULIE.

Il le faut bien pour réparer le tort que Monſieur fait à ma gloire; voyez, petit Perfide, ce que vous m'obligez de faire.

DORANTE.

Madame . . .

ORONTE.

Eh vous ma Niéce ne rougiſſez-vous point?

JULIE.

Oh, ne la grondez pas, tout ce qu'elle a fait n'étoit que pour ſe moquer de Dorante.

DORANTE.

Comment?

JULIE.

Oui, Monſieur, je ne vous aimois pas, & je l'ai prié de feindre avec vous, pour vous engager à rompre avec moi.

DORANTE.

Qu'entends-je!

ORONTE.

J'en ſuis parbleu charmé. Vous avez ce que vous méritez, Monſieur; venez Liſimon, venez ſigner le Contrat que nous remplirons de votre nom au lieu de celui de Dorante.

DORANTE.

Lisimon, vous entrez pour quelque chose dans la piéce qu'on me jouë, mais vous sçavez...

LISIMON.

Oh je ne me bat plus, je dois rendre compte de ma race à la postérité.

SCENE XV.

LUCINDE, DORANTE, ARLEQUIN, SPINETTE.

DORANTE.

AH Lucinde, qui n'auroit pas été trompé comme moi à tout ce que vous venez de faire, avez-vous pû jouer un personnage si indigne de vous?

LUCINDE.

Effectivement le trait est un peu noir, voyez à quoi m'expose ma Folle de Cousine, vous verrez que pour réparer tout cela il faudra que je vous épouse.

DORANTE.

C'est-à-dire que je ne devrai votre main qu'à votre délicatesse sur les bienséances.

LUCINDE.

Je vous conseille encore de faire le difficile, ne voudriez-vous pas qu'on allât vous avouer qu'on a été charmé de trouver l'occasion de vous ramener sans paroître se commettre? qu'on a saisi le prétexte de vous parler, & d'entamer une matiére si déli-

cate, parce qu'on avoit ſa reſtriction toute prête, ſi vous n'aviez pas répondu aux avances qu'on vous faiſoit?

ARLEQUIN.

Oh que les femmes ſont fines!

DORANTE.

Quoi Lucinde, cette feinte étoit donc fondée ſur un motif auſſi charmant?

LUCINDE.

Oui, mais ne nous amuſons pas davantage, ma gloire m'eſt chere auſſi à moi, & je ne veux pas que l'on penſe que j'ai pû la ſouiller par une trahiſon: Venez Dorante, le Notaire eſt encore là-dedans, allons lui faire prendre acte de mon innocence.

SCENE Derniére.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

EH bien Monsieur Arlequin?

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il?

SPINETTE.

Tout succéde au gré de nos désirs?

ARLEQUIN.

Oui.

SPINETTE.

Ton Maître & ma Maîtresse vont s'unir.

ARLEQUIN.

Oui.

SPINETTE.

Et nous qu'allons-nous devenir?

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien.

SPINETTE.

Le sot animal.

ARLEQUIN.

Attendez, je ne suis pas encore votre mari.

SPINETTE.

Comment tu pourrois différer?

ARLEQUIN.

Si tu veux que nous finissions l'affaire, il faut que tu t'évanouisse, ou que tu en fasse le semblant.

SPINETTE.

Ah ! je te conseille de vouloir marcher sur les traces de ton Maître, touche toujours là, je feindrai après.

ARLEQUIN.

Voila une feinte qui nous aura mené au tout de bon.

FIN.

ESOPE
A LA
COUR,

COMEDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES

Par Mr. de Boursault.

Nouvelle Edition. Le Prix est 30. sols.

A PARIS.
Chez P. BRIASSON.

MDCCXLVII.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

ACTEURS.

CRESUS, Roi de Lydie.
ESOPE, Miniſtre d'Etat.
TIRRENE, } Du Conſeil de Créſus.
TRASIBULE, } Secrets ennemis d'Eſope.
IPHIS, Favori diſgracié.
ARSINOE', Princeſſe, Parente & Maîtreſſe de Créſus.
LAIS, Confidente d'Arſinoé.
PLEXIPE, Fade Courtiſan.
RODOPE, Maîtreſſe d'Eſope.
LEONIDE, Eſclave de Thrace, Mere de Rodope.
CLEON, Jeune Colonel.
Mr. GRIFFET, Financier.
ATIS, Capitaine des Gardes de Créſus.
LICAS, Domeſtique d'Eſope.
GARDES.

La Scene eſt à Sardis.

ESOPE
A LA
COUR,
COMEDIE.
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

NON, je ne puis garder plus longtemps le silence;
Ma haine pour Esope a trop de violence,
Moi-même infatué d'un Objet si hideux,
Le voyant de retour nous néglige tous deux.

Notre zéle eſt ſuſpect, quelque pur qu'il puiſſe être:
De l'eſprit de ce Prince il s'eſt rendu le maître:
Pour l'obſéder lui ſeul il l'éloigne de nous:
Et prêt à l'abîmer vous héſitez!

TRASIBULE.

Moi?

TIRRENE.

Vous.
Quel ſujet vous oblige à différer ſa perte?
Prenons l'occaſion qui nous en eſt offerte.
Nous avons de ſa fourbe un fidéle témoin,
A détromper Créſus apliquons notre ſoin.
Qu'attendez-vous?

TRASIBULE.

J'attends que nous lui voyons faire
Ce qu'avant ſon voyage il faiſoit d'ordinaire.
Ebloui d'un tréſor, qu'il ne pouvoit trop voir,
Il l'alloit viſiter le matin & le ſoir.
Ne le détournons point de ſa premiére route;
Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute;
Des Etats de Créſus ayant fait tout le tour
Avec un bien immenſe il en eſt de retour;
Et ſon tréſor groſſi, groſſira la tempête
Qui demain au plus tard, doit écraſer ſa tête.
Soyez dans votre haine auſſi ferme que moi;
Et croyez...

TIRRENE.

Parlez bas: il vient avec le Roi.
Du retour de ce Traître il a l'ame charmée.

SCENE II.

CRESUS, TIRRENNE, TRASIBULE, ESOPE, IPHIS, SUITE.

CRESUS *à Tirrene & à Tranſibule.*

TRouvez-vous au Conſeil à l'heure accoutumée.
Allez. Demeure Eſope. Et vous, Iphis, ſortez.

IPHIS.

Eh! Seigneur, ſe peut il qu'après tant de bontés?

CRESUS.

Mon ordre eſt une loi: C'eſt moi qui vous l'annonce,
Sortez. Je ne veux point d'inutile réponſe.

IPHIS.

Si mon zèle . . .

CRESUS.

Je hais les diſcours ſuperflus.
Iphis, ſortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.

SCENE III.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

POur toi, mon cher Eſope, il faut que je t'avouë.
Que de ton équité tout le monde ſe louë.

Il n'eſt Grands ni Petis des endroits d'où tu viens
Qui ne faſſe des vœux pour mes jours & les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de province en province,
Il ne te reſtoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous ſommes:
Tous les hommes en ont, & les Rois ſont des hommes.
Le Ciel qui les choiſit les élève aſſez haut
Pour faire voir en eux juſqu'au moindre défaut.
Loin de flatter les miens dans ce degré ſuprême,
A corriger ma Cour, commence par moi-même:
Régle ce que je dois, ſuivant ce que je puis;
Et rends-moi digne, enfin d'être ce que je ſuis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir eſt ma plus forte envie:
C'eſt à vous que mon zéle a conſacré ma vie:
Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis
Ne me commandé rien qui ne me ſoit permis.
Il eſt beau qu'un Monarque auſſi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliſer faſſe ce que vous faites:
Qu'au gré de la juſtice il régle ſon pouvoir;
Et qu'exemt de défauts il ait peur d'en avoir;
Mais ſi vous en aviez, quel homme en votre Empire
Seroit aſſez hardi pour oſer vous le dire?
Ce n'eſt point pour les Rois qu'eſt la ſincérité,
Tout ſe farde à la Cour juſqu'à la vérité.
L'encens fait un plaiſir dont l'ame extaſiée
Jamais juſqu'à ce jour ne s'eſt raſſaſiée;
Et l'on étale aux Rois d'un plus tranquille front

Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRESUS.

Et c'eſt, mon cher Eſope, à quoi, s'il eſt poſſible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur ſenſible.
Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fut accompagné?
Les Rois qui ſur ma tête ont tranſmis la Couronne
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on me donne:
Et ceux après ma mort, qui me ſuccéderont,
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par là je m'aperçois, ou du moins je ſoupçonne,
Qu'on encenſe la place autant que la perſonne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne ſont pas pour moi;
Et que le thrône enfin l'emporte ſur le Roi.
Si tu veux que ta foi ne me ſoit point ſuſpecte
Ne ſouffre dans ma Cour nul Flateur qui l'infecte.
L'équité qui par tout ſemble emprunter ta voix,
Eſt-ce qu'on s'étudie à déguiſer aux Rois.
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître;
Je t'en prie, en Ami; je te l'ordonne en Maître.
Je ſuis jeune, & peut-être aſſez loin du tombeau;
Mais que ſert un long régne, à moins qu'il ne ſoit beau?
De ton zéle pour moi donne-moi tant de marques
Que je reſſemble un jour à ces fameux Monarques
Qui pour veiller, défendre & régir leurs Etats,
En ſont également l'œil, l'eſprit & le bras.
Guide mes pas toi même au chemin de la gloire.

ESOPE.

Les Rois preſque toujours y vont par la victoire:

Leurs plus nobles travaux ſont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vu plus couvert de lauriers!
Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voiſins, & fait trembler Athènes,
Pour en vaincre encore un, qui les ſurpaſſe tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à ſurmonter que vous.
Sans être Conquérant, un Roi peut être Auguſte.
Pour aller à la gloire, il ſuffit d'être juſte.
Dans le ſein de la paix faire de toutes parts
Diſpenſer la juſtice & florir les beaux arts;
Protéger votre Peuple autant qu'il vous révére,
C'eſt en être, Seigneur, le véritable Pére;
Et Pere de ſon Peuple eſt un tître plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquérant.
Je vous parle, Seigneur, en Serviteur fidéle.

CRESUS.

Eh! qui ſçait mieux que moi la grandeur de ton zéle?
Pourſuis. N'interromps point des avis ſi prudens:
Et des ſoins du dehors paſſe à ceux du dedans.
Examine ma Cour, & n'y ſouffre aucun vice:
Bannis-en les abus; Chaſſes-en l'injuſtice;
Ta bonté pour le Peuple a pris des ſoins ſi grands.

ESOPE.

Que le Peuple & la Cour, Seigneur, ſont différens!
Quoiqu'on nomme le Peuple un Monſtre à pluſieurs têtes,
Si les uns ſont groſſiers, les autres ſont honnêtes.
Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi
Qu'une ſeule parole eſt pour eux une Loi.
La Cour, en aparence, a bien plus de juſteſſe:

C'eſt le ſéjour de l'art & de la politeſſe:
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer?
Et ſur quelle parole oſe-t-on s'apuyer?
Tout rares qu'ils y ſont, les Amis s'embarraſſent;
Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embraſſent:
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin,
Mille vont à leur but par un autre chemin,
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite:
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite:
L'autre mets ſon étude à vous donner des ſoins
Quand il ſait que vos yeux en ſeront les témoins;
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire:
Cet autre en plaiſantant devient ſéxagenaire:
Et l'on arrive ainſi preſque en toutes les Cours
D'un pas imperceptible à la fin de ſon cours.
On eſt ſi diſſipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'eſt que d'être homme, on y ceſſe de l'être:
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi
Trouvent qu'ils ont vécu ſans qu'ils ſachent pourquoi.

CRESUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
Au fidéle tableau que tu me viens de faire;
Mais un trait important que tes ſoins ont obmis,
Un Roi ne ſait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de Courtiſans, qui toujours ſur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis diſtinguer au rang où je me voi,
Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour moi.

Je voudrois quelque fois, pour ſavoir ſi l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir ſans diadème;
Et dans mon prémier rang être enſuite remis.
Pour ne me plus méprendre au choix de mes Amis.
Que ſçais-je qui me flatte ou qui me rend juſtice?
Je ne dis pas un mot, que chacun n'aplaudiſſe:
Et ſi l'on prévoyoit ce que je dois penſer
On m'aplaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zéle avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable,
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois
Que lors que de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA PANTHERE.

FABLE.

PAr cent fameux exploits un Lion renommé
Ayant ſçu d'un vieux Cerf, qu'il connoiſſoit fidéle,
Que ſouvent tels & tels, dont il étoit charmé,
Payoient ſes bontés d'un faux zéle;
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthére,
Apres à la curée, & qui ſans héſiter,
Quand de quelque deſordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guére.
„Mes Amis, leur dit-il, à qui j'ai ſi ſouvent
„Confié le ſoin de ma gloire,
„Je crois, ſans me flatter d'un eſpoir décevant,
„Avoir

„ Avoir un ſur moyen de vivre dans l'Hiſtoire.
Alors faiſant ſemblant d'être encore dans l'erreur
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propoſe une injuſtice
Dont lui même avoit de l'horreur.
„ Peſez bien, leur dit-il, ce que je vous propoſe ;
„ Et que ſur tout ma gloire aille avant toute choſe,
„ Je n'ai rien de plus important.
„ Ce que vous propoſez eſt juſte & néceſſaire,
„ Répond tout d'une voix la troupe mercenaire ;
„ Et rien ne le fut jamais tant.
„ Penſez-y deux fois plutôt qu'une,
„ Reprit doucement le Lion ;
„ Et ſi je vous ſuis cher, ayez ſoin de mon nom :
„ Les Rois ont moins beſoin d'augmenter leur fortune
„ Que de voir croître leur renom.
„ Seigneur, répond encor la bande inſatiable,
„ Quelque deſſein que vous ayez,
„ Pour rendre une choſe équitable
„ Il ſuffit que vous la vouliez.
„ Dangereux Conſeillers, Adulateurs infâmes,
Dit le Lion terrible en élevant ſa voix ;
„ Je trouve de ſi baſſes ames
„ Indigne d'aprocher des Rois.
„ Fuyez loin de moi, Troupe avide,
„ Qui des foibles agneaux & du chevreuil timide
„ Etes ſi juſtement l'effroi :
„ C'eſt votre intérêt qui vous guide,
„ Ce n'eſt point la gloire du Roi.
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conſeils pernicieux,
Il menaça de la même diſgrace
Les animaux qui briguérent leur place
S'ils ne la rempliſſoient pas mieux.

Une mémorable victoire
Que ſur trois Léopards il eut-le même jour,
A l'éclat de ſa vie ajouta moins de gloire
Que de s'être défait de ces Peſtes de Cour.

Pour expliquer l'énigme & dévoiler l'emblême;
Croyez-vous qu'un Monarque auſſi grande que vous même
Ne fit pas une belle & louable action
D'imiter quelquefois l'adreſſe du Lion?
De ce trait d'équité plus que d'une victoire
Vos Sujets dans leur cœur garderoient la mémoire:
Et ceux qui ſont admis dans le Conſeil des Rois
En donnant leur avis y penſeroient deux fois.
Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchiſe.
C'eſt une liberté que vous m'avez permiſe.
Je ne ſçais ce que c'eſt que de rien déguiſer.

CRESUS.

Qui ne m'offenſe point ne doit point s'excuſer,
Charmé de tes avis, pénétré de ton zéle,
Et par tant de raiſons ſur que tu m'eſt fidéle,
Je confie à ta foi comme deux grands dépots,
Et les ſoins de ma gloire & ceux de mon repos.
D'Iphis, qui s'eſt lui-même attiré ſa diſgrace,
De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ESOPE.

A moi, Seigneur?

CRESUS.

Sur qui puis-je jetter les yeux
Qui me ſoit plus fidéle & qui me ſerve mieux?
Qui peut plus ſagement gouverner mes finances
Que toi qui fuis le bien, & qui hais les dépenſes?
En quelle occaſion les peux-tu diſſiper?
Eſt-ce au ſuperbe train que tu fais équiper?

Pour contenter ton gout de diverſes maniéres,
Te voit-on dépeupler les airs & les riviéres ?
Et pour éterniſer tes deſſeins faſtueux,
Enchérir ſur ton Maître en palais ſomptueux ?
Loin qu'un zéle ſi pur ait rien que j'apréhende
Sur quoi que ce puiſſe être où mon pouvoir s'étende.
Récompenſes, honneurs, charges, bienfaits, emplois,
Tu peux de toute choſe ordonner à ton choix.
A ta fidélité tout entier je me livre.
Arſinoé qui vient m'empêche de pourſuivre ;
J'ai depuis quelques jours quelques ſoupçons légers,
D'où viennent ſes froideurs pour deux Rois étrangers.
Peut-être je me trompe ; & qui ſoupçonne doute:
Elle prend tes avis, te conſulte, t'écoute ;
Sans trahir ſon ſécret, ni bleſſer ton devoir,
Si mon repos t'eſt cher, tâche de le ſavoir.

SCENE IV.

ARSINOE', ESOPE, LAIS.

ARSINOE'.

QUoi ! Le Seigneur Eſope en croit donc être quite
Pour m'avoir en paſſant daigné rendre viſite:
Et ſon zéle ſe borne à me voir une fois
Après s'être éclipſé pendant cinq ou ſix mois !

Quoique pour lui parler tout le monde l'aſſiége,
Mon Séxe & ma naiſſance ont quelque privilége.
Quand j'eſtime quelqu'un je le vois plus ſouvent.

ESOPE.

Vos bien faits dans mon cœur ſont gravez trop avant
Pour ne pas avouer, ſi je ſuis quelque choſe,
Que vous ſeule aujourd'hui vous en êtes la cauſe.
Le poſte où je me vois, n'eſt-il pas votre don?
Et cependant, Madame, à quoi vous ſuis-je bon?
Ne puis-je à votre gloire être d'aucun uſage?

ARSINOE'.

A quoi m'êtiez-vous bon avant votre voyage!
J'écoutois vos avis eſtimez de chacun.

ESOPE.

Vous les écoutiez tous, & n'en ſuiviez aucun.

LAIS.

Il a raiſon, Madame; & je ne puis m'en taire.
Vous n'avez pas au monde un Ami plus ſincére.
Il ne donne jamais que d'utiles avis;
Et vous auriez bien fait de les avoir ſuivis.

ARSINOE'.

Il me prenoit, peut-être, en de méchantes heures;
Où mes raiſons, Laïs, me ſembloient les meilleures.

LAIS.

Je ne ſais; mais enfin vous avez des apas
Qu'on auroit mis en œuvre au lieu qu'ils n'y ſont pas,
Vous ſeriez mariée, & contente.

ARSINOE'.

Peut-être.
Lorque je le voudrai, ne le puis-je pas être?

LAIS.

Oui, ſans doute, & choiſir dans le rang le plus haut:
Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
La Jeuneſſe eſt, Madame, une ſaiſon bien chére;
Et les momens qu'on perd ne ſe recouvrent guére.
Quelque beau petit Prince, au thrône deſtiné,
Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né;
Et c'eſt pour un Etat un bien ſi néceſſaire
Qu'on l'aimeroit mieux fait, que d'être encore à faire.

ARSINOE'.

Ces plauſibles raiſons pour le bien des Etats
Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
J'aime mieux un Epoux qui m'aime & qui me plaiſe
Que le thrône d'Argos & que celui d'Ephèſe.
Sans en ſavoir la cauſe, un mouvement ſecret
Me fait de ma Patrie éloigner à regrêt.
Il me ſemble qu'ailleurs je ſerai tranſplantée.

ESOPE.

Vous, Madame? par tout vous ſerez reſpectée,
En quelque lieu du monde où l'on vous puiſſe voir:
Vous aurez ſur les cœurs un abſolu pouvoir:
Argos pour le mérite a de l'idolâtrie;
Et de tous vos pareils le thrône eſt la Patrie.
Vous ſeriez Etrangére en un degré plus bas.

LAIS.

L'amour ſeul du pay ne vous arréte pas:
Pour monter ſur un thrône il n'eſt rien qu'on ne quite.
Parlons juſte. Créſus eſt d'un ſi haut mérite...

ARSINOE'.

Laïs!

LAIS.

eroit-ce un mal qu'un ſi grand Roi vous plût?
C'eſt un Prince accompli, ſi jamais il en fût,
Que dans tous ſes projets accompagne la gloire;
Et qui ſemble à ſa ſuite enchaîner la victoire.
Le Roi d'Argos eſt laid: Celui d'Ephèſe eſt vieux:
Ne diſſimulons point; Créſus vous ſiéroit mieux.
Comme il eſt jeune & beau, vous êtes jeune & belle:
Et vous ſeriez un couple à ſervir de modelle.
Vous voyez que je ſonge à vous fixer ici.

ARSINOE'.

Hé! qui t'a commandé de t'expliquer ainſi?

LAIS.

Quand je puis obliger ma joie eſt aſſez grande.
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande.
Lui comblé de vertus, vous brillante d'apas,
Cet himen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez vous trouver, vous & lui qui vous vaille?

ESOPE.

Je réponds du ſuccès pour peu que j'y travaille,
Madame; obligez-moi de me le commander.
Vôtre gloire eſt d'un prix à ne point hazarder:
Et je vous dois aſſez pour oſer vous promettre
Que me la confier ce n'eſt point la commettre.
Eſt-il un ſort plus beau que d'aſſervir trois Rois!
Croyez-moi, hâtez-vous de choiſir un des trois.
L'ordinaire deſtin des Beautés difficiles
Eſt d'avoir des retours de chagrins inutiles:

Qui ne veut point d'un bien quand il le peut avoir,
Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HERON ET LES POISSONS.

FABLE.

IL me ſemble avoir lû dans beaucoup de Volumes,
Que lorſqu'on veut trop prendre, on eſt ſoi-même pris.
Un Héron glorieux de voir que de ſes plumes
On faiſoit pour les Rois des Egrettes de prix,
Ne trouvoit dans les eaux, hors la Perche & la Truite,
Aucun autre mèts qui lui plût:
Brochet, Carpe, Tanche & la ſuite,
Etoient pour ſon goſier des poiſſons de rébut.
Un jour d'Eté dès les quatre heures
Que le poiſſon rentre en ſes trous,
Les plus joli Brochets, les Carpes les meilleures,
A ſa diſcrétion ſe livroit preſque tous.
Mais ce n'eſt pas là ce qu'il cherche:
N'ayant pas ſi matin l'apetit bien ouvert,
Et ne voyant Truite ni Perche,
Il ne fit pas ſemblant d'avoir rien découvert.
Sept heures ſonnent; huit; & ſon apetit s'ouvre;
Alors dans la riviére il fait divers plongeons:
Et pour tout bien il ne découvre
Qu'une Ecreviſſe & deux Goujons.
Pour un oiſeau ſi vain, une ſi mince proye
Loin de le contenter rédoubla ſon dédain.
Cependant le temps paſſe, & durant qu'il tournoye

L'exercice augmente ſa faim.
Qui le croiroit ? le Héron difficile,
Qui mépriſa tant de ſi beau poiſſon,
Sur le midi fatigué, las, débile,
Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
Ne vous expoſe rien qui tous les jours n'arrive:
Des Amans les mieux faits & les plus vertueux
Une Fille à ſeize ans ſouffre à peine les vœux:
Son orgueuil en rébute autant qu'il s'en préſente;
Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
Sans faire des Amans un ſi long examen,
Il faut aller au but, & le but eſt l'himen.
L'âge que vous avez eſt le temps où l'on charme.
Penſez-y.

ARSINOE'.

Franchement, votre Héron m'allarme;
Et mon cœur inquiet depuis cette leçon,
A peur d'être réduit au ſort du Limaçon.
Plus j'entends vos raiſons, plus je les trouve bonnes.
Il eſt beau de donner des apuis aux Couronnes.
Je ſuivrai vos avis.

LAIS.

Le plutôt vaut le mieux.
Une plante ſtérile eſt maudite des Dieux.
Qu'eſt-ce qu'une Princeſſe & vertueuſe & belle
Peut faire de meilleur qu'une Fille comme elle,
Qui ſuive ſon exemple & qui puiſſe à ſon tour
Pour un futur Monarque en mettre un autre au jour?
On ne peut du beau temps faire un trop bon uſage.

ARSINOE'.

Je ne l'écoute pas; elle eſt folle.

ESOPE.

Elle eſt ſage.
Et raiſonne ſi bien ſur ce que nous diſons
Que j'entre avec plaiſir dans toutes ſes raiſons.
Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on vive,
C'eſt offenſer les Dieux de demeurer oiſive:
Et chacun dans l'Automne a des rémords cuiſans
D'avoir en bagatelle employé le Printemps.
Pardon. J'ai le malheur d'être un peu trop ſincére.

ARSINOE'.

Eſt-il une vertu qui ſoit plus néceſſaire?
Plut au Ciel qu'à la Cour chacun vous reſſemblât
Et que ce fût ainſi que le monde y parlât!
Je vous trouve ſi juſte en tout ce que vous faites,
(Vertu ſublime & rare en la place où vous êtes)
Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,
Je vous laiſſe le ſoin de choiſir mon Epoux.
A ce que vous ferez je ſuis prête à ſouſcrire.
Après cette aſſurance, adieu; je me retire.
Songez à votre Fable en faiſant un tel choix.

ESOPE.

Oui, Madame: & de plus à ce que je vous dois.

LAIS *à Eſope.*

Comme il s'en faut beaucoup que je ne ſois ſi belle.
Auſſi ne ſuis-je pas ſi difficile qu'elle.
En lui cherchant ſon fait ſi vous trouviez le mien
Vous n'obligeriez pas une Ingrate.

ESOPE.

Fort bien.

SCENE V.

PLEXIPE, ESOPE.

PLEXIPE.

AH, Monſieur, que de joie après ſix mois d'abſence
Dans les murs de Sardis cauſe votre préſence!
Chacun faiſant des vœux pour votre heureux retour,
Avec impatience aſpiroit à ce jour.
Moi, qui de vos vertus Adorateur ſincére,
Ne puis trop vous marquer combien je vous révére;
Pour vous en aſſurer, j'ai ſaiſi ce moment.

ESOPE.

Je ſuis bien redevable à votre empreſſement.
A quoi dans vos deſſeins puis-je vous être utile?

PLEXIPE.

Que l'on eſt médiſant dans cette grande ville!
Je n'aurois jamais crû qu'on en fut venu là.

ESOPE.

Comment? A quel propos me dites-vous cela?

PLEXIPE.

Etes-vous aſſuré qu'aucun ne nous entende?

ESOPE.

Que de précaution votre ſecret demande!
Le bonheur de Créſus lui fait-il des Jaloux?
Quelqu'un...

PLEXIPE.

En votre abſence on a médit de vous.

ESOPE.

De moi?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai penſé vous l'écrire.

ESOPE.

On peut dire de moi bien du mal ſans médire,
Je vous l'aprends.

PLEXIPE.

Des gens que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens.
Et comme aparemment aucun ne les ſoupçonne;
Ce ſont . . .

ESOPE.

Gardez-vous bien de me nommer perſonne;
Peut-être foible & prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point ſavoir qui ſont ceux qui médiſent;
Mais je veux, ſi je puis, que leurs plaintes m'inſtruiſent;
Qu'ils me rendent ſervice en croyant m'outrager;
Et que leur médiſance aide à me corriger.
Dites-moi ſur quels points ils blâmoient ma conduite.

PLEXIPE.

On tenoit des diſcours, & ſans ordre, & ſans ſuite . . .
Soit qu'on eut de la haine ou qu'on fut en courroux . . .
Je ſais confuſément qu'on médiſoit de vous.
Je ne ſais rien de plus dont je vous puiſſe inſtruire.

ESOPE.

Si vous ne ſavez rien, que me venez vous dire?
Pourquoi de mes Amis me donner du ſoupçon?

Croyez-vous ne manquer que de mémoire?

PLEXIPE.

Eh non!
Je ſuis fait comme un autre, & je ne puis comprendre
Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'aprendre.

LA MARCHANDISE DE MAUVAIS DE'BIT.

FABLE.

APollon & Mercure étant brouillés là-haut
Ne ſavoient ici bas où donner de la tête :
Ils n'avoient point d'argent, & c'eſt un grand défaut;
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête.
„ Que deviendrons-nous, dirent-ils,
„ Si Jupiter ne nous rapelle?
Faire des tours de main auſſi prompts que ſubtils
Eſt un art où Mercure excelle :
Mais il craignoit les Algouazils;
Et s'il ſe rencontroit ſous leur patte cruelle
De mettre en œuvre les outils
De la Juſtice criminelle.
L'ingénieuſe pauvreté,
Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce;
Leur fit voir plus de ſureté
A faire un louable commerce :
Mais comment? ils n'ont rien, argent, fonds, ni crédit.
Pendant cet embarras il arrive une foire.

Apollon

Apollon s'aviſa de vendre de l'eſprit,
Et Mercure de la Mémoire.
Après s'être poſtez dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du Peuple & de la Chalandiſe,
Chacun dans un écriteau
Etala ſa Marchandiſe.
Mais à peine Mercure a-t il planté le ſien,
Que de toute la foire il attire la foule:
Le monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule,
Sans diminuer en rien.
Le Marchand de Mémoire en fournit la Contrée;
Mais le Marchand d'Eſprit à peine fut-il vû,
Il vendoit une Denrée
Dont le plus Idiot croit être aſſez pourvû.
Il s'écrie, il s'emporte, il ſe rompt la cervelle:
„ Meſſieurs, dit-il, Meſſieurs, tournez ici vos pas:
„ De quoi la Mémoire ſert-elle
„ Quand l'Eſprit, par malheur ne l'accompagne pas?
Il eut beau faire & beau dire,
Beau ſe plaindre & fulminer,
Apollon avec ſa lyre
S'en alla ſans étrenner.

Il n'eſt pas mal aiſé de croire
Que de ſa Marchandiſe il n'eut point de débit;
On dit à tout moment, qu'on n'a point de Mémoire;
Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'Eſprit.
Si l'on tenoit encore une pareille foire,
Vous iriez à grands pas vous fournir de Mémoire;
Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrit,
Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'Eſprit.
Eſt-ce en avoir une once & le mettre en uſage
Que de faire à la Cour un ſi bas perſonnage?

Ceux dont vous obſervez les diſcours & les pas
Ou ſont vos ennemis, ou bien ne le ſont pas:
S'ils ſont vos ennemis, la paſſion vous guide;
Si ce ſont vos amis, c'eſt leur être perfide;
Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
Eſt d'être l'eſpion des paroles d'autrui.
Plus ſincére que vous je dis ce que je penſe.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zéle une autre récompenſe.

ESOPE.

Quand j'aurois un thréſor à mettre en votre main,
Vous manquez de Mémoire, & l'oubliriez demain.
C'eſt perdre ſes bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, PLEXIPE.

LICAS.

DAns votre Apartement Rodope va ſe rendre.
Elle m'envoye ici vous le faire ſavoir.

ESOPE *à Plexipe.*

Adieu. J'ai du regrêt de trahir votre eſpoir.
Faſſent les Médiſans tout ce qu'ils pourront faire:
Je ſais par quel moyen on les force à ſe taire;
Et pour me vanger d'eux je vais vivre ſi bien
Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

VOus me ſuivez en vain. Souffrez que je reſpire.
Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire?
Je n'ai rien oublié dans mon juſte courroux
Des ſujets de chagrin que j'avois contre vous.
C'eſt dans ce lieu, vous dis-je, où le Conſeil s'aſſemble;
Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve enſemble,
J'ai mes raiſons.

RODOPE.

Et moi, j'ai les miennes auſſi,
Pour ne me pas réſoudre à vous quitter ainſi.
Il eſt juſte à mon tour que je vous entretienne.

ESOPE.

Le Roi dans un moment vient ici.

RODOPE.

Qu'il y vienne.
Juſqu'à ce qu'il y ſoit, je ne vous quitte pas.

ESOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs apas,
Tout difforme & hideux que vous paroiſſe Eſope,
Ne vous en flattez pas, infidelle Rodope,
Vos yeux n'ont plus ſur moi le pouvoir qu'ils ont eu.
Je vous abuſerois, ſi je vous l'avois tû:
Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous de haine,
Je ne ſais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me haiſſez trop, pour ne me plus aimer.

ESOPE.

Non; Vos charmes pour moi n'ont plus aucune amorce.

RODOPE.

Vos rémords ſeront vains ſi nous faiſons divorce:
Penſez-y bien, de grace, avant d'en venir là;
Et ſi vous m'en croyez, n'éprouvez point cela.
Suivons aveuglement la route accoutumée.
Je ſuis ce que j'étois quand vous m'avez aimée.
J'en jure . . .

ESOPE.

Epargnez-vous des ſermens ſuperflus!
Vous êtiez vertueuſe, & vous ne l'êtes plus.
Pendant cinq ou ſix mois qu'a duré mon abſence
Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
Et les honteux attraits qui vous ſont demeurez
Par l'emploi qu'ils ont eu ſont tout défigurez.

RODOPE.

Si c'eſt là mon portrait, & que je lui reſſemble,
Je ne m'étonne pas de nous voir mal enſemble.
Sur quelle conjecture avez-vous ces ſoupçons?

J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons!
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai ſçu vous le dire,
J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire:
Et par tout où je vais les Filles que je voi,
A peu près de même âge ont même gout que moi.
C'eſt de vous que je tiens qu'une Fille aviſée
Doit avoir un air libre, une maniére aiſée;
Et qu'il n'eſt preſque rien dont on ne vienne à bout
Lorſqu'avec bienſéance on s'accommode à tout.
De quoi vous plaignez-vous? Je ſuis votre doctrine.
Veut-on rire? Je ris. Badiner? Je badine.
Mais dans tous les plaiſirs dont je vous fais l'aveu,
Ce n'eſt qu'amuſement, qu'innocence, que jeu.

ESOPE.

Ah! Rodope, Rodope, à qui j'avois envie
De donner les momens les plus chers de ma vie,
Mon cœur, qui ſans tendreſſe auroit moins de courroux,
Préviendroit vos raiſons, s'il en étoit pour vous.
Je ne me ſouviens point de vous avoir inſtruite
A vivre ſans égards, ſans pudeur, ſans conduite;
Mais je me ſouviens bien de vous avoir apris
Qu'un l'orgueil ridicule attiroit du mépris;
Qu'un air libre, enjoué, ſiéoit bien à votre âge;
Mais, Rodope, un air libre eſt-ce un libertinage?
Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris
Me voit-on d'aucun vice infecter les eſprits!
Si d'un remords au moins vous vous ſentez capable,
Profitez des leçons que contient cette Fable:
Et voyez à quel point on doit être confus
D'avoir eu de l'honneur & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE.

FABLE.

L'Ane d'un Jardinier fleuriſte
Ayant pour le marché des panniers pleins de fleurs,
Pour en ſavourer les douceurs
Une foule de gens le ſuivoient à la piſte.
Mais il trouve au retour un contraire deſtin;
Pour ſe faire maudire il ſuffit qu'il ſe montre:
Ceux qui le ſuivoient le matin
Le ſoir évitent ſa rencontre.
„Ne t'en étonne pas, lui dit le Jardinier,
„Ces effets différens ont différentes cauſes:
„Ce matin tu portois des roſes,
„Ce ſoir tu portes du fumier:
„Qui ſuivoit ce matin ta ſenteur agréable
„Ce ſoir fuit ta puanteur.
Tant on devient effroyable
Quand on perd ſa bonne odeur!

Vous reconnoiſſez-vous, Rodope, en cette Fable?

RODOPE.

Non. L'aplication n'en eſt pas raiſonnable.
Je veux bien reſſembler à l'ane du matin;
Mais à celui du ſoir, j'en aurois du chagrin.
J'ai retenu de vous mille agréables choſes
D'une auſſi bonne odeur que les panniers de Roſes;
Mais on ne m'a point vuë, oubliant mon devoir,
Le matin vertueuſe & coupable le ſoir.
Je hais l'honneur féroce & la vertu chagrine:
Je vous l'ai déja dit, je ris, chante, badine;
Et croyant ma conduite exempte de remords,

Je ne prends aucun ſoin de ſauver les dehors.
Il eſt vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames
Dont le cœur eſt encore ſuſceptible de flâmes,
Faciles à remplir les déſirs d'un Amant,
Ne peuvent préſumer qu'on rie innocemment;
Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
Rien n'eſt plus dangereux dans leurs petits complots
Que ces Femmes de bien qui le ſont à huis-clos:
Qui des moindres plaiſirs condamnent l'innocence,
Et trouvent tout permis en ſauvant l'aparence.
Pour moi; qui marche droit, je ne me contrains pas.

ESOPE.

Que vous avez, Traîtreſſe, & d'eſprit & d'apas!
Quand le Ciel vous forma ſur un ſi beau modelle,
Que ne vous faiſoit-il auſſi ſage que belle!
Il vous a dénié le plus grand bien de tous:
Et je vais être foible autant & plus que vous.
Me trompé-je? Etes-vous fidelle à votre gloire?
Tâchez, s'il eſt poſſible, à me le faire croire:
Vous aurez peu de peine à me perſuader;
Mon cœur à ſe trahir demande à vous aider;
Vous le verrez ſe rendre à la plus foible excuſe,
Parlez.

RODOPE.

Méritez-vous que je vous deſabuſe?
Combien d'injures...

ESOPE.

Trop pour d'innocens apas.
Trop peu, ſi j'ai raiſon & qu'ils ne le ſoyent pas.
Mais, adieu, le Roi vient. Retirez-vous de grace.
Soit que je vous épouſe, ou qu'un autre le faſſe,
S'il en eſt temps encor faites que votre Epoux

N'ait aucune raiſon de ſe plaindre de vous;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande
Toute l'intégrité que l'himen vous demande.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TRASIBULE, TIRRENNE.

CRESUS.

Aſſéyez-vous.

ESOPE.

Seigneur, je ne ſuis pas d'un ſang . . .

CRESUS.

Ton mérite y ſuplée, & vaut le plus haut rang.
Aſſis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes ſujets de leur Roi ſouhaitent l'himenée,
Et tous contens de moi, comme je le ſuis d'eux,
S'ils me voyoient un Fils s'eſtimeroient heureux.
Cotis, Pere d'Argie, épuiſé par les guerres,
Qui fatiguent ſon Peuple & déſolent ſes terres,
Pour nous unir enſemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir ſa Fille, & demander la paix.
Sa Couronne, lui mort, apartient à ſa Fille;
Mais en vain à mes yeux cette Couronne brille.
Arſinoé, ſoumiſe à tout ce que je veux,
A trouvé le ſecret de s'attirer mes vœux;
En s'aſſujétiſſant à mon pouvoir ſuprême
Elle m'a d'un coup d'œil aſſujéti moi même.
Le thrône de Phrygie à mon thrône étant joint,
Sans doute ma puiſſance iroit au plus haut point;
Pour balancer mon choix cette raiſon eſt forte:

Mais enfin ſur mon cœur Arſinoé l'emporte ;
Et j'attends de vos ſoins une déciſion
En faveur de l'Amour ou de l'Ambition.
Parlez moi librement, & qu'un pur zéle éclate.

TIRRENE.

Seigneur, cette matiére eſt un peu délicate.
Vous aimez. Il faudroit, pour vous faire ma cour,
Aprouver votre choix & flatter votre amour.
Une ſi vertueuſe & ſi belle Princeſſe
D'un Monarque ſi grand mérite la tendreſſe :
Mais les raiſons d'Etat qui par d'auſtéres loix
Sont toujours les raiſons les plus fortes des Rois,
M'obligent à vous dire avec un cœur ſincére,
Qu'à l'himen d'un grand Roi l'Amour n'aſſiſte guére ;
Que ſes plus dignes ſoins ſont ceux de ſa Grandeur,
Et qu'il doit à ſa gloire immoler ſon ardeur.
Arſinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
Des attraits ſi touchans qu'ils émeuvent, deſarment ;
Mais des yeux ſi charmans & des attraits ſi doux
Perdront bien de leur prix quand ils ſeront à vous.
Cinq ou ſix mois d'himen ralentiſſent les flâmes ;
Et la vertu des Grands n'eſt pas d'aimer leurs Femmes.
Quelque apas que pour vous ait un Amour naiſſant,
Seigneur, une Couronne en eſt un plus puiſſant :
En devenant l'Epoux de la Princeſſe Argie,
A de vaſtes Etats vous joignez la Phrygie :
Et quels jaloux Voiſins oſeront vous troubler
Qu'avec tant de pouvoir vous ne faſſiez trembler.

TRASIBULE.

J'oſe ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirrenne,
Que c'eſt de vos Sujets rendre l'attente vaine ;
Et que las de la guerre & des maux qu'elle a faits,

Avec impatience ils attendent la paix.
Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
Du ſang de ſes enfans aſſez ſouvent rougie,
Les ſuccès les plus beaux & les plus glorieux
Ne ſont pas ſans chagrin pour les Victorieux.
Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en deſeſpére:
Tel embraſſe ſon Fils qui regrette ſon Frére:
Et la guerre après ſoi traîne tant de malheurs
Qu'il eſt peu de lauriers qui ne coutent des pleurs.
Ceux qu'élève le Ciel aux dignités ſuprêmes,
Maîtres de tant d'Etats, ne les ſont pas d'eux-mêmes;
Et lorſque de l'himen ils ſubiſſent les loix,
C'eſt à la politique à leur preſcrire un choix.
Seigneur, Arſinoé fut-elle encor plus belle?
La Phrygie & la paix ont plus de charmes qu'elle.
L'intérêt de l'Etat me fait parler ainſi.
Voila mon ſentiment.

CRESUS *à Eſope.*

Et le tien?

ESOPE.

Le voici.
Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'aplique
Vous verrez ce que c'eſt qu'un himen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

UN jeune Coq des mieux huppez
En rôdant par ſon voiſinage
D'une jeune Poulette auſſi belle que ſage
Eut les yeux & le cœur, également frapez.
Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,

Elle ſentit pour lui ce qu'il ſentoit pour elle:
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux
bleſſez;
Et tous deux pénétrez de la même tendreſſe.
Du matin juſqu'au ſoir ils ſe voyoient ſans ceſſe,
Et ne ſe voyoient pas aſſez.
Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent,
Et qu'ils jurent ſi tendrement
De s'aimer éternellement,
Leurs ſévéres Parens autrement en ordonnent.
Le Pere du Coq le contraint
A quitter ſa chére Poulette:
En vain de ſa rigueur il gémit, & ſe plaint,
Il faut qu'il obéiſſe ou qu'il faſſe retraite.
D'abord, il va percher ſur le toit le plus haut
De la plus déſerte cabane,
Mais faute d'aliment il lui fallut bien-tôt
Epouſer, en peſtant, une Poule Faiſanne,
Ces Epoux dès le prémier jour
Empêchez de leur contenance,
S'étant mariez ſans amour,
Se traitérent ſans complaiſance.
Outre qu'ils négligoient le ſoin
De ſe dire des yeux quelque choſe de tendre,
Leur langage à tous deux étoit un baragouin
Que chacun ne pouvoit entendre.
Quand le Coq chantoit ou parloit
Sa Faiſanne eut juré que c'étoit des murmures:
Quand la Faiſanne l'apelloit
Il croyoit ouir des injures.
En un mot, leur deſtin ne fit point d'envieux.
Il faut que pour bien vivre enſemble,
L'Amour ait ſoin d'unir ce que l'himen aſſemble:
Il eſt ſur qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos désirs, Seigneur, Arsinoé réponde
N'êtes-vous pas le Roi le plus heureux du monde?
Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçoi,
Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi?
Les différentes mœurs, le différent langage
Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage;
Et sur celui des Rois c'est faire un attentat
Que de l'assujétir aux maximes d'Etat.
Pour contenter le Peuple & le Roi de Phrygie
Accordez-lui la paix sans épouser Argie.
Vous auriez elle & vous des chagrins infinis:
Vos Etats seroient joints, & vos cœurs desunis.
Jamais félicité n'eut été plus parfaite
Que le bonheur du Coq s'il eut eu sa Poulette.
Sans cesse de l'himen il se seroit loué
Comme fera Crésus avec Arsinoé,
Sa vertu vous répond d'un bonheur infaillible.

CRESUS.

Que tu me touche bien par où je suis sensible?
Pressé par tes raisons je vais mettre à ses pieds
Tout ce qu'a déclatant le thrône où je me sieds.
Et lui faire savoir par un récit fidéle
Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

CRésus à nos Conseils préfére vos avis:
Loin d'en être jaloux nous en sommes ravis
Il ne sçauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

TRASIBULE.

Quel Miniſtre a-t-il eu d'un eſprit plus ſubtil me
Vous le ſervez ſi bien, que d'un commun aveu,
Quoiqu'il faſſe pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis ſouhaité la diſgrace
Pour avoir le plaiſir de vous voir en ſa place ?
Il en étoit indigne, & vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un miſerable en proye aux lâchetez:
Qui pour toutes raiſons écoutoit ſes caprices,
Et qui pour s'enrichir faiſoit mille injuſtices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
Lent à faire du bien, prompt à faire du mal;
Faiſant tout ſon bonheur de traverſer le vôtre;
Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque autre:
Un eſprit inégal, un diſcernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un ſeul mot dire tous ſes défauts,
Créſus avec raiſon l'extermine & l'aſſomme:
Il n'eſt pas ſur la terre un plus mal-honnête homme:
A vous en défier vous avez interêt.
Il eſt fourbe, méchant. . . .

ESOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Vous ferois-je plaiſir de vous dire une Fable,
Sur le coup imprévû dont la rigueur l'accable?
Sa peinture & la vôtre y ſont en racourci.

TIRENNE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi je vous en prie auſſi.

J'en conçois par avance une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez-pas un mot. Tout en eſt profitable.

LE FIGUIER FOUDROYÉ.

FABLE.

PRès de Lesbos fut jadis un Figuier
Qui rapportoit le plus beau fruit du monde,
Planté ſur le bord d'un Vivier,
Il ſe lavoit les pieds dans l'onde.
Tous les Oiſeaux d'alentour
Se donnoient rendez-vous ſous ſon épais feuillage;
Et tant que duroit le jour
Ils y chantoient leur Amour,
Et béniſſoient ſon ombrage.
Mais comme dans le monde il n'eſt rien de certain,
Et que c'eſt une Mer qui n'eſt point ſans naufrage;
Après un tems calme & ſerain
Il ſurvint tout à coup un furieux orage,
Les Vents en un moment agiterent les Airs;
Il ſembloit que la pluye inonderoit la Terre:
Enfin après boucoup d'Eclairs
Le Figuier malheureux fut frapé du Tonnerre.
Les Oiſeaux, effrayés d'entendre un ſi grand bruit,
Dans le Hameau prochain vont chercher un azile;
Et l'orage paſſé, chacun deux s'entreſuit
Pour venir habiter ſon premier domicile.
Mais l'arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
Accablé ſous le faix d'une telle diſgrace,
Avoit ſi fort changé de face
Qu'on ne le reconnoiſſoit pas.
Les premiers qui le reconnurent
Furent un Milan, un Autour,

Qui l'insulterent tour à tour;
Et pour ne le plus voir à l'instant disparurent.
„Suivez-nous & vous ferez bien;
Dirent-ils aux Oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
„Ce Figuier désormais au rang des miserables
„Ne peut plus nous servir à rien.
„Pour moi, dit une Tourterelle,
Connuë aux environs pour un Oiseau d'honneur,
„Je prétens partager sa fortune cruelle
„Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur,
„Il m'a tant fait de bien, reprit une Colombe,
„Que je m'en souviendrai toujours,
„Je veux être avec lui le reste de mes jours
„Dans quelque disgrace qu'il tombe.
„Plût au Ciel pouvoir par mes chants,
(Ajouta rendrement un Rossignol habile,)
„Lui rendre ses attraits, & forcer les méchans
„A revenir un jour lui demander azile!
Combien au Tableau qui paroît
En voit-on qui sont tout semblables?
C'est ainsi que l'on reconnoît
Les faux amis des veritables.

Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour,
Vous êtes, vous & lui, le Milan & l'Autour,
Qui voyant du Figuier le destin déplorable
Dès qu'il fut malheureux le trouverent coupable.
Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié:
Votre infidéle cœur qui le voit foudroyé
Oubliant ses bienfaits dans cette humble posture
Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous?
Iphis.... Mais je me trompe ou c'est lui qui s'approche.

Adieu: De ſa préſence évitez le reproche.
Son faux diſcernement ſe connoît aſſez bien,
Puiſqu'il s'eſt pû réſoudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

IPHIS.

JAmais vit-on diſgrace & plus promte & plus forte?
Que mon ſort, cher Tirenne, eſt cruel!

TIRRENE.

Que m'importe?

IPHIS.

Qu'entens-je? Traſibule aura plus de bonté.
Mon malheur. . . .

TRASIBULE.

Quel qu'il ſoit vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juſte Ciel! Traſibule & Tirrene me fuyent!
Que d'affronts à la Cour les malheureux eſſuyent!

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

MOnſieur, je viens ici par un ordre du Roy
Dépoſer mon crédit, ma faveur, mon Emploi
En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPE.

Moi je vais le prier de ne le pas permettre,
Au chagrin de Créſus duſſai-je m'expoſer,
J'aime mieux le ſouffrir que de vous en cauſer.
Loin qu'à votre pouvoir je veüille rien prétendre,
Je vous offre le mien pour vous le faire rendre,
Voyez auprès du Roy ce que je puis pour vous?

IPHIS.

Reſpect, zéle, remord, tout aigrit ſon courroux.
Si pour moi tant de fois ſa bonté fut extrême,
Contre moi ſa colere eſt aujourd'hui de même.
Mais ce qui m'eſt ſenſible en un tel changement,
Ceux qui me doivent tout m'inſultent lâchement:
Pendant que de vos ſoins vous m'offrez l'aſſiſtance,
Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
En voulant me ſervir vous déplairiez au Roy.

ESOPE.

Eh! qui ſoupçonnez-vous de vous avoir nui?

IPHIS.

Moi.
Ce qu'a de plus horrible une chute ſi haute,
Je ne puis qu'à moi ſeul en imputer la faute:
Un deſtin plus cruel me fut-il préparé,
C'eſt moi qui ſans raiſon me le ſuis attiré:
De ma témérité je reçois le ſalaire.

ESOPE.

Créſus eſt trop bon Roy pour garder ſa colere.
Votre crime envers lui n'eſt pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplait aux Rois?
Hier, dans un feſtin, dont j'eus le malheur d'être,
Créſus ayant mis bas la qualité de Maître,
Et nous regardant tous ainſi que ſes égaux,
Voulut qu'en liberté l'on ſe dit ſes défauts.

Quand pour se divertir il nous eut dit les nôtres,
Voulant être traité comme il traitoit les autres,
J'eus l'indiscretion, en lui disant les siens,
De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les miens.
Je lui dis qu'un grand Roy, qui veut qu'on le renomme,
Jusques dans ses défauts doit avoir du Grand-Homme:
Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut
Est un vice trop bas dans un degré si haut.
„ Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais auguste,
„ Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,
„ Lorsqu'un Sujet s'oublie & trahit son devoir,
„ Je reprends mes bontez & ne veux plus le voir.
„ Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,
„ Puisqu'après avoir bû je rends si bien justice.
„ Retirez-vous.

ESOPE.

Hé quoi? Pour un vieux Courtisan,
Vous-même de vos maux vous êtes l'Artisan?
Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs murmures,
Il faut bien d'autres soins & bien d'autres mesures,
C'est un sentier étroit qui de chaque côté
Présente un précipice à la sincérité.
Le Rois & les flatteurs étant de même datte
Il n'est dans l'Univers aucun Roy qu'on ne flatte,
Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,
S'il reprend leurs défauts le doit faire avec art.
Il faut plein du respect que leur présence inspire,
Les leur faire sentir, & non pas les leurs dire;
Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,

Qu'ils ne connoiſſent pas que nous les connoiſſons.
Il n'eſt rien près du Roi que pour vous je ne faſſe:
Mais n'oubliez jamais, ſi j'obtiens votre grace,
Qu'euſſions-nous l'un & l'autre encor plus de pouvoir,
Nous ſommes des jettons que le Roi fait valoir:
Comme ſouverain Maître, à qui tout eſt facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille;
Et ſuivant que ſon choix nous poſte mal ou bien,
Nous ſommes quelque choſe ou nous ne ſommes rien:
Sur tout, ſouvenez-vous dans tout ce que vous faites
De n'abuſer jamais de la place où vous êtes:
La Fortune en aveugle ouvre ou ferme la main,
Et puiſſant aujourd'hui, l'on ne l'eſt pas demain.
Pour vous rendre ſenſible aux raiſons que j'étale,
J'y vais d'un Apologue ajouter la Morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

FABLE.

UN grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui ſembloit ſi jolie
Qu'il l'aimoit à la folie:
A ce qu'elle vouloit, on n'oſoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'aſſit ſur un coin de ſa table.
„Oui, dit-il, ce plaiſir me ſemblera bien doux.
„Trouverez vous bon, lui dit-elle,
„Que donnant l'eſſort à mon zéle
„Je ſaute quelquefois ſur vous?

Pour laiſſer un champ libre à ſes badineries
Il conſentit ſans peine à ce manége-là,
Je ne vous dirai point combien de ſingeries
Elle fit après cela.
Je dirai ſeulement que flattée, aplaudie,
Qu'elle eut tort, ou qu'elle eut raiſon;
La Guenon un peu trop hardie
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour ſon Maître une ſincére attache,
Devenuë orgueilleuſe à le voir complaiſant,
Un matin en le baiſant
Elle arracha la mouſtache
D'un Maître ſi bien faiſant.
„ Ah! Perfide! dit-il, qui t'oſes méconnoître;
„ J'ai pour ton inſolence un châtiment tout prêt:
„ Dans un moment tu ſauras ce que c'eſt
„ Que d'abuſer des bontés de ſon Maître.
Elle eut beau de ſon crime étaler les rémords,
Et pour rentrer en grace employer les priéres:
Après vingt coups d'étriviéres
Elle fut miſe dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit mal-honnête,
Chacun avec plaiſir la vit humilier.
Tel eſt auprès des Rois où la Grandeur entête,
Le ſort des Favoris qui s'olent oublier.

Quelque ſoumiſſion que cette Fable inſpire,
J'aurois ſur ce ſujet encor beaucoup à dire:
Mais comme votre grace eſt mon plus doux eſpoir,
Je vais trouver Créſus & faire mon devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, GARDES.

CRESUS.

ESope ne ſuit pas?

UN GARDE.

Non Seigneur.

CRESUS.

Qu'on l'apelle.
Quel Miniſtre à ſon Roi fut jamais plus fidelle?
Quelque prix de ſes ſoins qu'il exige aujourd'hui,
Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
Le voici. Laiſſez-nous.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

MOn aſpect t'embaraſſe;
De l'indiſcret Iphis tu demande la grace.

Je ſais que la clémence eſt la vertu des Rois,
Et tu me l'as toi-même apris aſſez de fois.
Mais après les bien-faits dont il m'eſt redevable,
L'injure qu'il m'a faite eſt-elle pardonnable?
Et ſans te prévenir, ſi tu veux y penſer,
Puis-je lui faire grace, & peux tu m'en preſſer?

ESOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grace,
Par de vaines raiſons excuſer ſon audace:
Je vous l'ai déja dit, c'eſt avec équité
Que vous l'avez puni de ſa témérité.
Mais quand votre juſtice a ce qu'elle ſouhaite,
Votre bonté, Seigneur, eſt-elle ſatisfaite?
Le trouble où je vous vois, me fait connoître aſſez
Que vous pardonnez mieux que vous ne puniſſez,
Quel plaiſir ont les Rois de pouvoir faire grace!

CRESUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place?
Puis-je lui pardonner ſans la lui rendre?

ESOPE.

Non.

Je remets en vos mains un ſi précieux don.
Plus on eſt élevé, plus on cauſe d'ombrage.
Un vaiſſeau trop chargé n'eſt pas loin du naufrage,
Au lieu qu'il vogue à l'aiſe & ne craint nul aſſaut
Quand il n'a juſtement que le poids qu'il lui faut.
Iphis n'eſt pas le ſeul à la Cour qui s'oublie,
Et qui devienne ſage après une folie.
Combien en a-t-on vu de toutes qualités,
Qui pendant leur jeuneſſe imprudens, emportez
Dans un âge plus mur dépouillez de tous vices
Vous ont rendu, Seigneur, de ſignalez ſervices?
Rendez-lui vos bontés; Senſible à ce bien fait
Il vous rendra ſervice encor mieux qu'il n'a fait.

Le Ciel à ce propos me ſuggére une Fable,
Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable:
Pour flêchir votre cœur c'eſt mon dernier moyen:
Ce que je vous demande eſt de l'écouter bien.
Je ne dirai plus rien ſi ma Fable eſt frivole.

CRESUS.

J'écoute, ſouviens-toi de me tenir parole.

ESOPE.

LE LION ET LE RAT.

FABLE.

UN Lion endormi s'éveillant en ſurſaut
Rencontre un Rat ſous ſa patte;
Comme un Lion eſt fier & qu'il a le ſang chaud,
Il fulmine, tonne, éclate.
Pour apaiſer ſon courroux,
Le Rat que la crainte glace,
Se proſterne à ſes genoux
Et d'un ton ſupliant lui demande ſa grace.
„Lintervalle eſt ſi grand, dit-il, de vous à moi,
„Qu'en me faiſant périr vous auriez peu de gloire;
„Et la clémence d'un Roi
„Eterniſe ſa mémoire.
„Si vous avez la bonté
„De me conſerver la vie,
„La prodiguer par tout pour votre Majeſté
„Sera ma plus forte envie.
Le Lion généreux mettant la griffe bas,
Senſible à cette requête
Fit grace à la pauvre bête,
Et ne s'en répentit pas.
En pourſuivant une proïe

Trois ou quatre jours après,
Le Lion pris en des rèts,
Pour s'en débaraſſer ne trouve aucune voie.
Par des efforts vigoureux
Il tâche à rompre ſa chaîne;
Mais plus il y prend de peine
Plus il en ſerre les nœuds.
De chaque animal qui paſſe,
En vain dans ce péril il attend du ſecours:
Quand le deſtin nous menace
Nos meilleurs Amis ſont ſourds.
Le Rat ſeul, d'un pas agile
L'ayant entendu rugir,
Vient voir à quel uſage il lui peut être utile,
Et ſans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.
Il s'attache avec ſoin à ronger une corde
Qui de tout l'attirail eſt le nœud Gordien:
Et par bonheur tout ſuccède ſi bien,
Tant de fortune à ſon zéle s'accorde,
Que du Lion captif il briſe le lien,
Pour le récompenſer de ſa miſéricorde.

Princes, qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
Aux Malheureux ſoyez toujours propices.
Tels que l'on croit d'inutiles Amis
Dans le beſoin rendent de bons ſervices.

He bien, Seigneur, mes vœux ſeront-ils exaucez?
Vous ne répondez rien!

CRESUS.

C'eſt te répondre aſſez.
Le Lion me preſcrit ce qu'il faut que je faſſe:
Je dois, Roi comme lui, comme lui faire grace.
Qu'Iphis de mon courroux n'aprehende plus rien,
Puiſqu'il eſt ton Ami je veux être le ſien.

ESOPE.

ESOPE.

Seigneur!...

CRESUS.

Je te défends d'oſer ouvrir la bouche
Pour me perſuader que ma bonté te touche.
Le plaiſir le plus grand trop long-temps attendu
Par celui qui le fait eſt toujours trop vendu:
Et c'eſt, je te l'avouë, une tache à ma vie
D'avoir été ſi lent à remplir ton envie.
Loin de te réfuſer compte qu'à l'avenir
Quels que ſoient tes ſouhaits je veux les prévenir.

SCENE III.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

Bon jour, Monſieur!

ESOPE.

Bon jour, que voulez-vous, Madame?

LEONIDE.

Eh! Monſieur, je ne ſuis qu'une bien pauvre femme;
Je n'ai point de Parens, Pere, Frere, ni Sœur,
Qui jamais ait été Madame, ni Monſieur;
J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave;
La Thrace eſt mon pays, & j'y ſuis née Eſclave;
Ce que je vous aprends montre aſſez, que je croi,
Qu'en m'apellant Madame, on ſe moque de moi.

ESOPE.

He bien, ma bonne femme, à quoi vous ſuis-je utile?
Qui vous fait de ſi loin venir en cette ville?
J'ecoute les raiſons, ſans diſtinguer les rangs;

Et je crois me devoir plus aux Petits qu'aux Grands:
Comme ils ſont ſituez plus près de l'indigence,
Leur beſoin plus preſſant veut plus de diligence,
Si je puis vous ſervir ici, je le ferai.
Y ſerez-vous long-temps?

LEONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous de qui la vuë adouci ma diſgrace,
Je me répantirois d'avoir quitté la Thrace;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ESOPE.

Avez-vous de quelqu'un eſſuyé quelque injure?

LEONIDE.

Oui, Monſieur, & ſans doute une qui m'eſt bien dure.

ESOPE.

Et de qui?

LEONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu:
De Rodope.

ESOPE.

Rodope! elle qui plaît, qui brille,
Rodope, dites-vous?

LEONIDE.

Eh! bons Dieux quelle Fille!
Elle vient de me faire un ſi cruel affront...

ESOPE.

Elle? Rodope?

LEONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront,
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ESOPE.

Hola! quelqu'un.

SCENE IV.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

ESOPE *à Licas.*

VOyez si Rodope est chez elle.
Je la prie instamment de vouloir me mander
Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder.
Je vous attends ici pour avoir sa réponse.
Licas sort.

SCENE V.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

CAchez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,
Mon cher Monsieur; je l'aime, & quoi qu'elle m'ait fait,
Si je lui faisois tort j'en aurois du regrêt,
Je le sens bien.

ESOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chére?

LEONIDE.

Pour m'avoir méconnuë en suis-je moins sa Mére?

ESOPE.

Vous, sa Mere?

LEONIDE.

Oui, Monsieur; Si cet aveu lui nuit

Je conſens avec joie à n'en faire aucun bruit.
Après l'avoir pleurée, & cru ſa mort certaine,
Un Marchand de Sardis qui vint à Clazomène,
Au bout de quatorze ans m'ayant apris ſon ſort,
Je pars, je cours, j'arrive, & fais naufrage au port.
Pour le prix de mes ſoins, j'ai la douleur amére
De trouver un enfant qui méconnoît ſa Mére:
Et contrainte à partir pour retourner ſi loin
J'implore vos bontés dans le dernier beſoin:
Pardon, ſi juſqu'à vous ma douleur eſt venuë.

ESOPE.

Rodope eſt votre Fille, & vous a méconnuë!
Eſt-il bien vrai? Vos yeux en ſont-ils les témoins?
Et n'y mêlez-vous rien, ou de plus ou de moins?
Quelles fauſſes raiſons colorent cet outrage?

LEONIDE.

Je ſuis pauvre, elle eſt riche; en faut-il davantage?
Elle a peur que ma vuë infecte ſa maiſon.
C'eſt tout.

ESOPE.

La pauvre Femme a peut-être raiſon.
Rodope n'eſt pas ſeule en ſa bonne fortune
Qui d'un pauvre Parent fuit la vuë importune.
Il n'eſt pas ſous le Ciel de gens plus malheureux
Que ceux dont les enfans ſont plus élevés qu'eux.
Qu'un homme de Finance ait anobli ſa race,
En l'avouant pour Pere on croit lui faire grace;
Et qu'un riche Marchand faſſe un fils Conſeiller,
Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
Un mépris infaillible eſt le digne ſalaire
D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire:
Et quoique tous les jours on éprouve cela,
On rétombe ſans ceſſe en cette faute là.
Ce n'eſt pas envers vous tout à fait même choſe;

Rodope de ſon ſort elle ſeule eſt la cauſe.
Le jour qu'elle reſpire eſt votre unique don.

LEONIDE.

Eſt-ce un juſte ſujet de ne me pas voir ?

ESOPE.

Non.

Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie,
Eh ! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie !
Bien-tôt de ces raiſons je vais être éclairci.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

LICAS.

ROdope ſuit mes pas, & va ſe rendre ici.
Je n'ai pû l'empêcher de prendre cette peine.

ESOPE *à Licas.*

Conduiſez cette Femme à la chambre prochaine ;
Et ſur tout ayez ſoin de la placer ſi bien,
Que de tous nos diſcours elle ne perde rien.
Allez. Ce que j'entends de Rodope m'étonne.

SCENE VII.

RODOPE, ESOPE.

RODOPE.

JE viens ſavoir de vous à quoi je vous ſuis bonne.

ESOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi je vous prévjens,
Sure que vos momens ſont plus chers que les miens.
Que vous plaît il ?

ESOPE.

Vous dire une Fable nouvelle
Que bien des Courtiſans m'ont paru trouver belle:
Mais étant la plupart ou Flatteurs ou Jaloux,
Je veux m'en raporter uniquement à vous.
Mon but eſt qu'une Fable inſtruiſe, plaiſe, touche;
Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche,
Si le vôtre s'émeut je ſerai ſatisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait:
Sans vanité pour moi, pour vous ſans flatterie.

ESOPE.

C'eſt ce que je demande & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

FABLE.

UN Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau,
Qui de pluſieurs endroits avoit groſſi ſa courſe;
Avec indignité deſavoua la ſource
Qui l'avoit en naiſſant fait un ſimple ruiſſeau.
Ingrat, lui dit la ſource, à qui ce coup fut rude;
Que tu reconnois mal ma tendreſſe & mes ſoins?
Quelque injuſte raiſon qu'ait ton ingratitude.
Sans moi, qui ne ſuis rien, tu ſerois encor moins.

He bien, de cette Fable avez-vous l'ame émuë?
Sentez-vous qu'en ſecret votre cœur ſe remuë?

Vous pleurez?

RODOPE.

Eſt-ce à tort, je ſuis au déſeſpoir?
J'ai trahi la nature; oublié mon devoir;
Sacrifié ma gloire à des chiméres vaines;
Et fait taire le ſang qui coule dans mes veines.
Semblable au Fleuve ingrat, né d'un foible Ruiſſeau,
Qui méconnût ſa Source, orgueilleux de ſon eau,
Ayant reçu le jour d'une Eſclave étrangére,
Par orgueil comme lui j'ai méconnu ma Mére.

ESOPE.

Vous Rodope?

RODOPE.

Moi-même. Eſt-il rien de ſi bas?
Surpriſe d'un accueil qu'elle n'attendoit pas,
» He bien, m'a t'elle dit, en verſant quelques larmes,
» Raſſurez-vous Rodope, & n'ayez point d'allarmes:
» Prête à m'aller réjoindre à mes pauvres Ayeux
» Je venois vous prier de me fermer les yeux;
» Et croyois que le ſort laſſé de me pourſuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevaſſe de vivre.
» Puiſqu'il eſt ſi contraire à mes plus doux ſouhaits,
» Tout ce que je demande eſt de mourir en paix.
» Adieu. Le pauvre femme à l'inſtant eſt ſortie;
Et pour s'en retourner eſt ſans doute partie.
A peine de ma chambre a-t'elle été dehors,
Que pour la retouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rendre ma Mére,
Plus elle eſt malheureuſe & plus elle m'eſt chere;
Je veux ſouffrir ſa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ESOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, eſt il croyable?

RODOPE.

Non, il n'eſt pas croyable, à vous parler ſans fard,
Qu'un Enfant pour ſa mere ait eu ſi peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remord eſt extrême:
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis ſans la voir demeurer plus long-tems.

ESOPE.

Eſt-ce d'un cœur touché que part ce que j'entens?
Ne me faites-vous point une promeſſe vaine?

RODOPE.

Quel plaiſir prenez-vous à prolonger ma peine?
Les momens ſont trop chers pour les perdre en diſcours,
Ma Mere à qui tout manque a beſoin de ſecours.
Je dois à ſa miſere une prompte aſſiſtance.

ESOPE.

J'entrevois dans ce zéle une peu de bienſéance,
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir;
C'eſt la crainte du blâme & la peur de rougir:
Votre faute eſt ſecrette & deviendroit publique;
Et la Nature agit moins que la Politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos mépris deſeſpéré, confus,
Quelques rudes qu'ils ſoient, en merite encore plus,
Soupçonnez d'artifice un répentir ſincére
Je ne me plains de rien que des maux de ma Mére,
Loin que notre diſpute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours,
Ce que je ſens pour elle eſt ſi pur, que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ſes funerailles.
Adieu.

SCENE VIII.

LEONIDE, RODOPE, ESOPE, LICAS.

LEONIDE *à part.*

CE que j'entens me perce les entrailles.
Mon cœur eſt pénetré des plus ſenſibles coups.
Haut.
Venez ma chere Fille . . .

RODOPE.

Eh! ma Mere eſt-ce vous?
Après ce que j'ai fait puis-je vous être chere?
Et reconnoiſſez-vous qui méconnoît ſa Mére?
Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour!

ESOPE.

Je vous ai fait pleurer, & je pleure à mon tour.
Conſolez-vous, Rodope; une ſi belle faute
Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte,
Ce que je viens de voir m'a ſi fort ſatisfait,
Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.
Dans votre apartement conduiſez-la vous-même.
à Léonide.
Ayez pour votre Fille une tendreſſe extrême.
à Rodope.
Et vous à l'avenir ſoumiſe à ſon aſpect
Ayez pour votre Mere une extrême reſpect.
Pour être un des premiers à lui montrer mon zéle
Ce ſoir je vous convie à ſouper avec elle.
Satisfait de l'entendre & ravi de la voir
Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOE', LAIS.

LAIS.

Au plus riche des Rois vous voila preſque unie;
Il n'y manque plus rien que la Cérémonie,
Et dans un beau Fauteüil aſſiſe à ſon côté
Votre Alteſſe demain deviendra Majeſté.
Le Ciel à votre Sang devoit ce privilége.
Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je?
Je voudrois bien. . . .

ARSINOE'.

J'entens ce que tu voudrois bien,
Et ton bonheur, Lais, ſuivroit de près le mien.
Mais j'y vois un obſtacle. . . .

LAIS.

He quel eſt-il?

ARSINOE'.

Rodope.
Elle a fait ce matin ſa paix avec Eſope,
Tu ſçais en quelle eſtime il eſt auprès du Roi:
Et je ſongeois à lui pour l'attacher à toi.

LAIS.

Qui? Lui, Madame?

ARSINOE'.

Esope est né dans l'indigence.
Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.
Quel honneur n'a-t'il point de ne devoir qu'à lui
Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui;
Esope sans naissance est dans une posture. . . .

LAIS.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure?
Je renonce à vos biens si le plus grand de tous
Consiste à me donner Esope pour Epoux.
Je n'en veux vraiment point.

ARSINOE'.

Connois-tu bien Esope?

LAIS.

Il ne faut pour le voir prendre aucun Microscope.
De son hideux aspect on est d'abord frappé.
Hors l'esprit qu'il a droit il a tout éclopé,
Et quoique sa Morale ait des traits admirables,
L'Hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de Fables.
En un mot, quelque Epoux qui me soit destiné,
Je le veux, si je puis, bien conditionné.
Que rien n'y manque.

ARSINOE'.

Esope a l'esprit net, affable,

LAIS.

L'esprit net, il est vrai; le corps indéchiffrable.
C'est d'une fort belle Ame un fort vilain Etui.
Que feroit-il de moi? Que ferois-je de lui?
Pardon si ma pensée est contraire à la vôtre,
Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre;
Si l'Epoux que l'on prend n'a le don de toucher,
La vertu de sa Femme est facile à broncher.
La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie:
De la contagion elle s'est garantie;

Je veux, s'il m'eſt poſſible, être Femme de bien ;
Et ſi je ſuis à lui, je ne réponds de rien.
Préſervez ma pudeur qu'il rendroit chancelante
D'une tentation qui ſeroit violente.
Le voici, juſtes Dieux, détournez un tel coup!
J'aime mieux mourir Fille, & c'eſt dire beaucoup.

SCENE II.

ESOPE, ARSINOE', LAIS.

ESOPE.

VOus me voyez confus d'oſer vous faire attendre,
Moi, qui dois à votre ordre avec reſpect me rendre:
Mais enfermé, Madame, au Cabinet du Roi...

ARSINOE'.

Eh qui de vos bontés ſait mieux le prix que moi?
Pouvez-vous m'en donner de plus ſenſibles marques?
Deſtinée à l'himen du plus grand des Monarques,
Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
A vos ſoins empreſſez qu'à mes foibles apas.
Vous avez ſeul vers moi fait pancher la balance.

ESOPE.

Eh puis-je avoir pour vous trop de reconnoiſſance:
La qualité de Reine eſt duë à vos vertus;
Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pû faire plus!
Je n'oublirai jamais qu'à la premiére vuë
Créſus de ma préſence eut d'abord l'ame émuë,
Et que ſi dans ces lieux j'éprouve un ſort ſi doux

Je

Je le dois à l'apui que je reçus de vous.
Un bien fait tôt ou tard trouve un prix infaillible;
Et vous en allez voir une preuve ſenſible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

FABLE.

LA Colombe qui s'égayoit
Au bord d'une Fontaine où l'onde étoit fort belle,
Vit ſe démener auprès d'elle
Une Fourmi qui ſe noyoit.
Senſible à ſon malheur, mais encore plus active
A lui prêter ſecours par quelque prompt moyen,
Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuſte ſi bien
Que la Fourmi l'attrape & regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger
Sur le mur le plus près la Colombe s'envole:
Un Manan à pieds nuds qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas ſon vœu frivole.
Aſſuré de l'arc qu'il portoit,
De ſa flêche la plus fidelle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle:
Mais la Fourmi qui le guettoit,
Voyant ſa Bienfaitrice en cet état réduite,
Le mort ſi rudement au pié
Que ſe croyant eſtropié
Il fait un ſi grand bruit que l'oiſeau prend la fuite.

Par la foible Fourmi ce ſervice rendu
A la Colombe bien-faiſante
Eſt une preuve ſuffiſante
Qu'un bien-fait n'eſt jamais perdu.

ARSINOE'.

Il eſt vrai qu'un bien-fait n'eſt jamais ſans ſalaire,
N'eut-on que le plaiſir que l'on goute à le faire:
Epouſe de Créſus que mon ſort ſera doux
Pouvant faire du bien, de commencer par vous
Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
Demain aſſociée à ſon pouvoir ſuprême,
Comme de votre bien uſez de mon crédit.

ESOPE *arrêtant Lais.*

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit;
Tantôt d'un air galant votre main dans la mienne
Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous convienne;
Et ſur qui que ce ſoit que j'arrête les yeux,
Je crois être celui qui vous convient le mieux.
Si le parti vous plaît, la main eſt toute prête.

LAIS.

Moi, Monſieur, de Rodope enlever la Conquette!
Que diroit-elle? Non, je rends grace à vos ſoins:
Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
J'ai pour votre mérite un eſtime ſincére,
Pour de l'amour... tout franc, vous n'en inſpirez guére;
Et vous ſavez le ſort de quantité d'Epoux,
Qui, ſans vous offenſer, ſont bien mieux faits que vous.
S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce ſuplice,
Je vous honore trop pour en être Complice.

ESOPE.

Allez; c'eſt être ſage, & l'être au dernier point,
Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
Aimez & qu'on vous aime; & vous vivrez contente.
C'eſt le ſort le plus doux.

SCENE III.

CLEON, ESOPE.

CLEON.

EH bon jour mon Patron.
Baiſez-moi, je vous prie; encore une fois. Bon.
Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,
Vous ferez, j'en ſuis ſur, l'épitaphe du monde.
Jamais homme à mon gré, ne ſe porta ſi bien.

ESOPE.

Ma ſanté, par malheur, ne vous eſt bonne à rien.

CLEON.

Puis-je compter ſur vous pour me rendre un ſervice?

ESOPE.

Pouvez-vous en douter & me rendre juſtice?
M'en offrir un moyen c'eſt flatter mon déſir,
Le plaiſir d'obliger eſt mon plus grand plaiſir.
Quand il faut à quelqu'un réfuſer quelque choſe
J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cauſe.
Rien ne m'eſt plus ſenſible & ne me touche tant
Que lorſque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLEON.

J'ai tablé là-deſſus, & vient vous mettre en œuvre.
Je ſuis Homme de guerre, & j'en ſçais la manœuvre.
Expert en ce métier je diſtingue d'abord
D'une Armée ennemie & le foible & le fort.
Chagrin contre Ariſton, qui ne fait rien qui vaille,
A le couler à fond ſourdement je travaille.
Et pour m'aider ſous-main à le rendre odieux,
C'eſt ſur vous, mon Patron, que je jette les yeux.

Je vous préfére à tous, tant je vous crois fidelle.

ESOPE.

Pour le couler à fond? La préférence eſt belle:
Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là?

CLEON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a;
J'en ſçais un, avec vous je m'explique ſans feindre,
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit peindre;
Fier, ſans être orgueilleux; doux, ſans être ſoumis,
Eſtimé des Soldats, & craint des Ennemis;
Enfin ce qu'on apelle un des plus jolis hommes,
Qu'on ait vu de long-temps à la Cour où nous ſommes.
C'eſt le meilleur préſent qu'on puiſſe faire au Roi.

ESOPE.

He quel eſt, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLEON.

Moi.

ESOPE.

Vous?

CLEON.

Oui. Je vous ſuprens de ce que je me nomme?
He! qui ſait mieux que moi que je ſuis habile homme?
La modeſtie eſt belle enchaſſée à propos;
Mais hors de ſon endroit, c'eſt la vertu des ſots.
Fiez-vous-en à moi; je ſais un peu la carte:
Quand on a mes talens rarement on s'écarte.
Me propoſer au Roi ce ſera le ravir.

ESOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous ſervir.
Vous ne pouvez jamais me cauſer plus de joie

Que de m'en procurer une équitable voie.
Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
Pour obliger Créſus à le diſgracier?
Parlez-moi d'élever & non pas de détruire.
Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire,
Ne me demandez point ce qui n'eſt pas permis.

CLEON.

Il eſt permis, parbleu, d'obliger ſes Amis.
Et je vous crois le mien, comme je ſuis le vôtre.

ESOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre;
Il n'eſt rien de ſi beau que d'être généreux.
Vous auriez du ſcrupule à faire un Malheureux.

CLEON.

Bon! c'eſt bien à la Cour que l'on a du ſcrupule?
On cherche à s'avancer, ſans voir qui l'on recule.
Il n'eſt point de moment où l'on ne ſoit au guet
Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait.
Et pourvu qu'à ſon but un Courtiſan arrive,
On l'aplaudit toujours, quelque route qu'il ſuive,
Aller à la Fortune eſt mon unique fin.

ESOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
Créſus, des Potentats l'un des plus équitables,
A qui depuis un an, j'ai dédié mes Fables,
Se fait lire avec ſoin le matin & le ſoir
Celles que ſans foibleſſe un grand Roi peut ſavoir.
Et le plus lâche crime étant la calomnie,
Pour ne pas un moment la laiſſer impunie,
Il s'eſt fait un devoir d'aprendre ce le-ci.
Quel bonheur, ſi les Rois en uſoient tous ainſi!
L'envie au deſeſpoir honteuſement réduite
De leurs paiſibles Cours prendroit bien-tôt la fuite,
Ecoutez.

LE LION DE'CRE'PIT.

FABLE.

LE Lion accablé par les ans,
Et n'ayant preſque plus de chaleur naturelle,
Avoit autour de lui nombre de Courtiſans
Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zéle.
Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
Le fit rémarquer au Lion
Qui jura de punir une audace ſi grande.
Mais le ruſé Renard, plus adroit que le Loup,
Averti de ſon inſolence,
Non content de parer le coup,
Réſolut d'en tirer vengeance.
Il va rendre viſite au Roi des aimaux.
„Et d'un ton aſſuré: Vous voyez, dit-il, Sire,
„Des Sujets de votre Empire
„Le plus ſenſible à vos maux.
„Pendant qu'on vous faiſoit des complimens ſté-
riles,
„Qui ne partent ſouvent que d'un zéle affecté,
„Je cherchois des ſecrets utiles
„Pour le ſoulagement de votre Majeſté.
„Elle eſt hors de péril, & l'Etat hors de crainte.
„La peau d'un Loup écorché vif
„Eſt un reméde auſſi prompt qu'effectif
„Pour r'animer votre chaleur éteinte.
Son attente eut un plein effet,
On écorche le Loup, on en couvre le Sire:
Et ceux qui du Renard l'avoient oui médire
Dirent tous que c'étoit bien fait.

Meſſieurs les Courtiſans qui cherchez à vous nuire,
Quel plaiſir prenez-vous à vous entre-détruire?
Si par la calomnie un homme a réuſſi,
Cent pour un, tout au moins, s'y ſont perdus auſſi.
Je ſçais bien qu'à la Cour, au milieu des Careſſes
La jalouſie immole Amis, Parens, Maîtreſſes;
A qui veut s'agrandir le cas n'eſt pas nouveau
Mais je ſçais bien auſſi que cela n'eſt pas beau.
Quand d'une bonne Race on a l'honneur de naître
On cherche à meriter le poſte où l'on veut être.
Et ſi de vos Ayeux vous avez les vertus
Vous irez par leur route aux Emplois qu'ils ont eus.
C'eſt la plus juſte voye, & la plus raiſonnable.

CLEON.

N'avez-vous autre choſe à m'offrir qu'une Fable?
Le bon ami!

ESOPE.

Meilleur que vous ne le croyez.
C'eſt moi qui me dois plaindre, & c'eſt vous qui criez:
Je ne murmure point que pour votre ſervice,
Vous me ſollicitiez à faire une injuſtice
Et vous murmurez, vous, qui me la propoſez
De ce qu'à vos déſirs les miens ſont oppoſez.
Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuſe,
Vous qui la demandez, ou moi qui la refuſe?

CLEON.

Vous ne voulez donc pas me ſervir?

ESOPE.

J'y ſuis prêt;
Et même, s'il le faut contre mon intérêt.
Ne me propoſez rien dont pous vour je rougiſſe,
Et vous verrez alors ſi je rends bien ſervice.
Vous ſeriez mal paré des dépoüilles d'autrui.

CLEON.

Sçavez-vous de quel Sang j'eus l'honneur de naître.

ESOPE.

Oui.

Vous avez des Ayeux dont la gloire eſt inſigne:
Héretier de leur nom tâchez d'en être digne;
Tâchez. . . .

CLEON.

Point de leçons. Je ſuis graces aux Dieux.
Plus habile que vous, quoique je ſois moins vieux.

ESOPE.

Je le croi. J'ai de l'âge & n'ai point de Science,
Mais j'ai du train du Monde un peu d'expérience;
A la Guerre, & par tout, la Généroſité
Eſt ce qui ſied le mieux aux Gens de Qualité.
Et quiconque eſt formé d'un Sang comme le vôtre.
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLEON.

Parlons net. Mon deſſein eſt de perdre Ariſton.
Voulez vous my ſervir?

ESOPE.

Pour cela, Monſieur, non:
Si c'eſt le ſeul motif qui vers moi vous améne
C'eſt, à vous parler net, une viſite vaine.

CLEON.

Hé! vous figurez-vous, mon cher petit Monſieur,
Qu'un Miniſtre inutile ait un vrai ſerviteur?
Lors qu'à vous encenſer tant de monde travaille
Eſt-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille?
Le préſumez-vous?

ESOPE.

Non. Qui feroit ce projet
Auroit aſſurément grand tort ſur mon ſujet.
Autant que je l'ai pû pendant une heure entiere,

Je vous ai combatu d'un honnête maniere:
Mais les coups éloignez ne vous émeuvent point,
Il faut vous les tirer plus â brûle pourpoint.
Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde,
Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde;
Je le sçai; mais le Ciel propice en mon endroit
Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
Quelque hommage forcé que la crainte leur rende,
Je méconnois les Grands qui n'ont pas l'ame grande,
Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur Sang
Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
Les grands & les petits viennent par même voye:
Et souvent la naissance est comme la monnoye,
On ne peut l'altérer sans y faire du mal;
Et le moindre alliage en corrompt le métal;
Un Soldat comme vous s'imagine peut-être. . . .

CLEON.

Je ne suis point soldat & nul ne m'a vû l'être.
Je suis bon Colonel & qui sers bien l'Etat.

ESOPE.

Monsieur le Colonel qui n'êtes point soldat,
Je ne sçais ce que c'est que de rendre service
Contre la bien séance & contre la justice.

CLEON.

Adieu, Monsieur: Bien-tôt.... je ne m'explique pas.

SCENE IV.

ESOPE *seul.*

PEut on être si noble avec un cœur si bas!
On dit que la noblesse a la Vertu pour Mére
S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemble guére.

Et pour un qui l'imite & qui fait ſon devoir....
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir?

SCENE V.

Mr. GRIFFET, ESOPE, LICAS.

Mr. GRIFFET.

VOus voyez un Vieillard d'une aſſez bonne pâte,
Qui va voir ſes Ayeux, ſans pourtant avoir hâte;
Et qui ſouhaiteroit être aſſez fortuné
Pour vous entretenir ſans être détourné.
C'eſt pour le bien public que je vous rends viſite.

ESOPE.

Ah! pour le bien public il n'eſt rien qu'on ne quitte.
à Licas.
Hola? s'il vient quelqu'un, on ne me parle point.
J'agirai de concert avec vous ſur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

Mr. GRIFFIT.

On doit le mois prochain renouveller les Fermes;
Et ſi par votre appui j'y pouvois avoir part,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élevé à cette place exquiſe
Je me crois le mérite & la vertu requiſe.
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ESOPE.

Et quelle eſt la vertu d'un Fermier?

Mr. GRIFFET.

De l'argent,
Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des ſoins infructueux & des veilles ſteriles.

D'une voix unanime & d'un commun accord
Les vertus d'un Fermier ſont dans ſon coffre fort;
Et ſon zéle eſt ſi grand pour des vertus ſi belles,
Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
La Vertu toute nuë a l'air trop indigent;
Et c'eſt n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ESOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte?
Avez-vous calculé juſques où cela monte?
Toute charge payée y voyez-vous du bon?
Parlez en conſcience.

Mr. GRIFFET.

En conſcience? Non.
Mais un homme d'eſprit verſé dans la Finance,
Pour n'avoir rien à faire avec ſa conſcience,
Fai ſon principal ſoin pour le bien du travail
D'être ſourd à ſa voix tant que dure le Bail,
Quand il eſt expiré tout le paſſé s'oublie;
Avec ſa conſcience il ſe réconcilie;
Et libre de tous ſoins il n'a plus que celui
De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
Si vous me choiſiſſez & que le Roy me nomme,
Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
J'ai du bien, du crédit & de l'argent comptant.
Quant au tour du Bâton vous en ſerez content
Votre peine pour moi ne ſera point perduë:
Je ſçai trop quelle offrande à cette grace eſt duë:
Quoi que vous ordonniez tout me ſemblera bon.

ESOPE.

Qu'eſt-ce que c'eſt encor que le tour du Bâton?
Je trouve cette phraſe aſſez particuliere.

Mr. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle eſt trop familiere.
J'ai regrêt avec vous de m'en être ſervi.

ESOPE.

Vous en avez regrêt & moi j'en ſuis ravi.
Pour familiere non ; je vous en juſtifie.
Dites-moi ſeulement ce quelle ſignifie.

Mr. GRIFFET.

Le tour du Bâton ?

ESOPE.

Oui.

Mr. GRIFFET.

C'eſt un certain appas....
Un profit clandeſtin.... Vous ne l'ignorez pas.

ESOPE.

J'ai là-deſſus, vous dis-je, une ignorance extrême,

Mr. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ESOPE.

Vrayment pardonnez-moi vous-même.
C'eſt peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces lieux ?

Mr. GRIFFET.

C'eſt par tout l'Univers ce qu'on entend le mieux.
Que l'on aille d'un Grand implorer une grace,
Sans le tour du Bâton je doute qu'il la faſſe :
Pour avoir un emploi de quelque Financier,
C'eſt le tour du Bâton qui marche le premier :
On ne veut rien prêter, quelque gages qu'on offre,
Si le tour du Bâton ne fait ouvrir le coffre.
Il n'eſt point de coupable un peu riche & puiſſant
Dont le tour du Bâton ne faſſe un innocent :
Point de femme qui joüe, & s'en faſſe une affaire,
Que le tour du Bâton ne diſpoſe à pis faire :
Miniſtres de Thémis, & Prêtres d'Apollon
Ne font quoi que ce ſoit ſans le tour du Bâton :
Et tel paroît du Roi le ſerviteur fidelle

Dont

Dont le tour du Bâton fait les trois quarts du zéle.
Vous êtes dans un poſte à le ſavoir fort bien.

ESOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en ſavois rien.
Je vois par ces effets & ces métamorphoſes
Que le tour du Bâton eſt propre à bien des choſes;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'apliquer.

Mr. GRIFFET.

Pour vous faire plaiſir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'eſt plus néceſſaire au commerce des hommes.
Et pour ne point ſortir de la Ferme où nous ſommes,
Lorſque l'on offre au Roi la ſomme qu'il lui faut,
On ne biaiſe point & l'on parle tout haut;
Cent millions, dit-on: plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien pourtant;
Et pour notre Patron une ſomme de tant,
Soit par reconnoiſſance, ou ſoit par politique,
C'eſt l'uſage commun qui par tous ſe pratique.
Il n'eſt point d'Intendant en de grandes maiſons
Qui n'ait le même uſage & les mêmes raiſons:
Quand on y fait un bail de quoi que ce puiſſe être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au Maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon;
Et voila ce que c'eſt que le tour du Bâton,
Son étymologie eſt ſenſible, palpable.

ESOPE.

Ce n'eſt pas le ſeul tour dont vous ſoyez capable.
Peu de Fermiers, je crois, ſont plus intelligens.

Mr. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns aſſez habiles gens:

Mais qui ne feront point, tant ils ſont debonnaires,
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le Peuple il faut être plus dur.

ESOPE.

Il eſt vrai: vous voulez le bien public tout pur.
Vous avez l'apetit toujours bon?

Mr. GRIFFET.

Je dévore.

ESOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore?
Ne mentez point.

Mr. GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vingt deux ans.

ESOPE.

Vous avez des enfans & des petits enfans?

Mr. GRIFFET.

Aucun. Je ſuis Garçon. Le Ciel m'a fait la grace
De même qu'au Phénix d'être ſeul de ma Race,
Avec œconomie ayant toujours vêcu,
J'ai depuis ſoixante ans mis écu ſur écu:
Si bien que ce matin en conſultant mes livres
J'ai trouvé de bien clair quinze cens mille livres
Sans avoir un Parent à qui laiſſer un ſou.

ESOPE.

Vous?

Mr. GRIFFET.

Moi.

ESOPE.

Point d'enfans?

Mr. GRIFFET.

Non.

ESOPE.

Peſte ſoit du vieux Fou.
Un homme de bon ſens travaille en ſa jeuneſſe

Pour passer en repos une heureuse vieillesse:
Mais c'est un Insensé qu'un Voyageur bien las
Qui peut se répoſer, & qui ne le fait pas.
Quel indigne plaisir peut avoir l'avarice?
Et que sert d'amasser, à moins qu'on ne jouisse?
C'est bien être ennemi de son propre bonheur.

Mr. GRIFFET.

Je veux, si je le puis, mourir au lit d'honneur.
Quelque vieux que je sois, je me sens les pieds fermes.
J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes;
Directeur, Reviseur, Caissier, *& cetera:*
Et je prétends aller jusqu'au *non plus ultra.*
Etre Fermiers.

ESOPE.

He quoi! n'avez-vous rien à faire,
Et de plus sérieux & de plus nécessaire?
La mort toujours au guet, avec son attirail,
Est-elle caution que vous passiez le Bail?
Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre?
Et que demain peut-être elle viendra vous prendre?
Il faudra tout quitter quand elle arrivera;
Et vous ne songez point à ce *non plus ultra.*
Quel âge attendez-vous pour être raisonnable?
Voulez-vous là-dessus écouter une Fable.

Mr. GRIFFET.

Volontiers.

ESOPE.

Elle est longue. Aurez-vous le loisir...

Mr. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaisir.
Une Fable un peu longue est une double grace.

ESOPE.

Vous y verrez des Foux dont vous suivez la trace,

Et vous en verrez tant de toutes qualités
Que vous reflêchirez ſur vous-même. Ecoutez.

L' ENFER.

FABLE.

A L'exemple d'Hercule, un certain Téméraire,
S'étant fait jour juſques dans les Enfers,
Voulut voir des Damnez les ſuplices divers;
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune Diable à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conſequence)
Conduiſit l'Homme par tout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de ſa préſence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, Femmes, Filles, Garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de tout âge:
Il n'eſt profeſſion, art, négoce, métier,
Qui n'ait là-dedans ſon quartier,
Et qui n'y joüe un perſonnage.
Combien trouvat-il dans les fers
De gros Marchands Drapiers, le teint livide & jaune,
Qui par le calcul des Enfers
De trois quarts & demi faiſoient toujours une aune?
Combien de Merciers du Palais
Tourmentez d'autant de méthodes,
Que pour flatter le luxe ils lui prêtent d'attraits
Par la multitude des modes?

Que de Coëffeuſes en lieu chaud
Pour avoir au temps où nous ſommes
Coëffé les Femmes auſſi haut
Que les Femmes coëffent les hommes?
Que de Cabaretiers, Caffetiers & Traîteurs,
Ces prémiers Corrupteurs de la vie innocente
Sont dans une chambre ardente
Au rang des Empoiſonneurs?
Combien de Financiers & de Teneurs de banque
Voulant compter le temps qu'ils ſeront encor là,
Trouvent que le chiffre leur manque
Et ne peuvent nombrer cela?
Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir auſtére
D'une dette du jeu s'aquittoient ſur le champ;
Et qui ſont morts ſans ſatisfaire
Ni l'Ouvrier, ni le Marchand?
Combien de Magiſtrats, l'un bourru, l'autre avare,
Que jamais la main vuide on n'oſoit aprocher,
Voyant que de leur temps la juſtice étoit rare,
Prenoient occaſion de la vendre bien cher?
Combien d'Avocats célébres
Qui rendoient noir le blanc par leurs ſubtilités,
Maudiſſent dans les ténébres
Leurs malheureuſes clartés?
Si je voulois nommer les fragiles Notaires;
Les dangereux Greffiers; les ſubtils Procureurs;
Les avides Secrétaires
Des non-chalans Raporteurs;
Et certains curieux Galopeurs d'Inventaires,
Qui ſéduiſent l'Huiſſier pour tromper les Mineurs:
Si je voulois parler de tant de Commiſſaires
Qui font comme il leur plaît, avoir raiſon ou tort;
Des Médécins ſanguinaires

Et Précurſeurs de la Mort;
Enfin ſi je faiſois une liſte fidelle
De tous les Reprouvés que Pluton a chez lui
Ce ſeroit un Kyrielle
Qui ne finiroit aujourd'hui.
Voici pour vous. Le jeune Diable & l'Homme
Qui voyoient, de l'Enfer, tous les bijoux *gratis*,
Après s'être bien divertis
A voir les Damnés que je nomme,
Entendirent hurler des Vieillards langoureux:
Qui ſont ceux-là, dit l'Homme, & quel ſoin les agite?
„Nous ſommes, répond l'un d'entr'eux,
„Les Affligés de mort ſubite.
„Taiſez-vous, Impoſteur, ou parlez autrement,
Dit le jeune Habitant du pays des ténébres;
„Vous mentez auſſi hardiment
„Qu'un Faiſeur d'Oraiſons funébres.
„Le plus jeune de vous a quatre-vingt dix ans;
„Et vous avez eu tout ce temps
„Pour penſer à la mort, ſans y donner une heure.
Vieux, caſſé, décrépit, la mort vient, & vous prend:
„Après un terme ſi grand
„Eſt il étonnant qu'on meure?
„Dans le moment que la mort vous ſurprit,
„Une vetille, un rien occupoit votre eſprit;
„Vous aviez l'œil à tout juſqu'à la moindre rente:
„Et vous faiſiez, quant au ſurplus,
„L'affaire la moins importante
„De celle qui l'étoit le plus.
„Allez pour jamais, miſérable
„Pleurer d'un temps ſi cher l'uſage ſi fatal.
Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune Diable

Il ne raiſonnoit pas trop mal?
Examinons un peu vous & moi quel uſage
Vous avez fait du temps pendant un ſi grand âge.
Vos quatre-vingt deux ans contiennent dans leurs cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille jours:
Et de ces jours uſez pour bien finir le terme,
Prêt d'entrer au tombeau vous entrez dans la Ferme!
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de ſoin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus beſoin?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peu dire.
Adieu. Quoique ma Fable ait ſçu vous faire rire;
Faites réflexion, en homme prévoyant
Que c'eſt la vérité que je dis en riant.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, TIRRENNE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

CE que vous m'aprenez a ſi peu d'aparence
Que je ne puis ſans honte y donner de croyance.
Eſope me trahir? Lui, qui me ſert ſi bien!
J'en ſerois aſſuré que je n'en croirois rien.
Je n'ai point de Sujet qui me ſoit plus fidéle.

TIRRENE.

Il ſe peut qu'on ait tort de ſoupçonner ſon zéle:
Peut-être de l'envie eſt-ce un ſubtil poiſon;
Mais il ſe peut auſſi, Seigneur, qu'on ait raiſon;
Et de qui que ce ſoit que cet avis puiſſe être
De celui qu'on ſoupçonne il faut ſe rendre Maître.
Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRESUS.

Qui, moi?
Que je ſois inſenſible à ce que je lui dois?
Et qu'une ingratitude odieuſe, effroyable,
(Vice le plus honteux dont un Roi ſoit capable)
Soit l'injuſte ſalaire & du zéle & des ſoins
Dont vos yeux & les miens ont été le témoins?

Pouvez-vous m'inſpirer un ſentiment ſi lâche,

TRASIBULE.

Seigneur, à vous ſervir apliqué ſans relâche,
J'aurois cru faire un crime à vous diſſimuler
Ce que votre intérêt me défend de céler.
J'ai dû, comme Sujet & fidéle & ſincére,
Vous avertir qu'Eſope avec ſon air auſtére,
Qui ſemble être ennemi de l'argent & de l'or,
A dans une caſſette en ſécret un tréſor.
J'ignore le détail de ſes ſupercheries;
Quel argent il poſſède ou quelles pierreries;
Mais à parler ſans haine & ſans prévention
Je crois dans ſa caſſette au moins un million.

TIRENNE.

Un million! Seigneur, il ſuprime le reſte:
Dans la place d'Eſope on n'eſt point ſi modeſte.
Quand on peut ce qu'on veut on étend loin ſes droits:
C'eſt peu d'un million il en a plus de trois:
L'ambition, Seigneur, n'a guéres de limites.

CRESUS.

Penſez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.
Eſope criminel, quels que ſoient ſes remords,
Je vous donne à tous deux ce qu'il a de tréſors:
Mais Eſope innocent, par la même juſtice
Je lui fais de vos biens un égal ſacrifice.
La récompenſe eſt ſure ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaiſir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y ſoumets auſſi, Seigneur, & par avance
Je ſoutiens....

CRESUS.

Vous direz le reſte en ſa préſence.

Pour le rendre ſuſpect en vain l'on me prévient:
Je l'ai fait avertir, & je le vois qui vient.
Il faut que cette intrigue ici ſe développe.
Laiſſez-moi lui parler; Je vous l'ordonne.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

ESope
On t'accuſe en ce lieu de me manquer de foi.
Je t'en veux croire ſeul. Me trompes-tu? Dis moi.

ESOPE.

Seigneur? De votre part ce ſoupçon m'eſt ſenſible.
Je ne vous ai point dit que je fuſſe infaillible.
Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
Ai-je pû me tromper & vous tromper après:
Mais d'aucune action je ne me ſens capable,
Qui me puiſſe envers vous rendre un moment coupable.

CRESUS.

Et ſi je te convaincs, quand je me fie à toi,
De me faire un ſecret contre la bonne foi,
Que diras-tu?

ESOPE.

Seigneur, ce diſcours m'inquiette.
Moi, des ſecrets pour vous!

CRESUS.

Et dans une caſſette

Qui dans ton Cabinet conduit ſouvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne ſache pas?

ESOPE.

Eh bons Dieux! ſe peut il que pour ſi peu de choſe
Vous ayez du chagrin & que j'en ſois la cauſe?

CRESUS.

Je la veux voir.

ESOPE.

Seigneur, daignez m'en diſpenſer.
J'ai mes raiſons.

CRESUS.

Qu'entens-je? & que puis-je penſer?
Quelles raiſons as-tu que tu n'oſe me dire?

TIRRENE.

He n'eſt-ce pas, Seigneur, aſſez vous en inſtruire?
Que voulez vous de plus? Interdit & contraint,
Le refus qu'il vous fait montre aſſez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'uſage:
Vous faut-il de ſon crime un plus grand témoignage?
S'il étoit innocent, pour ſortir d'embarras,
Une Fable à propos ne lui manqueroit pas:
Mais de ſa trahiſon la preuve eſt ſi facile
Qu'un ſi foible ſecours lui paroît inutile.

CRESUS.

On t'accuſe; on t'inſulte; & tu ne réponds rien.

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne ſachiez bien?
Quel que ſoit l'embarras où leur haine me jette,
Elle eſt de mon ſilence un mauvais Interprête:
L'innocence eſt timide & non la trahiſon.
Si je ne réponds pas, en voici la raiſon.

LA TROMPETTE ET L'ECHO.

FABLE.

D'Ou vient dit un jour la Trompette,
„ Qu'il ne m'échappe rien qu'Echo ne le répéte;
„ Et que pendant l'Eté quand il tonne bien fort,
„ Loin de vouloir répondre il ſemble qu'elle dort?
„ Le bruit eſt bien plus grand quand le Tonnere gronde,
„ Que lorſqu'en badinant je m'amuſe à ſonner.
Echo de ſa grotte profonde
L'entendant ainſi raiſonner:
„ A tort mon ſilence t'étonne.
„ Je n'héſite jamais à répondre à tes ſons:
„ Mais j'ai, dit-elle, mes raiſons
„ Pour ne répondre pas lorſque Jupiter tonne.
„ Aux ſuprêmes Divinités
„ Jamais nos reſpects ne déplaiſent:
„ Et quand les Grands ſont irritez,
„ Il faut que les Petits ſe taiſent.

CRESUS.

Parle. Je ne ſuis point irrité contre toi;
Tu n'as aucun Ami qui le ſoit plus que moi.
Ta vertu ſoupçonnée eſt tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En diſant une Fable il croit en être quitte.
C'eſt ainſi que du Peuple obſédant les eſprits,
Par ſa fauſſe Morale il en a tant ſurpris.
Pendant qu'à vos Sujets il débite des Fables,
Il acquiert ſourdement des tréſors véritables,
Combien dans ſa caſſette en va-t-on découvrir!

ESOPE.

ESOPE.

He bien, Seigneur, he bien, il la faut faire ouvrir.
Quoique juſqu'à ce jour j'oſe croire ma vie
A couvert des efforts de la plus noire envie,
J'avouë ingénûment qu'il m'eut été bien doux
Que jamais ce ſecret n'eut été juſqu'à vous.
Vous le voulez ſavoir, il faut vous ſatisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va ſeul il en va tout diſtraire,
Détourner les moyens de ſa conviction,
Et peut-être en bijoux ſauver un million:
Il peut en un moment faire tout diſparoître.

ESOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
En garde contre vous, comme vous contre moi,
Tout ce que je demande eſt que ce ſoit le Roi,
(Lui, qui de l'équité fait ſon plaiſir ſuprême)
Qui la faſſe aporter, & qui l'ouvre lui-même.
Heureuſement, Seigneur, j'en ai les clefs ici.
La clef du cabinet eſt celle que voici:
L'autre, qu'aucun Mortel n'auroit qu'avec ma vie,
Eſt celle du tréſor dont on a tant d'envie.
Je les mets avec joie entre vos mains.

CRESUS.

Hola!

Il parle bas aux Gardes.

Obſervez bien mon ordre, & ne touchez que là.
Je vous attends.

TIRRENE.

Seigneur, ſouvenez-vous du pacte,
La parole des Rois jamais ne ſe rétracte.

CRESUS.

Quand il en ſera temps je m'en ſouviendrai bien.
Eſope criminel, c'eſt à vous tous ſon bien:

Et pour être auſſi juſte envers l'un qu'envers l'autre;
Vous Calomniateurs; c'eſt à lui tout le vôtre.
Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puiſſance au moins trois millions.
Ne me déguiſe point ce que je puis connoître.
Es-tu riche?

ESOPE.

Moi, riche! Eh demandé-je à l'être,
Loin que le bien, Seigneur, me cauſe aucun ſouci.
N'ayant beſoin de rien je ne veux rien auſſi.
Si vous me retirez la main qui me protége
Tel que je ſuis venu, tel m'en retournerai-je?
Et je verrai l'éclat dont ſous vous j'ai brillé
Comme on voit un beau ſonge après être éveillé,
Soyez content de moi, je le ſuis du ſalaire.

TRASIBULE.

Vous allez ſur le champ découvrir le contraire;
Et ce que par votre ordre on aporte en ces lieux
Va lui fermer la bouche & vous ouvrir les yeux,
Seigneur.

SCENE III.

LES GARDES QUI REVIENNENT, CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

CRESUS.

C'Eſt ton tréſor. Eſope, avant qu'on l'ouvre,
Et que ce qu'il enferme à mes yeux ſe découvre;

Fais m'en, je t'en conjure, un ſincére détail.
C'eſt le prix de tes ſoins, le fruit de ton travail,
Cette épreuve t'eſt rude, & me fait violence.

ESOPE.

Cette épreuve à l'Envie impoſera ſilence,
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vangé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui ſembleroit frivole.

TIRRENE.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole?
De ſa fauſſe fierté faites-le répentir.

CRESUS.

He bien! puiſqu'on m'y force il y faut conſentir.
Ouvrons. Ciel! quel ſpectacle eſt-ce ici que l'on m'offre?
Gardes!

UN GARDE.

Seigneur?

CRESUS.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

On n'y trouve que l'habit d'Eſope quand il étoit Eſclave.

Eſt-ce là le tréſor qu'on m'oblige à chercher?

ESOPE.

Oui, Seigneur; vous voyez ce que j'ai de plus cher.
C'eſt l'habit que j'avois quand par un ſort propice
Il vous plut me choiſir pour vous rendre ſervice.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquilité;
Qu'inventa la pudeur, & non la vanité;
Qui jamais contre moi n'eut ſoulevé l'envie
Si je l'euſſe porté pendant toute ma vie;
Et que je redemande à votre Majeſté
Avec plus de plaiſir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine

Dont voulo ent m'accabler Traſibule & Tirrene,
C'eſt de mon crédit ſeul dont ils ſont mécontens;
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout temps.
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque bien qu'il faſſe,
Quel Miniſtre eſt aimé pendant qu'il eſt en place?
Et quand de ſa carriére il a fini le cours
Ceux qui le haïſſoient le regrettent toujours.
D'un ſi dangéreux poſte aprouvez ma retraite.
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à la Cour, moi, qui ne ſuis, Seigneur,
Hypocrite, Jaloux, Médiſant, ni Flatteur?

CRESUS.

Pour ta retraite, non. Tu m'es trop néceſſaire.
Mais pourquoi cet habit; & qu'en voulois-tu faire?
Quel bizarre plaiſir t'obligeoit à le voir?

ESOPE.

L'orgueil ſuit de ſi près un extrême pouvoir,
Que ſouvent dans la place où j'avois l'honneur d'être,
De ma foible raiſon je n'étois pas le Maître.
Souvent l'éclat flateur de ce rang fortuné,
M'élevant au-deſſus de ce que je ſuis né;
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce Témoin de ma miſére extrême:
Et quand l'orgueil ſur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voila tout mon tréſor. Quelque peu qu'il me coute,
Je ne m'en dédis point, c'eſt un tréſor ſans doute:
Puiſque lorſqu'on travaille à me ſacrifier
Il vient à mon ſecours pour me juſtifier.
Si contre mon devoir c'eſt tout ce qu'on opoſe,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faiſoient même choſe,

Sachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils ſont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en ont.

CRESUS *à Tirrene.*

He bien! mes vrais Amis, que ce ſuccès déſole,
Vous ne me preſſez plus de vous tenir parole!
Je vous pardonnerois un effort plus puiſſant
Pour me faire trouver un Coupable innocent:
Mais de vous pardonner je me ſens incapable
Lorſque d'un Innocent vous faites un Coupable.
Pour agir ſans aigreur je ſuis trop irriré.
Eſope plus tranquile aura plus d'équité.
Sur qu'il eſt toujours juſte en tout ce qu'il ordonne,
A ſon reſſentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoiqu'il faſſe, après vos duretés,
Vous cauſer tant de maux que vous en méritez.

Aux Gardes.

Vous, que je laiſſe exprès pour garder cette porte;
Que ſans l'aveu d'Eſope aucun n'entre ou ne ſorte;
Et que ſon ordre ici puiſſe autant que le mien.

SCENE IV.

ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ESOPE.

A Votre tour, Meſſieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous ſouteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable, à propos, eut été néceſſaire,
Je vous ai cru. Voyons pour vous mettre en repos
Ce que vous me direz qui puiſſe être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire?

TIRENNE.

Et ! que vous faiſons-nous en cherchant à vous nuire ?
Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
Plus vous avez de gloire à les voir abbatus.
Malgré tout le chagrin dont votre ame eſt ſaiſie,
Vous êtes redevable à notre jalouſie :
Aucun de vos Amis, le fut-il à l'excès,
N'a travaillé pour vous avec tant de ſuccès.
Quel honneur plus parfait voulez vous qu'on vous faſſe ?

ESOPE.

Il eſt vrai ! j'oubliois à vous en rendre grace :
Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Eſt-ce un crime à punir que de ſervir ſon Roi ?
Ayant ſçu qu'un tréſor que l'on diſoit immenſe
Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puiſſance,
Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir
En fidéles Sujets le lui faire ſavoir.
Par bonheur pour l'Etat, ce ſont des impoſtures.
Au milieu des tréſors vous avez les mains pures.
Puiſſe un ſi digne exemple un jour être à l'envi,
Par tous vos Succeſſeurs exactement ſuivi !
Voila le plus grand mal dont vous puiſſiez vous plaindre,
Celui qui nous menace eſt beaucoup plus à craindre.
Par une Loi ſévére entre Créſus & nous
Nous ne poſſédons rien qui ne doive être à vous.
Mais c'eſt un foible apas pour une ame ſi haute.

ESOPE.

Si mon mal n'eſt pas grand, ce n'eſt pas votre faute.
De votre intention pleinement éclairci,
La mienne eſt d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

PAr un Homme en courroux la Puce un jour ſurpriſe,
Touchant, pour ainſi dire, à ſon moment fatal,
Lui demanda ſa grace, & d'une voix ſoumiſe,
» Je ne vous ai pas fait, dit elle, un fort grand mal.
» Ta morſure, il eſt vrai, me ſemble un foible outrage;
» Dit l'Homme: Cependant n'eſpére aucun pardon:
» Tu m'as fait peu de mal, mais j'en ſçais la raiſon,
» C'eſt que tu ne pouvois m'en faire davantage.

Si j'euſſe été coupable & que j'euſſe eu du bien,
Eſt-il un mal plus grand que l'eut été le mien?
Je dois à votre inſulte une peine auſſi grande.
Et mon honneur . . .

SCENE V.

UN GARDE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

UN GARDE.

ROdope eſt là qui vous demande.
Nous n'avons ſans votre ordre oſé la faire entrer.

ESOPE.

J'ignore quel ſujet peut ici l'attirer.
Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RODOPE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

MA Mere attend votre ordre, & je l'attends comme elle.
Vous l'avez conviée à ſouper avec vous:
Il eſt tard.

ESOPE.

Ce plaiſir m'auroit été bien doux:
Mais qu'à la Cour, Rodope, on eſt près du naufrage!
Traſibule & Tirrene à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler ſous leurs injuſtes coups.
Si je veux me vanger, je le puis.

RODOPE.

Vangez-vous.
Tous deux dans leur Patrie, & nous loin de la nôtre;
Ma faveur les irrite auſſi bien que la vôtre.
Que leur haine pour vous réjalliſſe ſur eux:
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruiſſeau qui peut nuire interrompez la courſe:
Et pour faire encore mieux tariſſez-en la ſource.
Vous avez le pouvoir; décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRESUS, ARSINOE', ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

HE bien! Eſope, à quoi les as-tu condamnez?
Dans mes prémiers tranſports me trouvant trop à craindre,

Je me ſuis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vangé ſur eux ton honneur offenſé?
Parle.

ESOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé:
Peut-être que mon cœur pénétré de l'offenſe,
Sous le nom de juſtice uſeroit de vengeance;
Et que de ma rigueur bien loin de me louer
Vous n'héſiteriez pas à me deſavouer.

CRESUS.

Te deſavouer! moi? qui t'eſtime, qui t'aime,
Et qui prends à ton ſort plus de part que toi-même?
Je ſuis en ta faveur prêt à ſouſcrire à tout.

ESOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pouſſer à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pouſſe.
Un outrage eſt ſenſible, & la vengeance eſt douce.

CRESUS.

La tienne eſt tout juſte, ou l'on n'en vit jamais.

ESOPE.

Me la permettez-vous?

CRESUS.

Oui, je te la permets.
Vange-toi. Tu le peux. Tu le dois. Je l'ordonne.

ESOPE.

Puiſque je puis uſer du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, duſſai-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont haï,
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne auſſi, Seigneur, à le reprendre:
Si votre ordre contre eux avoit tout ſon effet,
Leurs enfans ſouffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas fait.
Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie

De l'emploi que j'occupe une imprudente envie:
Un Miniſtre honnête homme & qui fait ſon devoir
Eſt lui-même accablé ſous un ſi grand pouvoir:
Quoi qu'avant le Soleil tous les jours il ſe lève,
Juſqu'à ce qu'il ſe couche il n'a ni paix ni trève:
Et durant la nuit même attentif à prévoir,
Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
Du plus foible parti ſouffrez que je me range,
Et que ce ſoit ainſi, Seigneur, que je me vange.
Ils avoient de la joie à cauſer mon malheur,
Et j'aurois du chagrin ſi je cauſois le leur.

CRESUS.

Non, je prétends au moins que leurs biens t'appartiennent.

ESOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que ſans bien ils deviennent?
Etre de qualité ſans du bien, c'eſt un ſort
Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
Il ſuffit qu'à vos yeux je ne ſois point coupable.
La vengeance facile eſt honteuſe & blâmable.
C'eſt un honneur pour moi préférable à leur bien,
De pouvoir me vanger & de n'en faire rien.
Tandis que la balance eſt encor ſuſpenduë,
Donnez à vos bontés toute leur étenduë.
Les Rois, comme les Dieux, ſont fait pour pardonner.

TIRRENE.

Ah! ç'en eſt trop. Seigneur, quoi qu'on puiſſe ordonner;
Quelque punition qui ſuive notre crime,
La plus dure à ſouffrir eſt la plus légitime.
De la bonté d'Eſope étonnez & confus,
Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

TRASIBULE.

Oui, Seigneur; de ſon bien avides l'un & l'autre
C'eſt à lui juſtement qu'apartient tout le nôtre.
Vous avez fait la Loi, nous y ſommes ſoumis.

ESOPE.

Non! laiſſez-moi, Seigneur, acquérir deux Amis,
Si jamais mon ſervice eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour ſalaire:
C'eſt une récompenſe un peu forte pour moi;
Mais un Roi doit toujours récompenſer en Roi.
Par leur confuſion, leurs remords, leurs allarmes,
Leur crime n'eſt-il pas expié?

CRESUS.

Tu me charmes,
A remplir tes déſirs je n'ai tant héſité
Que pour voir juſqu'au bout ta généroſité.
Traſibule, Tirrene, Eſope vous pardonne:
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel Sujet fut jamais plus utile à ſon Roi?
à Arſinoé.
Mais de tous ſes conſeils le plus charmant pour moi,
Madame, c'eſt celui que ſon zéle me donne,
De vous ſacrifier Argie & ſa Couronne:
Plus heureux d'être Eſclave en de ſi beaux liens
Que de me voir un jour Maître des Phrygiens.

ARSINOE'.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil ſacrifice!
D'Eſope à qui je dois cet imporrant ſervice,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

CRESUS.

He quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point?
Je ne ſçais qu'un plaiſir que je lui puiſſe faire.
Comme à toute ma Cour Rodope a ſçu lui plaire,
Je veux que dès-demain au même Autel que nous.

ESOPE.

Nous avons, elle & moi, trop de reſpect pour vous:
Et le Ciel entre nous, Seigneur, met trop d'eſpace
Pour oſer accepter une pareille grace.
Ce ſeroit un orgueil inexcuſable à moi
De joindre mon himen à celui de mon Roi:
Quelques mois de délai, loin de fâcher Rodope...

SCENE Derniére.

ATIS, CRESUS, ARSINOE', ESOPE, RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.

ATIS.

SEigneur le Peuple ému demande à voir Eſope.
On répand dans Sardis des bruits confus & ſourds,
Que pour ſa récompenſe on attente à ſes jours.

CRESUS.

A ce Peuple agité viens te faire paroître.
Du jour de ton Himen je te laiſſe le Maître.
Mais pour moi, c'eſt un terme aſſez long que demain.

ESOPE.

Uniſſez bien vos cœurs en vous donnant la main.
Puiſſiez-vous, tout un Siécle oubliez par les Parques,
De la faveur des Dieux ſans ceſſe avoir des marques!
Et puiſſent vos Enfans, aimez & crainds de tous,
Voir un jour naître d'eux d'auſſi grands Rois que Vous.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE PORT DE MER,

COMEDIE

EN UN ACTE.

Par Mr. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie

MDCCXLVII.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

ACTEURS.

M. SABATIN, Marchand Juif.
BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.
MARINE, Suivante de Benjamine.
M. DOUTREMER, Armateur.
LEANDRE, Neveu de M. Doutremer.
LA SALINE, Valet de Léandre.
HALI, Galérien Turc.
BRIGANTIN, Galérien François.
Quatre Matelots.
Deux Cantarines.
Deux Barcarolles.

La Scene eſt à Livourne.

LE PORT DE MER.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.

DE l'amour tant qu'il vous plaira, M. de la Saline, mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main du moins.

MARINE.

Pas seulement le bout du doigt. Que ne te dépêches-tu d'assurer le bonheur de ma maîtresse ? le mariage nous mettroit d'accord, je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre, Marine ? il

me ſemble que juſqu'ici nous avons été aſſez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moi & mon maître, que nous devenons amoureux de toi & de ta maîtreſſe. On nous apprend que M. Sabatin ſon pere la deſtine à un Pirate qui la rendra malheureuſe; auſſi-tôt par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal là; ſoins, périls, dépenſes, rien ne nous coute. Vous nous aimez enfin: il y en auroit qui s'en tiendroient là; mais nous ſommes honnêtes gens, nous voulons épouſer.

MARINE.

Que ne ſonges-tu donc à en venir à bout?

LA SALINE.

Je ne ſonge à autre choſe, depuis trois ſemaines que je me ſuis fait courtier de M. Sabatin; & je me creuſe nuit & jour la cervelle, pour aſſortir mes fourberies à ſon humeur & à ſes affaires.

MARINE.

Hé bien, qu'as-tu tiré de ta cervelle?

LA SALINE.

Doucement, Marine, M. Sabatin deſtine un Pirate à Benjamine. Il eſt bien aiſe de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour ſa dot. Nous attendons des eſclaves de Smirne.

MARINE.

A quoi bon tout ce détail?

LA SALINE.

Je veux dégouter le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétends profiter de la banqueroute, pour retirer de notre Juif les pierreries que nous lui avons engagées. A l'égard des eſclaves, je compte...

MARINE.

Je veux, je prétends, je compte! voila des beaux projets, mais l'exécution?

LA SALINE.

Tu eſt pour l'exécution, toi! j'y viens. Je me ſuis déja aſſuré d'un bon nombre de perſonnes pour certain ſtratagême que je médite: le magazin du Juif ſuffira de reſte aux déguiſemens néceſſaires; & il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'eſt une bagatelle eſſentielle vraiment; mais n'importe; il ne te doit pas manquer ici: caiſſe, comptoir, écrin, coffre fort, tout eſt ſous ta main, il te ne faut que de l'adreſſe & du courage.

LA SALINE.

Oui-da, Oui-da, Marine; mais la juſtice n'appelle pas cela comme toi.

MARINE.

Va, va, ne crains rien, la juſtice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh! non de par tous les diables, elle n'y va pas, mais elle y envoye.

MARINE.

Vraiment, voila de belles moleſſes! oh il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je te laiſſe, fais comme tu l'entendras; mais ſonge à m'obtenir tandis que je t'aime, on n'a pas toujours le vent en poupe.

LA SALINE.

Peste soit de l'amour! cette friponne là me fera faire quelque sottise.

SCENE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

Au diable le chien de comite?

LA SALINE.

Mais que vois-je? voici une rencontre de mauvaise augure!

BRIGANTIN.

Ah! ah! j'ai quelqu'idée d'avoir vu cette tête là sur un autre corps!

LA SALINE.

Je crois que c'est... oui par-bleu, c'est lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je le confronte, plus... he! c'est toi, mon cher la Saline?

LA SALINE.

Quoi, c'est toi, mon cher Brigantin? que veut donc dire cet équipage?

BRIGANTIN.

C'est un petit deshabillé de mer, comme tu vois, que je me suis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Hé! depuis quand donc es-tu dans la marine?

BRIGANTIN.

J'y suis de la dernière promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'eſt le zéle que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi là.

LA SALINE.

Comment?

BRIGANTIN.

Tu ſçais que j'ai toujours été fort amoureux des ſpectacles? Je m'étois dévoué de tout temps à y maintenir la paix & le ſilence, & pour cela, j'allois réguliérement à la comédie, où le plus diſcrétement qu'il m'étoit poſſible, je m'emparois des épées pour prévenir les querelles, & des tabatiéres pour empêcher les éternuëmens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai ſervice au public.

BRIGANTIN.

Je m'en ſerois aſſez bien trouvé, ſans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur?

BRIGANTIN.

Le jour d'une premiére repréſentation, un maudit animal, un auteur qui avoit intérêt que ce jour là le ſpectacle ne fût pas paiſible, me fit interrompre dans mon exercice. La juſtice pris mon zéle de travers, & avec quelqu'autre petite choſe qu'elle interprêta auſſi mal, elle alla juſqu'à me ſoupçonner de volerie, & me fit expédier un petit ordre pour Marſeille. Je n'y fus pas plûtôt arrivé, qu'il me fallut prendre le Colier de l'Ordre, & venir faire mes caravannes ſur ces côtes.

Qui l'eut dit qu'un rivage, à mes vœux ſi funeſte,
Dût préſenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreſte?

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'eſprit!

BRIGANTIN.

O diable! les ſpectacles font bien un jeune homme; mais toi, tu brillois autrefois dans le monde; cet équipage la t'efface diablement! ne me débrouilleras-tu point un peu tout cela?

LA SALINE.

Bon, ai-je jamais eu de reſerve pour toi? & peux-tu douter que je ne ſois toujours le même? l'amitié s'altére-t-elle, quand la vertu en eſt le fondement?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah, mon enfant, les honnêtes gens ſont maudits de la fortune! le zéle du bien public t'a perdu; une tendreſſe de conſcience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendreſſe de conſcience?

LA SALINE.

Oui, je tenois une caiſſe à Paris, dont je faiſois valoir l'argent un peu vigoureuſement. Cette chienne de conſcience ſe ſouleva contre moi; je luttai quelque temps contr'elle; mais enfin elle m'aterra: j'eus horreur de moi-même; & pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreuſement de mon païs. Il eſt vrai que j'emportai ſans y penſer, le fonds de la caiſſe...

BRIGANTIN.

On ne peut pas ſonger à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La mer, l'avare mer a tout englouti; & je n'ai ſauvé du naufrage, que mes ſcrupules, & mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'eſt le principal. Que fais-tu donc à préſent?

LA SALINE.

Je ſuis réduit à ſervir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la beſogne; & cet équipage n'eſt qu'un déguiſement pour ſervir ſa paſſion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton maître ici?

LA SALINE.

A la Fille d'un certain Juif, chez qui je me ſuis introduit.

BRIGANTIN,

Son nom?

LA SALINE.

Je n'en ai pu encore retenir que la moitié; Hazaël, Raba, Nimbrod-Iſcarioth, Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi! Benjamine, la fille de M. Sabatin?

LA SALINE.

C'eſt cela même.

BRIGANTIN.

Diable, la jolie fille, & le vilain pere!

LA SALINE.

Tu le connois?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens, l'uſure, la dureté, la défiance, la fraude, & le parjure, avec quelques régles d'arithmétique, n'eſt-ce pas ce qu'on apelle ici M. Sabatin?

LA SALINE.

Juſtement ; mais en récompenſe, la généroſité, la tendreſſe, la franchiſe, & la conſtance, avec une taille divine, le viſage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, & mille autres menus attraits, c'eſt ce qu'on apelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peſte, quelle pâte de fille!

LA SALINE.

Cette fille là, comme tu vois, mérite aſſez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme le ſien, qui pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'Armateur, encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin! non! ne ſouffrons point cette injuſte alliance, & que le ſort ne nous ait pas raſſemblez en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voila déja courtier de M. Sabatin, j'en ménage plus commodément les intérêts de mon maître, & pour que tu me ſeconde...

BRIGANTIN.

Volontiers, je ſuis tout à toi ; qu'y a-t-il à gagner?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi ſécouer la tête! ſi nous ſervons utilement mon maître, crois-tu qu'il manque de crédit, ou d'argent pour l'obtenir.

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc?

BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te dise? j'ai pris mon parti: je commence à me faire aux services; & d'ailleurs il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent?

BRIGANTIN.

Sur ce pied-là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel, c'est Léandre!

SCENE III.

LEANDRE, LA SALINE, BRIGANTIN.

LA SALINE.

MOnsieur, voila un Virtuose que je vous présente.

LEANDRE.

Eh, c'est ce coquin de valet que j'avois à Paris!

BRIGANTIN.

Fort à votre service, Monsieur.

LEANDRE.

Ah, Monsieur le fripon! vous me payerez du moins de vos deux oreilles, le diamant que vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment diable, un diamant?

BRIGANTIN.

Ah, Monſieur, je vous demande pardon, (*il ſe jette à genoux*) vous me voyez au déſeſpoir... de la ſurpriſe... que le remords... de l'impuiſſance où je ſuis...

LEANDRE, *lui ſurprenant la main dans ſa poche.*

Comment, Effronté, que cherches-tu là?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monſieur, pour eſſuyer mes larmes.

LA SALINE.

L'habitude!

LEANDRE.

Je ne ſçais qui me tient...

LA SALINE.

Tout beau, Monſieur, ce bona-Voglie nous eſt plus néceſſaire que vous ne penſez; je l'avois déja mis dans nos intérêts; & il va vous reſtituer le tout en belles & bonnes fourberies.

BRIGANTIN *en ſe relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LEANDRE.

Ah! mon pauvre la Saline, je n'ai jamais eu plus beſoin de ſecours. Tout ſemble conjuré contre ma flâme: mon Oncle eſt ici.

LA SALINE.

M. Salomin?

LEANDRE.

Oui, M. Salomin, les gens de mon équipage l'ont vu; comment faire?

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monsieur, & prendre le large.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine.

LA SALINE.

Que voulez-vous, Monsieur? soutiendrons nous la présence de votre Oncle? Il n'y a que six mois que vous lui enlevâtes ses pierreries: nous avons été obligez de les mettre à la Juiverie. M. Salomin me croira l'autheur du désordre; vous me l'avez peint brutal. De grace, Monsieur, évitons l'orage, & ne m'allez pas briser contre ce rocher là.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine! & tu me crois un cœur à m'y résoudre?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer? Vous m'avez déja fait affronter mille écueils, depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque; & votre amour est furieusement orageux?

BRIGANTIN.

Laissez-moi faire, Monsieur, je veux vous servir, moi, contre vent & marée.

LEANDRE.

Ah, tu me rends la vie, mon cher Brigantin! seconde son zéle, mon cher la Saline!

LA SALINE.

Il ne risque rien, lui.

BRIGANTIN.

Tant pis, c'est un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monsieur, l'émulation me gagne, il faut se sacrifier pour vous. J'imagine déja un moyen de

vous dérober à la vuë de votre Oncle, & de vous introduire chez le pere de votre Maîtreſſe.

LEANDRE.

Chez M. Sabatin?

LA SALINE.

Oui, le bon homme m'a confié ſes affaires, & je prétends .... mais je l'apperçois; allez tous deux m'attendre à la Galére.

BRIGANTIN.

Sans adieu, Camarade.

LA SALINE.

Cet honneur là ne m'apartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'apartiendra, il t'apartiendra.

SCENE IV.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE.

HA, Monſieur, je vous trouve à propos. Je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos Eſclaves.

M. SABATIN.

C'eſt bien fait; mais as-tu ſongé à notre banqueroute?

LA SALINE.

Oui vraiment, Monſieur, toutes nos méſures ſont priſes; & j'eſpére la conduire heureuſement à terme, pour peu qu'Hali me ſeconde.

HALI.

Mi volir, Signor, mi volir, ma ſtar una petita dificulta.

M. SABATIN.

Comment donc, quelle difficulté?

HALI.

Habit qualchi ſcrupuli, e volir ſapir che ſtar gambarutta?

M. SABATIN.

Ce que c'eſt qu'une banqueroute? bon c'eſt la fin du commerce, tu n'y entendrois rien.

HALI.

Oh dirmi, Signor, non povir far niente ſe non ſapir.

LA SALINE.

Que veux-tu? c'eſt une maniére honnête de profiter de la confience des gens, & de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Star queſto! e comeſi far gambarutta?

LA SALINE.

Eh, mais on commence par établir ſon crédit, & quand on a pu attraper l'argent ou la marchandiſe des gens, on diſparoît à propos, & l'on en eſt quitte pour partager.

HALI.

Per partagir?

M. SABATIN.

Oui, c'eſt la régle.

HALI.

E non ſtar fiiponaria?

M. SABATIN.

Rien moins.

HALI.

Ela juſtitia non impicar?

M. SABATIN.

Au contraire, c'eſt elle-même qui en fait le par-

tage ; & il n'y a point de bon pere de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en sa vie.

LA SALINE.

Et qui n'y soit même obligé en conscience.

HALI.

In conscienza ? oh non habir piu di scrupuli, e star presto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va-t'en donc m'attendre au magazin, & m'envoye ici Benjamine.

LA SALINE.

La voici tout à propos avec Marine.

M. SABATIN.

Pour toi va-t'en sur le Port, au-devant de M. Doutremer.

SCENE V.

M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. SABATIN.

ET vous, ma fille, préparez-vous à le recevoir comme il faut.

MARINE.

Quoi, Monsieur, vous songeriez encore à nous donner ce Corsaire là ?

M. SABATIN.

Assurément : c'est un brave Pirate, d'un abord un peu brusque, à la vérité ; mais qui a des grandes intelligences dans son art, & qui sçait la mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. Doutremer a ma parole, & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi, je ne lui conseillerois pas de s'embarquer à l'étourdie; le mariage est une mer bien dangereuse, quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon pere ne me sacrifiera point à des vuës d'intérêt; & la nature ...

M. SABATIN.

La nature est une bête, ma fille, quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINE.

Oui vraiment, voila un établissement bien solide qu'un Epoux flottant!

SCENE VI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

DOUTREMER *fumant.*

SErviteur beau-pere, me voici arrivé, épousons au plus vîte, le port m'ennuie déja.

M. SABATIN.

Allons ma fille, saluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façon, M. Sabatin, achevons ma pipe, & nos affaires, à quand la noce?

A demain, si vous voulez?

BENJAMINE.

A demain mon pere!

M. DOUTREMER.

Elle a raison, pourquoi pas aujourd'hui?

BENJAMINE.

Ah, de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les choses; accordez-moi quelque temps pour calmer mes répugnances; & s'il faut que je me sacrifie à vos ordres, laissez-moi préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon, Mademoiselle! les vents entendent bien toutes ces raisons là? ils soufflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul, pour moi qui ne suis point faite à la mer . . .

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez, Mademoiselle, & je vous en garantis quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

O parbleu nous verrons! votre pere m'a promis ce mariage là, & je prétens qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'est comme si les Notaires y avoient passé.

MARINE.

Pas tout à-fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalitez, & à la cérémonie, je n'entends rien à tout cela; mais je me charge du reste.

MARINE.

Plaisante maniére de faire l'amour!

M. DOUTREMER.

Je ne m'en pique pas, Marine, ce n'est pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouser?

M. DOUTREMER.

C'est autre chose.

MARINE.

Distinction de Corsaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'est pas que je renonce à aimer ta Maîtresse, non; & si elle vouloit m'aimer un peu ...

BENJAMINE *le repoussant.*

Ah, vous m'empestez!

M. DOUTREMER.

Quoi, ces délicatesses sur un port? quand vous seriez en pleine terre?

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre!

M. DOUTREMER.

Bagatelle, je veux qu'en moins d'un mois, elle sçache fumer comme un Janissaire; & nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde ensemble ... touchez-là ...

MARINE *lui donnant la main.*

Tenez, Monsieur, c'est comme si c'étoit ma Maîtresse. Vous pouvez compter sur un aversion invincible; & que plutôt que de vous épouser, nous nous jetterons toutes deux dans la mer une pierre au cou: vous nous pêcherez si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une Insolente...

BENJAMINE.

Oui, mon pere, ces sont mes sentimens, & je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Votre servante.

SCENE VII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

FRanchement, M. Sabatin, nous aurons de la peine à revirer cet esprit là!

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine, je sçaurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner si la mer & vos maniéres l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi, beau-pere; je ne changerai pourtant ni de maniéres, ni d'élément; vous n'avez qu'à voir!

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y fasse.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y disposer: je m'en vais faire un tour à mon bord; & je reviens sur le champ.

M. SABATIN.

Allez, vous pouvez compter sur elle; & je vous réponds encore de sa personne; au cœur près, qui pourra venir.

M. DOUTREMER.

Parbleu, qu'il vienne ou non, je l'en quitte. Eſt-ce qu'on regarde les filles par-là?

M. SABATIN.

Vous avez raiſon, le cœur n'eſt qu'un zero dans un mariage bien ſenſé.

SCENE VIII.

M. SABATIN, MARINE, LA SALINE *en Marchand d'Eſclaves*, avec LEANDRE *en More*, BRIGANTIN *en Eſclavonne*, & *d'autres Eſclaves.*

MARINE.

MOnſieur, voila une maniére de Turc, avec des façons d'Eſclaves, qui vous cherche.

LA SALINE.

Ah, Monſieur, ſoyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monſieur, que vous plaît-il?

LA SALINE.

C'eſt de la part de votre correſpondant de Smirne, qui vous envoye des Eſclaves que vous devez vendre à la Foire, & vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voila vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh, pour cette marchandiſe-là, je défie qu'on ſoit mieux aſſorti! mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils ſavent faire, allons, cette Forlanne; je ne fais point de montre; vous allez voir.

Les Eſclaves danſent.

LA SALINE.

Hé bien, à quoi penſez-vous?

M. SABATIN.

Je ſonge à y mettre le prix un peu haût.

LA SALINE.

Vous avez raiſon, on peut tenir bon ſur cette marchandiſe-là; mais écoutez un peu celle-ci, elle chante joliment.

Une Eſclave chante.

O Felice ſchiavo d'amor,
Frà catene d'una belta,
Goder ſempre dev'il ſuo cor,
Nella leggiadra juventà.
Menô giova la liberta.
Che l'amoroſa ſervitú.

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi, vous y ferez votre compte, ſur ma parole; il n'y a rien qui renchériſſe les filles comme ces petits talens-là.

MARINE *s'aprochant du More.*

Ce viſage-là me revient aſſez, il eſt d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi eſt-il bon? chante t il, danſe-t-il?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danſe; mais il ne laiſſe pas d'avoir ſon talent: tout More qu'il eſt ce Maraut-là a de l'eſprit comme un ſinge; & c'eſt un animal à changer du noir au blanc dans l'occaſion.

SABATIN.

M. SABATIN.

Et cette autre Eſclave, d'où eſt-elle?

BRIGANTIN.

D'Eſclavonie, Monſieur.

LA SALINE.

Elle eſt jolie femme, oui!

BRIGANTIN.

Fi donc! Fi donc! vous me faites rougir. Il eſt vrai qu'un Bacha entre les mains de qui je tombai, me deſtina ſur ma mine au Sérail du Grand-Seigneur; mais il ſe trouva un petit obſtacle. On n'entre point là qu'on ne ſoit fille, exactement fille; & par malheur, j'étois mariée depuis trois mois: Trois ans plutôt, j'étois en paſſe d'être Sultane Favorite.

M. SABATIN.

Elle eſt réjouiſſante.

LA SALINE.

Et eſt utile de plus, tenez, donnez-lui votre main, elle vous dira la bonne avanture à livre ouvert.

M. SABATIN *lui donnant ſa main toute gantée.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez-vous donc.

BRIGANTIN.

Ce n'eſt pas la peine, j'aperçois déja à travers votre gand, les aprêts de certaine banqueroute . . .

M. SABATIN.

Paix, paix, paſſons cet article. La peſte quel linx.

BRIGANTIN.

Ah, voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vuës pour votre fille, que ſes inclinations ne ſecondent point du tout.

M. SABATIN.

Il eſt vrai.

BRIGANTIN.

Votre main la ménace de malheur; mais laiſſez-moi faire, je ne veux que manier ſon eſprit un moment; je lui inſinuerai des réſolutions convenables; & je veux la rendre heureuſe en dépit de cette main-là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela ſe trouve le mieux du monde, mon maître m'a chargé de vous les préſenter de ſa part, en reconnoiſſance des ſoins que vous prendrez du reſte.

M. SABATIN.

Je lui ſuis vraiment fort obligé, & les veux garder pour l'amour de lui; mais vous plaît-il d'entrer?

LA SALINE.

Non, je m'en retourne à la rade; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur. *Il entre avec Leandre & Brigantin.*

SCENE IX.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE, *en quittant ſon habit de Turc.*

HE bien, Marine, ne m'en ſuis je pas bien tiré?

MARINE.

A merveilles, mais à quoi cela nous méne-t-il?

LA SALINE.

A donner le temps à Léandre de s'expliquer avec

Benjamine, pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer M. Doutremer.

SCENE X.

M. SABATIN, LA SALINE, MARINE.

M. SABATIN.

AH, je ſuis perdu, je ſuis ruiné!

LA SALINE.

Comment donc, Monſieur, qu'eſt-il arrivé?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries? ah! je ſuis volé.

MARINE.

Ne perdez point de temps, courez vîte au port, de peur qu'il n'échappe.

SCENE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

HE bien, ma pauvre Marine, comment nous deferons-nous de ce Monſieur Doutremer?

MARINE.

Ma foi, Mademoiſelle, je ne ſçais pas; votre pere veut que vous épouſiez ce Pirate là: franchement, nous ſommes mal, il a le vent ſur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux, Léandre m'abandonne encore dans cette extrêmité.

MARINE.

Léandre vous abandonne?

BENJAMINE.

Qu'il eſt cruel, Marine! il y a près d'un jour que je n'ai eu de ſes nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous! je croyois tout perdu! quoi, pour quelques momens employez ſans doute à chercher des remédes eſſentiels, vous allez d'abord aux invectes! Fi Mademoiſelle, faut-il avoir le cœur ſi ombrageux?

BENJAMINE.

Juge par-là de mon amour pour Léandre, & par cet amour comprend toute mon averſion pour ſon rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille, mais je ne vois pas par où en ſortir.

BENJAMINE.

Mais quelque dureté que mon pere affecte, crois-tu qu'au fond il ne conſerve pas encore aſſez de tendreſſe...

MARINE.

Que parlez-vous de tendreſſe? Je ne vous connois qu'un pere Juif, je n'en ſçache point d'autre.

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du déſeſpoir où ſa réſolution me jette...

MARINE.

Il n'en démordroit pas, vous dis-je; il a calculé ce mariage, & en a fait l'épreuve, il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuse!

MARINE.

Mais en récompense, il vous destine pour présent de noces, les deux plus aimables esclaves.

BENJAMINE.

Ah! ne me parle de rien qui ait de rapport à ce mariage là.

MARINE.

Patience, ils pourront bien étourdir votre douleur, & vous tenir lieu même de votre Amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages!

MARINE.

Vous verrez, vous verrez, il y a une Esclavonne qui vous sera bonne à mille choses, & le plus joli petit More . . . votre cœur m'en dira des nouvelles.

SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN *en Esclavonne.*

BRIGANTIN *à part.*

NE pourrai-je point trouver la fille de notre Juif.

MARINE.

Tenez, voici l'Esclavonne.

BRIGANTIN.

Ah! Mademoiselle, je mourrois d'impatience de vous rendre mes respects; & je sçais bon gré à l'esclavage . . . Que le sort . . . dont l'agrément m'offre l'occasion . . . Je suis votre très-humble servante, Mademoiselle.

MARINE.

Le compliment eſt bien trouſſé!

BRIGANTIN *à Marine, dans ſa voix naturelle.*

N'eſt-ce pas? *reprenant ſa voix de femme.* Mais Mademoiſelle eſt toute à ſes chagrins, & il ne lui reſte guéres d'attention pour mon zéle.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aye des chagrins?

BRIGANTIN.

Bon, Mademoiſelle, je lis dans les cœurs tout couramment! demandez ſi je n'ai pas lû tantôt tout votre pere, dès la premiére vuë.

MARINE.

Juſqu'à la derniére ſyllabe.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus liſible, vous. Tenez horreur d'un mariage qui vous ménace; impatience de voir un amant que vous craignez de perdre; murmure contre un pere qui vous ſacrifie à ſon avarice; n'eſt-ce pas là l'abregé de votre cœur?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez!

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous ſervir. Je ſçais ce qu'il en coute à notre ſexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On ſouffre diablement!

MARINE.

Je vous en réponds.

BRIGANTIN.

On a aimé quelque fois! vous pouvez croire qu'on n'a pas déplu; des monſtres d'Epouſeurs ſont venus à la traverſe. J'ai tant juré contre ces chiens de parens!

BENJAMINE.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien cruels!

BRIGANTIN.

Cruels? ce ſont de vrais Turcs! ils ſemblent qu'ils nous faſſent exprès là, pour nous faire enrager.

MARINE.

Le beau plaiſir!

BRIGANTIN.

Que ne nous laiſſent-ils le ſoin de nous pourvoir! ne ſçavons-nous pas ce qu'il nous faut?

MARINE.

Qui le ſçait mieux que nous?

BRIGANTIN.

Mais les choſes ſont ſi mal réglées! l'amour ſouffle à droit, le mariage ſouffle à gauche, le courant de la nature nous emporte, la raiſon a beau ramer... L'orage ſe déclare... On perd la tramontane... Je ne ſçais ſi je m'explique; mais vous voyez bien que les parens ont tort?

MARINE.

Cela eſt ſans replique.

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade, il va vous confirmer tout cela.

SCENE XIII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN *en femme Eſclavonne*, LEANDRE *en More.*

LEANDRE.

Eh! qui pourroit, Mademoiſelle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins? mais ce n'eſt pas aſſez de les plaindre, il faut vous en afranchir, trop heureux ſi notre zéle....

BRIGANTIN *bas à Léandre.*

Autant de perdu, vous l'effarouchez.

LEANDRE.

A! charmante perſonne, honorez-moi du moins d'un de vos regards; & faites grace à ma couleur en faveur de mes ſentimens.

MARINE *à Benjamine.*

Il n'eſt pas ſi diable qu'il eſt noir.

BENJAMINE.

Laiſſez-moi, je vous prie; c'eſt la ſeule preuve que j'exige de votre affection.

LEANDRE.

L'heureux Léandre ſans doute eſt l'objet de cette inquiétude!

BENJAMINE.

Que dites-vous de Léandre?

LEANDRE.

Je ſçais, Mademoiſelle, toute la part qu'il a dans votre cœur; & c'eſt en ſa faveur que je vous prie d'agréer mes ſervices: J'entre dans tous les tranſports que lui doit cauſer votre tendreſſe; & j'oſe même vous remercier à vos genoux... *il lui baiſe la main, & ſe découvre.*

BENJAMINE.

Insolent!... ah, Léandre!

LEANDRE.

Ah, Benjamine!

MARINE.

Les pauvres enfans!

BENJAMINE.

Quelle joie! je tremble! cachez-vous vîte qu'on ne vous surprenne... que je vous voye encore une fois... par quelle avanture êtes-vous ici?

LEANDRE.

Votre pere attendoit des Esclaves de Smirne, la Saline les a prévenus, nous a supposez, je vous vois enfin, que nous importe le reste?

BENJAMINE.

Vous sçavez que M. Doutremer est arrivé?

LEANDRE.

He bien, à quoi êtes-vous résoluë?

BENJAMINE.

Je ne sçavois pas bien encore; mais votre présence me détermine; & j'aimerois mieux mourir que de me souffrir à un autre.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Vous ne mourez point, Mademoiselle, c'est moi qui tiens le gouvernail, & je vous conduirai à bon port, sur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'est point une femme!

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LEANDRE.

C'est un de mes anciens valets que j'ai retrouvé ici, & qui doit vous servir auprès de votre pere, sous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon! ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi?

LEANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laiſſez, laiſſez, Monſieur, cela n'eſt pas inutile, en cas de fourberie, on ne ſçauroit prendre ſon temps trop juſte.

MARINE.

Ciel! voici votre pere!

SCENE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

MARINE.

HE bien Monſieur, avez-vous des nouvelles de votre Turc!

M. SABATIN.

Pas encore; mais je viens d'envoyer des Sbires après. Ah, ah, ma fille! que faites-vous ici? ne vous avois-je pas défendu de prendre l'air qu'à travers vos jalouſies?

BRIGANTIN.

Je lui contois en nous promenant la maniére dont je ſuis tombée dans l'eſclavage.

M. SABATIN.

Ce n'eſt pas pour vous que je parle: je ſuis ravi que vous l'entreteniez: Oui, Benjamine, écoutez cette femme-là, elle eſt de bon conſeil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon pere.

BRIGANTIN *feignant de continuer ſon hiſtoire, & ſe mettant toujours devant Monſieur Sabatin, pendant que Leandre parle à Benjamine.*

Sur ce Port donc, où je vous diſois que mes parens m'avoient ménée, je vis un certain homme de mer qui me vît auſſi. Il fut touché de la délicateſſe de mes traits; je fus charmée de ſon air marin, de ſa voix bruſque, & de la plus belle mouſtache du Lévant.

M. SABATIN.

Bon!

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela, mais vous ſçavez que c'eſt le défaut des belles! bref... écoutez-moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes: mes parens me deſtinoient un époux de terre ferme; mais néant, mon cœur étoit à flot. Vous ne m'écoutez pas?

M. SABATIN.

Si-fait, ſi-fait.

BRIGANTIN.

Enfin, j'épouſai le Corſaire; & nous ne fumes pas plutôt mariez, que nous nous embarquâmes, me ſuivez-vous?

M. SABATIN.

Oui, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous réſoudre à aller là?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime; mais le perfide.

MARINE.

Hé bien!

BRIGANTIN.

J'ai le cœur ſi ſerré quand j'y ſonge!

M. SABATIN.

Que fit-il donc?

BRIGANTIN.

Le traître commença ſon voyage par m'aller vendre à un Bacha, avec qui il avoit fait marché pour toutes ſes femmes. J'étois la treiziéme malheureuſe qu'il achetoit de ce barbare là!

M. SABATIN.

La treiziéme!

BRIGANTIN.

Hélas! plût au Ciel que je fuſſe la derniére: J'ai encore apris en arrivant ici, que mon bourreau jettoit ſes plombs ſur la fille d'un riche Marchand du païs; pour en faire, ſans doute, le même uſage.

MARINE.

Monſieur! un Corſaire! la fille d'un riche Marchand! il faut aprofondir cela.

M. SABATIN.

Qu'eſt ce donc que ce Corſaire?

BRIGANTIN.

C'eſt un homme qui rode de port à port, un certain Doutremer...

M. SABATIN.

M. SABATIN.

Doutremer!

MARINE.

Monsieur!

BENJAMINE.

Mon pere!

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces surprises? connoîtroit-on ici mon Perfide?

MARINE.

C'est justement celui que Monsieur vouloit faire épouser à sa fille.

BENJAMINE.

Moi? Je ne veux point être venduë!

M. SABATIN.

Non, non ma fille, cela ne sçauroit être: je connois celui que je vous destine; & je vous réponds qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle, est un gros homme tirant sur le matelot, qui a comme je vous ai dit, l'air marin, la voix brusque, & le teint salé.

MARINE.

Le voila!

BENJAMINE.

C'est lui-même!

M. SABATIN.

Seroit-il possible?

BRIGANTIN.

Le Scélérat! je voudrois le tenir ici, je le dévisagerois de bon cœur.

SCENE XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

POur le coup, Beau pere, vous ſerez content de moi; & je défie Mademoiſelle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée: Je ſuis morbleu galant, quand je m'y mets!

LEANDRE *à part.*

Ciel! c'eſt mon Oncle!

M. SABATIN.

Vraiment, Monſieur, j'aprends ici de belles nouvelles!

M. DOUTREMER.

Qu'eſt-ce à dire belles nouvelles?

MARINE *bas à Brigantin.*

Ne perds pas courage!

BRIGANTIN.

Il eſt tout perdu!

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Falloit-il jetter les yeux ſur ma fille, pour de ſemblables perfidies?

M. DOUTREMER.

Comment donc, des perfidies? je ne m'attendois pas à cette bouraſque-là; que voulez-vous dire?

M. SABATIN.

Que c'eſt être bien inhumain que d'épouſer ainſi de jeunes filles; pour les aller vendre à des Bachas,

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé, ſi j'y comprends rien! débrouillons un peu ceci, Beau-pere, orientons-nous.

BRIGANTIN *bas à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas, c'eſt un brutal.

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître, & cette Eſclave ...

BRIGANTIN *à M. Sabatin.*

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

He bien, cette Eſclave?

M. SABATIN.

N'eſt-elle pas la treiziéme de vos femmes que vous avez venduës?

M. DOUTREMER.

Qui oſe donc vous ſoutenir ces impoſtures?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER.

Comment, Impudente!

BRIGANTIN.

Des injures! ah, j'aime mieux me retirer ...

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu, vous ne m'échapperez pas, fourbe que vous êtes! & je vais vous mettre à feu & à ſang, ſi vous ne changez de langage.

BRIGANTIN *dans ſa voix naturelle.*

Ah, Monſieur, quartier! je vous prenois pour un autre.

M. DOUTREMER.

Ah, parbleu, Monſieur le fripon! vous ne nous aurez pas impoſé impunément.

BRIGANTIN *ouvrant ſon habit de femme & faiſant voir celui de Galérien.*

Tout beau, Meſſieurs! je ſuis un fripon privilégié, voila mes tîtres.

M. DOUTREMER.

Eh! je penſe que c'eſt ce maraut de Brigantin?

BRIGANTIN.

C'eſt moi-même.

M. SABATIN.

Le More eſt ſans doute du complot? il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oui, par la ſambleu, vous parlerez, ou point de quartier; je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LEANDRE *ſe démaſcant.*

He bien, il faut donc ſe découvrir.

M. DOUTREMER.

Ciel, c'eſt Léandre!

LEANDRE.

Oui, mon Oncle, vous voyez à vos genoux un Rival & un Neveu; c'eſt à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard; mais au moins ne me laiſſez pas la vie, ſi vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN.

Eh quoi, Monſieur Doutremer, ſeroit-ce là le Neveu dont vous m'aviez autre fois parlé pour ma fille?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.

SCENE XVI.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE.

LA SALINE.

DE la joie, Monsieur, de la joie! voila votre Turc qu'on vous améne.

M. DOUTREMER.

Tenez, ce fripon là étoit encore de l'intelligence.

M. SABATIN.

Quoi, maraut...

LA SALINE.

Queſt-ce donc, Meſſieurs? fripon d'un côté! maraut de l'autre! que veut donc dire tout ceci?

LEANDRE.

Que tout eſt découvert, mon pauvre la Saline, & que mon bonheur, ou mon malheur dépend à préſent de mon Oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous, Monsieur Salomin?

M. DOUTREMER.

Tais-toi, je ne ſuis Salomin qu'à Marſeille, & je ſuis ici Doutremer. Je change de nom & de pavillon, ſelon mes intérêts.

LA SALINE.

Excuſez-moi donc, Monsieur Doutremer, ſi je ne vous ai traité que comme le rival de mon Maître.

M. SABATIN.

Tréve d'éclairciſſement. Quelle eſt votre réſolution? vous voyez qu'ils s'aiment?

M. DOUTREMER.

Je ne héſiterois pas à les rendre heureux, ſans certaines pierreries que j'ai toujours ſur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embaraſſe point; nous les avons confiées à Monſieur, & voila le fripon qui nous les a volées.

SCENE XVIII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE, HALI.

HALI.

NO, no, mi non ſtar friponne; mi far gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment, comment, que veux-tu dire avec ta gambarutta?

HALI.

Si, ſi Signor, mi ſtar un povero Turca che far gambarutta in conſcienza.

M. SABATIN.

O parbleu! je te ferai pendre avec ta conſcience.

HALI.

Ho, la juſtitia non impicar; ma ſapir la regula partagir?

M. DOUTREMER *lui arrachant des mains les Pierreries.*

Hé! donne, maraut, & va te faire pendre ailleurs.

HALI.

A la forza, juſtitia, juſtitia!

M. DOUTREMER.

Nous compterons, Monſieur. C'en eſt fait, Léandre, j'oublie tout; & j'en paſſerai par où M. Sabatin voudra.

M. SABATIN.

Donnez-vous donc la main, mes enfans.

LEANDRE.

Quel bonheur, Benjamine!

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne ſoit qu'un ſonge!

MARINE.

La peſte, que je connois de filles qui voudroient rêver de même.

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monſieur que tu n'en ayes le plaiſir. *à M. Sabatin.* Je vous ſers depuis trois ſemaines, donnez-moi mon congé, & Marine pour récompenſe.

M. SABATIN.

Volontiers, nous voila tous contens.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin, pour qui nous ne ſçaurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine, je ne ſuis pas le plus à plaindre; on ſe fait aux galéres, & l'on ſe laſſe du mariage: tout cela revient au même. Que je ſois ſeulement de la noce; & ne ſongeons qu'à nous divertir.

M. DOUTREMER.

Allons, commencez donc votre petite manœuvre.

FE'TE MARINE.

UN MATELOT commence.

Jeunes cœurs, venez aprendre
La manœuvre des Amours.

LE CHOEUR répéte:

Jeunes cœurs, &c.

UNE BARCAROLLE.

Embarquez-vous dans vos beaux jours;
C'eſt perdre temps que s'en défendre:

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez aprendre
La manœuvre des Amours.

UN MATELOT.

Les yeux jaloux veillent toujours;
Veillez toujours pour les ſurprendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez aprendre
La manœuvre des Amours.

UNE BARCAROLLE.

L'Hymen après de longs détours,
Eſt le Port où l'on doit ſe rendre.

LE CHOEUR.

Jeunes cœurs, venez aprendre
La manœuvre des Amours.

On danse.

M. DOUTREMER chante ensuite.

Plus de commerce, Amour! Bacchus fait mon destin;
Ton flambeau me plaît moins que ma pipe allumée.
Mettre, en fumant toujours, ma bouteille à sa fin,
C'est l'unique plaisir dont mon ame est charmée:
Avec du Tabac & du Vin,
Mes chagrins s'en vont en fumée.

On danse.

LA SALINE.

Que sans craindre le naufrage,
Chacun s'embarque en ce jour;
On fait toujours bon voyage,
Quand on vogue avec l'Amour:
Mais qui cherche un heureux sort,
Sans l'avoir pour soi, risque fort
De faire naufrage au port.

UNE BARCAROLLE.

Que sous l'amoureuse étoile,
Vos cœurs suivent leurs désirs;

Faites tous force de voile,
Vous touchez preſqu'aux plaiſir:
Mais redoublez votre effort,
Un Amant perd tout, s'il s'endort;
Ne vous repoſez qu'au Port.

BRIGANTIN.

On dit que le Mariage
Eſt le ſeul Port de l'Amour:
Pour y finir ſon voyage,
Ce Dieu rame nuit & jour:
Mais par un bizare ſort,
Souvent après tout ſon effort,
L'Amour fait naufrage au Port.

M. DOUTREMER.

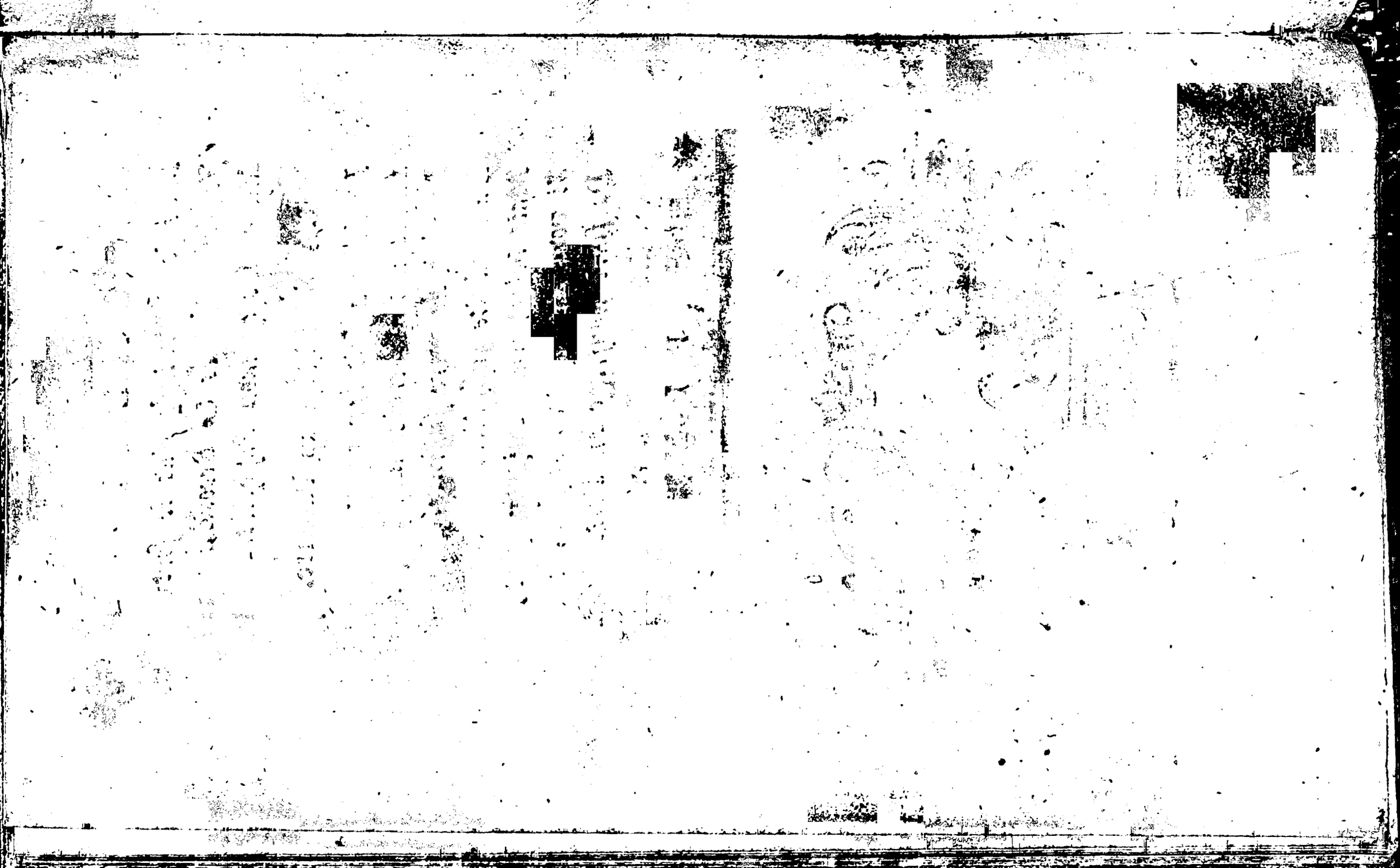
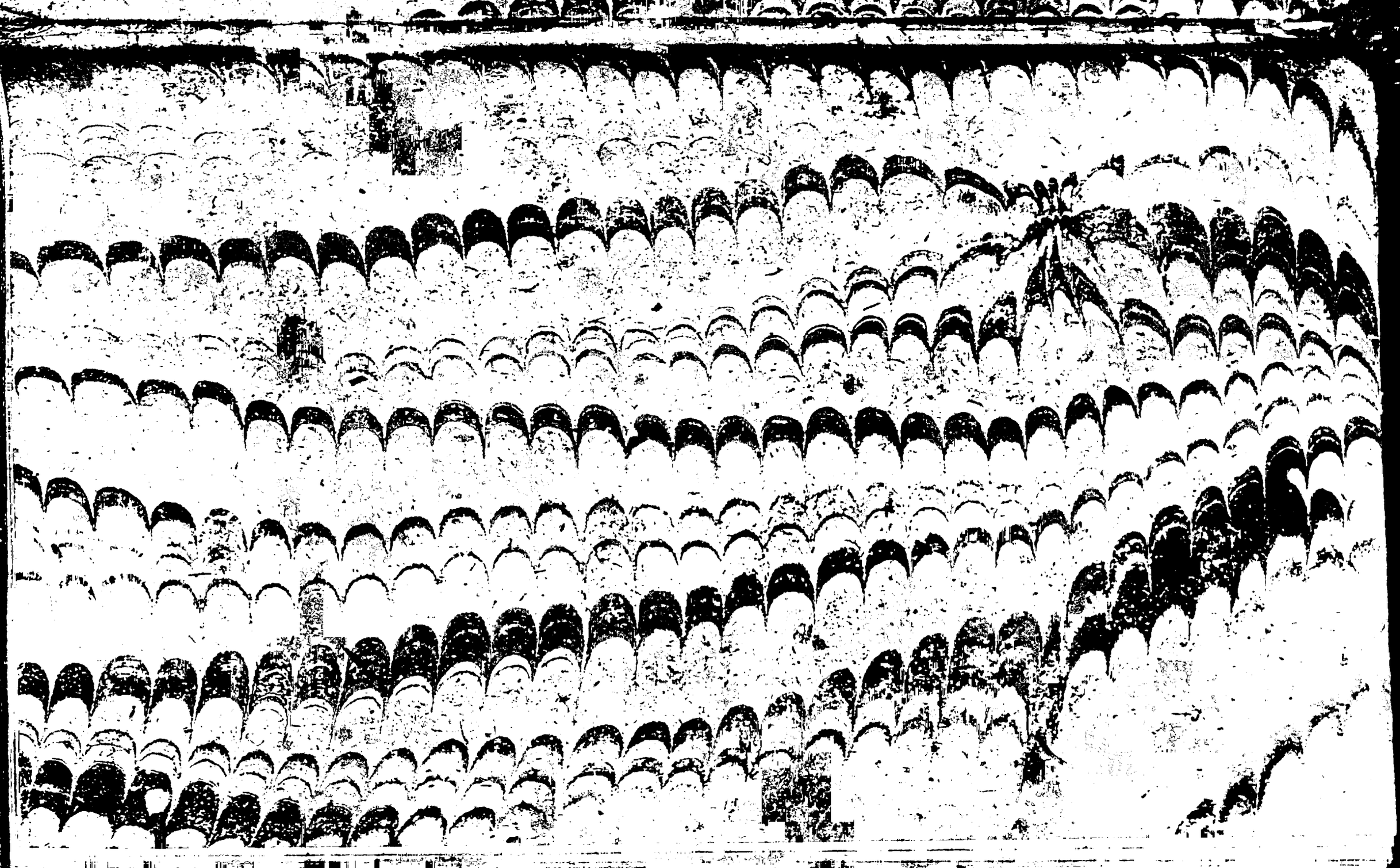
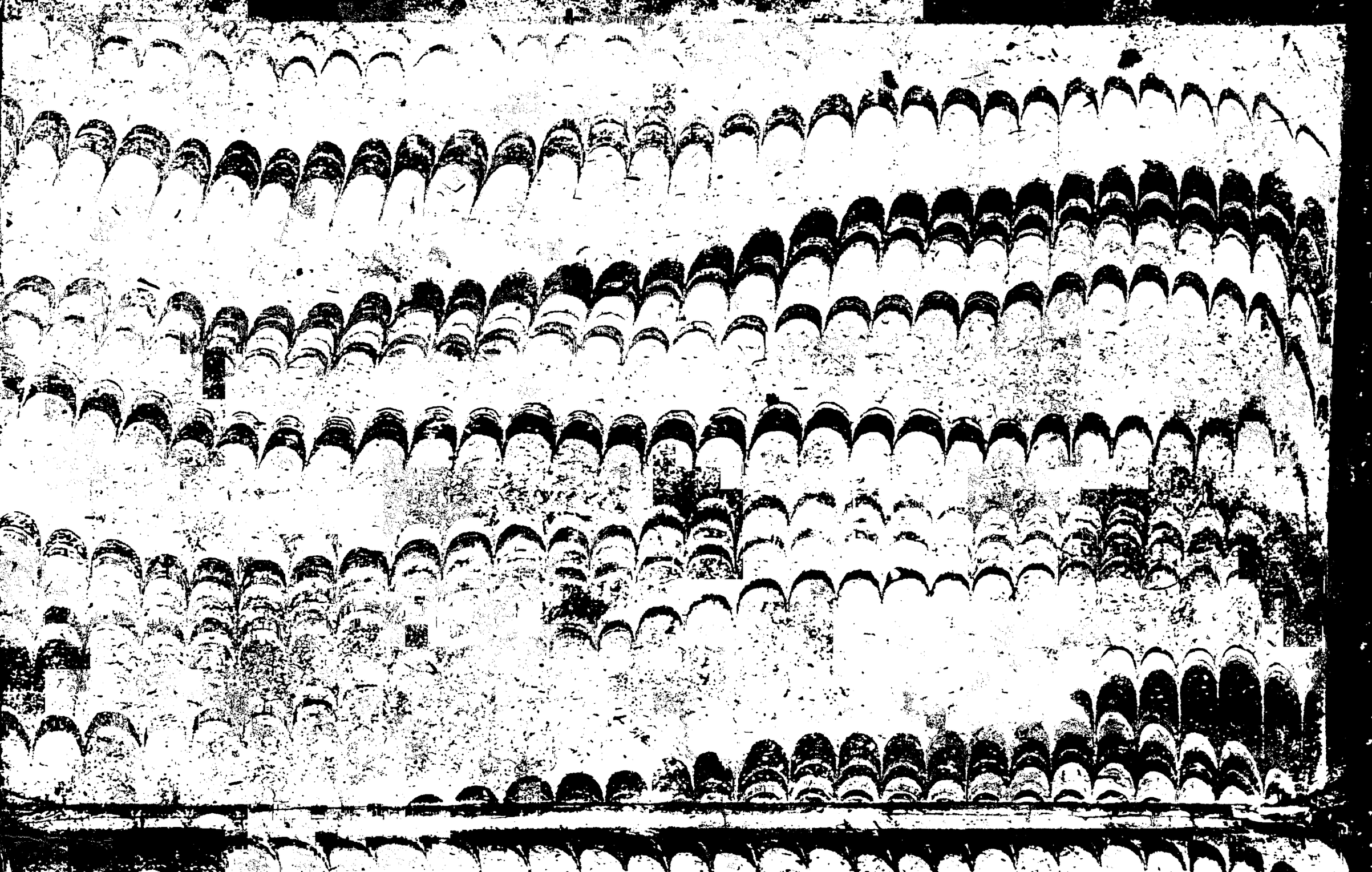
Avec le Dieu de la Tonne,
Il vaut bien mieux s'embarquer;
L'Amour du gros temps s'étonne,
Et Bacchus aime à riſquer:
Mais en buvant à plein bord,
La raiſon trouve un plus doux ſort,
Dans le naufrage qu'au Port.

BRIGANTIN.

Avant que d'être aux Galéres,
On n'aime point à riſquer;
Il eſt certaines affaires
Où l'on n'oſe s'embarquer:

Mais je ne crainds plus le ſort,
Je defie Archers & Record,
Ma chaîne eſt mon Paſſeport.

LA SALINE au Parterre.

La Piéce a fait bon voyage.
Laiſſez-nous le croire ainſi;
Le vent de votre ſuffrage,
L'a conduite juſqu'ici:
Mais hélas! nous craignons fort,
Si vous n'en aſſurez le ſort,
De faire naufrage au Port.

FIN.